1090 c 195-2

1
[35]

EOS

COMMENTARII SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORVM

EDITORES

R. GANSZYNIEC TH. ZIELIŃSKI

VOLVMEN XXXV

1934

EDITVM AVXILIO MINISTERII INSTRVCTIONIS PVBLICAE
LEOPOLI 1934
PROSTAT LEOPOLI APUD SOCIETATEM PHILOLOGAM POLONORUM
PARISIIS APUD EDITORES LES BELLES LETTRES, 95 BOVL. RASPAIL

Participes Societatis Philologae Polonorum, qui stipem annuam 16 francorum helveticorum pendunt, commentarios q. i. Eos gratuito accipiunt. Stipes sodalium et pretia commentariorum (24 franc. helv.) colligit quaestor Societatis, prof. Marianus Golias, qui habitat Leopoli, ad viam Castrensem n. 4 (prof. Marjan Golias, Lwów, ul. Obozowa 4).

Administratio et expeditio commentariorum editionumque Societatis Philologae commissa est curae prof. Ladislai Grużewski, Leopoli, ad viam Obertyniam n. 2 (Lwów, ul. Obertyńska 2).

Secretarius Societatis, prof. Ioannes Smereka, habitat Leopoli, in aedibus Uniwersitatis (Lwów, Uniwersytet).

Libri manuscripti, libri typis exarati, epistulae, omnia quaecumque editoribus committenda sunt, inscribantur secundum hunc nominum et domiciliorum indicem: R. Ganszyniec, Leopoli, ad viam Sixtinam n. 45, Th. Zieliński, Varsoviae, in aedibus Universitatis.

Eos XXX 1927, 456 p. — **Eos** XXXI 1928, 560 p.

Eos XXXII 1929, c. 750 p. plus quam 50 nostratium affert dissertationes.

Eos XXXIII 1930/31, 664 p.

Eos 1917, cuius vix 6 exemplaria cataclysmum bellicum effugerunt, nunc anastatice reproducta pretio 12 franc. helv. venit.

EUS SUPPLEMENTA ED. R. GANSZYNIEC

1. Hahn Victor, Bibliographia philologiae classicae et humanisticae Polonorum a. 1911—1925 12 aur.
2. Zieliński Thaddaeus, Iresione vol. I 30 aur.

Iresione praestat collectas retractatasque eximii viri docti dissertationes olim editas, nunc rarissimas; volumen I opuscula ad antiquorum drama pertinentia: *Der Tod des Kratinos, Die attische Märchenkomödie, Quaestiones comicae, August Nauck, Kaibel, Die Prolegomena περὶ κωμῳδίας* (censura), *Excurse zu den Trachinierinnen, Der Gedankenfortschritt in den Chorliedern der Antigone, Quaestiuncula Euripidea, L'évolution religieuse d'Euripide, Reflets de l'histoire politique dans la tragédie grecque, The Reconstruction of the lost Greek Tragedies, Die Gliederung der altattischen Komödie* (retractationes).

3. Bulas Kazimierz, Les illustrations antiques de l'Iliade (avec 35 planches) 12 aur.
4. Kagarow Eugen, Griechische Fluchtafeln 8 aur.

Kagarow, Leningradi Russorum professor publ. ord., hic proposuit theoriam et typologiam defixionum tabellarum, ususque populares et res litterarias enucleans psychologas demonstrat rationes.

EOS

COMMENTARII SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORVM

EDITORES

R. GANSZYNIEC TH. ZIELIŃSKI

VOLVMEN XXXV

1934

EDITVM AVXILIO MINISTERII INSTRVCTIONIS PVBLICAE
LEOPOLI 1934
PROSTAT LEOPOLI APUD SOCIETATEM PHILOLOGAM POLONORUM
PARISIIS APUD EDITORES LES BELLES LETTRES, 95 BOVL. RASPAIL

Index auctorum voluminis XXXV

Ganszyniec Ricardus (Leopoli) 115
Kocevalov Andreas (Charcoviae Rossorum) 139
Körner Renata (Leopoli) 117
Kulczycki Georgius (Leopoli) 87
Safarewicz Ioannes (Vilnae) 133
Skimina Stanislaus (Cracoviae) 1
Weinstock Friderica (Leopoli) 29
Willer Iacob (Leopoli) 97
Witkowski Stanislaus (Leopoli) 73

Cz. 2810/35

1090 - 1952

Index rerum voluminis XXXV

Skimina St., Comment étudier les clausules dans la prose métrique grecque ? 1

Weinstock Fr., De somniorum visionumque in amatoriis Graecorum fabulis vi atque usu 29

Witkowski St., Die spartanische Heeresgliederung und der Ursprung des Ephorats 73

Kulczycki G., Möbelformen des ägäischen Kulturkreises . . 83

Willer J., Ursprung und Urformen des poln. Kontusz . . . 97

Ganszyniec R., De Graecorum imagine mundi 115

Körner R., Quaestiones mythogeographicae II. Tartarus . . 117

Safarewicz J., A propos de l'*m* final latin 135

Kocevalov A., De articuli in inscriptionibus Cretensibus usu syntactico 139

IMPRESSUM IN TYPOGRAPHIA SCIENTIFICA, LEOPOLI, VIA ARMENIORUM 8
DIRIGENTE RICARDO GANSZYNIEC, LEOPOLI, AD VIAM SIXTI 45

COMMENT ÉTUDIER LES CLAUSULES DANS LA PROSE METRIQUE GRECQUE?

par

STANISLAS SKIMINA

I

Le rythme de la prose grecque quantitative fut étudié déjà par plusieurs savants. Cependant jusqu' aujourd'hui cela ne fut pas fait dans une telle mesure que chaque prosateur fût approfondi et qu'on puisse se former actuellement une opinion sur la substance du rythme. Les lacunes dans ce domaine sont d'autant plus considérables que les investigateurs profitent rarement ou ne peuvent point profiter des résultats de leur prédécesseurs, ce qui, en tout domaine, constitue un manque cardinal dans l'évolution de la science. Car, plus d'une fois, les études des différents savants ne permettent pas de juxtaposition, comparaison, addition. Leurs auteurs abordaient le même problème de divers points de vue, suivaient une voie différente ; aussi parvenaient-ils à des résultats divergeants, en tout cas ne se prêtant pas à la comparaison. Le côté faible de la plupart des études sur le rythme de la prose 'métrique', c'est qu'elles ne s'appuient que très rarement les unes sur les autres, antérieures, de sorte que plus d'un auteur commençait presque à nouveau, sans se soucier des trouvailles de son prédécesseur. Or, la plainte de François Novotný est juste (*État actuel des études sur le rythme de la prose latine [Eus supplementa* vol. 5], Lwów 1929, p. 1): „La continuité si désirée de l'évolution des études, dit-il, n'a pas encore été établie".

S'il n'y a que quelques esprits éminents qui ont réussi de réunir autour d'eux des partisans, peu nombreux d'ailleurs, il faut en chercher la cause dans la manière propre aux spécialistes de considérer la substance du rythme, ainsi que dans la méthode des recherches qui sont difficiles à demontrer au point de ne laisser aucun doute. Les informations des théoriciens anciens n'aident que peu dans ce cas. Aussi les investigateurs modernes ne peuvent-ils pas convaincre tout le monde, car ils se meuvent dans la sphère des conjectures, se servant souvent de prémisses hypothétiques. Et je ne sais, si

nous consentirons jamais à une chose! Il est très douteux qu'on puisse fixer particuliérement l'opinion sur l'essence du rythme de quantité de la prose, surtout aujourd'hui, où la divergence des résultats des recherches est encore si considérable. Quant à l'autre question, savoir la méthode des recherches sur le rythme, on pourrait la rendre uniforme, à mon avis, à l'amiable, ce qui en tout cas serait avantageux du moins pour les résultats des études. Le besoin d'unifier la méthode se manifestait depuis longtemps, et ce sont deux savants surtout, François Novotný et Albert Guillaume de Groot, qui ont souligné plusieurs fois cette nécessité dans les dernières années.

Ici je veux poursuivre la même idée: tout en acceptant de mes prédécesseurs - investigateurs ce que je trouve comme le meilleur, je veux présenter mes propres propositions, à savoir: non seulement u n i f i e r l a m é t h o d e des recherches, mais la s i m p l i f i e r en même temps et la r e n d r e a u s s i o b j e c t i v e q u e p o s s i b l e. Là, où la méthode n'est pas d'avance imposée par des préceptes ou règles quelconques, nous pouvons la chercher sur la voie de l'hypothèse ou de nos propres idées. C'est ainsi qu'on procède pour le rythme ancien qu'on devine plutôt qu'on ne le connaît. J'entreprends ce travail dans cette conviction que les résultats dépendent de la méthode appliquée. Et, comme dans les recherches sur le rythme ainsi que dans les études de chaque phénomène de style, la fréquence et une certaine relation en nombres entre en jeu, les résultats doivent être exprimés avec précision. Le système des recherches décidera aussi, si les résultats obtenus par un investigateur pourront être utilisés par un autre et si les anneaux particuliers des études formeront ensemble une chaîne continue.

II

1. La tendance qui veut rendre la méthode uniforme, doit servir à l'un des principaux postulats méthodologiques, grâce auquel on arrive à la possibilité de c o m p a r e r l e r y t h m e d'un p r o s a t e u r a v e c l e r y t h m e d'un a u t r e et de gagner de la sorte un tableau entier des tendances de l'auteur donné. La comparaison va faire ressortir nettement les marques de son rythme, fera voir ce qui le lie

avec les autres et par quoi il en diffère, enfin ce qui est un bien commun par opposé au bien exclusif. Car ce n'est pas la quantité qui joue le rôle décisif, mais la qualité, non le chiffre élevé, mais le rapport du chiffre aux chiffres trouvés dans les endroits pareils chez les autres; or ce n'est pas la fréquence absolue qui prouve le penchant ou l'aversion, mais le rapport obtenu par la comparaison, pour laquelle nous prendrons en premier lieu les écrivains de la même époque, et dans les cas exceptionnels nous remonterons aux antérieurs ou en appellerons aux postérieurs [1]).

2 Mais il ne suffit pas de retrouver chez l'écrivain examiné les ressemblances et les différences par rapport aux autres prosateurs. Cet écrivain lui-même pouvait se servir de diverse rythmique dans ses différentes oeuvres.[2]) Il pouvait donc, tout en restant fidèle aux tendances principales, déroger en partie à ses premiers penchants ou, selon le genre littéraire de l'oeuvre, changer la qualité et la force du rythme, pour conserver l'harmonie entre le contenu et la forme, ou enfin passer en général à un autre système. Pour saisir ces changements ou l'évolution, il est nécessaire de comparer le rythme des différentes oeuvres du même écrivain. Dans la suite il faudra refléchir aux causes de cette inconséquence qu'on pourra attribuer soit à l'écrivain lui-même, soit aux influences indépendantes de l'auteur. Car, ou bien, lui-même était las de ses premières prédilections, ou il les avait abandonnées suivant l'exemple des autres qui ont su gagner une place dominante dans le monde littéraire.

3. Dans cette étude nous allons nous occuper de la méthode des recherches sur les clausules de la

---

[1]) Si, dans cet article, je mettrai, l'un à côté de l'autre, les auteurs pas toujours contemporains, je me justifie en relevant qu'il m' importe de prouver certains postulats méthodiques et non de caractériser les propriétés rythmiques de ces écrivains.

[2]) V. infra (p. 4 s.). L'évolution rythmique chez Isocrate et Démosthène fut constatée par Charles Josephy, *Der oratorische Numerus bei Isokrates und Demosthenes mit Berücksichtigung der Lehren der alten Rhetoren*, Zürich 1887, p. 91 ss. et 108 s.

prose grecque métrique exclusivement[3]). Je rappelle, que si nous avons à faire avec un prosateur grec de la période classique, sa prose peut être rythmique, mais par cela même les clausules, c'est-à-dire les fins des phrases, ne doivent pas être distinguées par des éléments rythmiques spéciaux. Ainsi on a prouvé qu' Hérodote[4]), Gorgias dans l'*Epitaphe*[5]), Thrasymaque[6]), Platon dans le *Phèdre*[7]) et quelques autres écrivains qui appartiennent à l'époque ionienne et sophistique[8]), bien qu'ils aient apporté un soin plus ou moins grand pour la mélodie et l'eurythmie de leurs oeuvres, ne se servaient pas encore des clausules rythmiques régulières et traitaient de la même manière que le reste du texte les fins des membres du langage[9]). La prose, tout en rivalisant pour le droit de cité avec la poésie, en a accepté plus d'un moyen acoustique, par lequel elle enchantait les auditeurs; c'était avant tout l'ornement rythmique. La prose imitait d'abord la métrique épique, ensuite la dithyrambique[10]). Ce n'est pas de cette prose qu'il s'agit. Mais déjà quelques-uns des écrivains

---

[3]) Quant à la méthode que je considère comme la plus heureuse dans l'étude du rythme de la prose grecque accentuée c'est la première partie de mon opuscule *De Ioannis Chrysostomi rhythmo oratorio* (Cracoviae 1927, p. 1—37) qui lui est consacrée.

[4]) Cf. E. Norden, *Die antike Kunstprosa* p. 45; A. W. de Groot, dernièrement dans *La prose métrique des anciens*, Paris 1926, p. 30. — A. Carnoy, *Procédés rythmiques dans la prose d'Hérodote* (*Le Musée Belge* 1920, p. 90—93), remarque, dans certaines parties soigneusement travaillées de l'oeuvre d'Hérodote, une division tendancieuse de la période en membres symétriques sous le rapport du nombre de syllabes.

[5]) De Groot, *Der antike Prosarhythmus* I, Groningen, Haag 1921, p. 36 ss. et *Prose métrique* p. 31.

[6]) Id. *Prosarhythmus* p. 38 et *Prose métrique* p. 31.

[7]) Id. *Prosarhythmus* p. 47 ss. et *Prose métrique* p. 31.

[8]) Id. *Prosarhythmus* p. 18 ss. et *Prose métrique* p. 30 ss.

[9]) Dans la grande querelle, dans laquelle on a discuté, où il fallait avant tout chercher dans la prose l'art rythmique, Engelbert Drerup énonça sa conviction que les clausules rythmiques ne jouent dans la belle prose grecque plus ancienne qu' un rôle secondaire (*Die Anfänge der rhetorischen Kunstprosa [Jahrbücher für class. Philologie. Supplementband* XXVII 1902, p. 233 s.]).

[10]) V. avant tout: E. Norden l. l. p. 44 s.; Fr. Blass, *Die Rhythmen der att. Kunstprosa*, Leipzig 1901, p. 13 s.; E. Drerup l. l. p. 223 s. et 234; de Groot, *Prosarhythmus* p. 28 ss. et *Prose métrique* p. 30 ss.

mentionnés, comme Gorgias [11]), Thrasymaque [12]), Platon [13]), ont transmis dans leurs oeuvres postérieures leurs tendances sur les fins des phrases qu'ils pourvoyaient de cadences frappant spécialement l'oreille. A l'époque classique, c'étaient Isocrate [14]), Alcidamas [15]), Antisthène [16]), Démosthène [17]) et plusieurs de leurs contemporains qui ont orné leur langage de clausules rythmiques; dans l'époque hellénistique on a leur imposé la forme mise en canons et par conséquent maniérée et monotone.

Le fait, que par rapport au rythme la pratique des prosateurs grecs était à une certaine époque double, détermine non seulement le critérium de leurs qualifications, mais il définit aussi le postulat à suivre pour la méthode des études. Pour prouver sûrement si l'écrivain donné tient exclusivement à la mélodie des clausules, ou plutôt à quel degré il désire les distinguer du reste du texte, il faut considérer le rapport qui existe entre la structure des clausules et celle du reste du texte; c'est-à-dire qu'il faut comparer ensemble les

---

[11]) Norden l. l. p. 65; de Groot, *Prosarhythmus* p. 59 s., *Prose métrique* p. 32: Gorgias dans le *Palamède*.

[12]) Carolus Zander, *Eurythmia vel compositio rythmica prosae antiquae.* I *Eurythmia Demosthenis*, Leipzig 1910, p. 272; Bernardus Röllmann, *De numeri oratorii primordiis*, Monasterii Guestfalorum 1910, p. 3 ss.; de Groot, *Prosarhythmus* p. 60, *Prose métrique* p. 32 s.: Thrasymaque dans le *Demegoricos logos*.

[13]) Walther Kaluscha, *Zur Chronologie der Platonischen Dialogen (Wiener Studien* XXVI 1904, p. 190—204); L. Billig, *Clausulae and Platonic Chronology (The Journal of Philology* XXXV 1920, p. 225—256); de Groot, *Prosarhythmus* p. 51 ss, *Prose métrique* p. 33: Platon dans les derniers dialogues.

[14]) K. Peters, *De Isocratis studio numerorum (Libellus Gustavo C. H. Raspe sacer*, Parchimii 1883, p. 8—19); C. Josephy l. l. p. 63—100); Karl Münscher, *Die Rhythmen in Isokrates' Panegyrikos*, Ratibor 1908.

[15]) Karol Wenig, *Příspěvky k dějinám prosaického rhythmu řecké prósy umělé (Sbornik filologický* I, Praha 1910, p. 296—309); de Groot, *Prosarhythmus* 61 et 105, *Prose métrique* p. 33.

[16]) K. Wenig l. l. p. 311—315; Augustinus Bachmann, *Aiax et Ulixes declamationes utrum iure tribuantur Antistheni necne*, Monasterii Guestfalorum 1911; de Groot, *Prosarhythmus* p. 60 s., *Prose métrique* p. 33.

[17]) C. Josephy l. l. p. 100 ss.; Norden l. l. p. 911 ss.; U. v. Wilamowitz- Moellendorff, *Asianismus und Atticismus (Hermes* XXXV 1900, p. 35); C. Zander l. l.; Karl Mack, *Der 'numerus oratorius' bei Demosthenes*, Wien 1914; de Groot, *Prosarhythmus* p. 43 ss., *Prose métrique* p. 31.

propriétés rythmiques des deux parties du contexte, savoir des fins des phrases et de l'intérieur des membres. Ajoutons que la constatation qu'un auteur doit être compté au nombre des écrivains chez lesquels le rythme se trouve dans la clausule elle-même, n'exclut pas la possibilité de rencontrer chez lui, par ci par là, des membres entiers rythmiquement construits. Ainsi, par exemple, chez Hypéride[18]) qui n'était pas un styliste trop soigneux et dont les discours sont considérés par moi comme une prose au caractère du rythme de clausules, j'ai remarqué plus d'un membre tout entier rythmiquement construit. Il n'est pas facile de déterminer, si un tel phénomène sporadique doit être attribué à la volonté de l'auteur ou bien au hasard, même dans ce cas, lorsque la forme rythmique du membre harmonise avec l'idée qui y est contenue.

Nous avons prouvé qu'il faut comparer les propriétés rythmiques des fins des phrases avec l'intérieur des membres. Ici s'impose la question: que doit-on comprendre par 'la fin de la phrase'. Assurément c'est cette partie du contexte, après laquelle nous ressentons la pause, donc les fins des périodes, ainsi que celles des plus petites parties, qu'elles soient des cola ou des commata. Mais la valeur des pauses n'est pas égale ce que nous exprimons déjà extérieurement, tout en se servant d'une ponctuation diverse quant au sens. J. Poirot[19]), éminent phonéticien de Paris, au moyen d'une

---

[18]) La caractéristique du rythme des discours d' Hypéride publiée, après une courte mention de Frédéric Blass *(Die attische Beredsamkeit* III 2^2, 1898, p. 37). par Simon Kayser, dans l'article *L'Art oratoire, le Style et la Langue d'Hypéride (Le Musée Belge* III 1899, p. 12—15), ne saurait satisfaire même le moins exigeant. Comment l'orateur réagissait contre l'agglomération de deux ou plusieurs syllabes brèves l'une à côté des autres, par rapport à son *Epitaphe*, c'est ce que Charles D. Adams a présenté en chiffres (*Demosthenes' avoidance of breves [Classical Philology* XII 1917, p. 292]); Frédéric Vogel l' a fait par rapport à tous les discours (*Die Kürzenmeidung in der griech. Prosa des IV Jahrhunderts [Hermes* LVIII 1923, p. 97 et 100]).

Je souligne que les exemples et le matériel servant de preuve, puisés non seulement d'Hypéride mais aussi d'autres prosateurs, si je les cite sans renvoi aux sources, proviennent de ma propre observation.

[19]) J. Poirot, *Über die rhythmischen Pausen im Vortrag und deren experimentelles Studium (Skandinavisches Archiv für Physiologie* XLIII 1923, Berlin-Leipzig, p. 120—127).

expérience sur l'appareil phonétique qui notait la durée des lettres, syllabes, paroles, pauses etc., est arrivé à discerner, dans la langue française parlée, trois genres de pauses: 1. celles qui répondent plus ou moins à la ponctuation lourde et qui séparent les phrases en durant de $^2/_3$ à $1^1/_2$ seconde ; l'auteur propose de leur donner le nom de 'repos' ; 2. les pauses entre les principaux membres de la phrase qui tombent pour la plupart devant la ponctuation légère et durent de $^1/_3$ à $^2/_3$ de seconde ; leur nom proposé est 'arrêts'; 3. les pauses à l'intérieur de la phrase à signification grammaticale ; la moyenne de leur durée est environ $^{15}/_{100}$ de seconde et on pourrait les appeler 'coupes'. Cette classification qu'on peut appliquer 'mutatis mutandis' à la prose parlée de toute autre langue, se couvre avec la division du langage, présentée par les théoriciens anciens : περίοδος (comprehensio, circumscriptio, ambitus, continuatio), κῶλον (membrum), κόμμα ou ἄρθρον (incisum, articulus). De là l'indication que nous devrions distinguer trois genres des fins de phrases.

Mais en pratique une juste division du langage en parties, ou ce qu'on appelle la colométrie n'est pas un devoir facile pour l'investigateur et je doute si jamais il se trouvera quelqu'un qui saurait satisfaire les spécialistes dans cette matière. Et pourtant c'est un des postulats capitaux pour présenter dûment le tableau du rythme des clausules du prosateur que l'on examine. C'est exclusivement l'idée qui peut ici servir de guide ; aussi menait-elle au but tous les investigateurs, excepté Blass et ses adhérents les plus proches. Il n'est pas à nier qu'une édition correcte de l'auteur peut rendre de notables services dans cette action, si sa ponctuation suit exactement le cours des idées. Les pauses les plus fortes éveillent naturellement le moins de doute : elles désignent l'endroit des clausules principales ; par contre il est bien plus difficile à signaler les arrêts plus légers. Il est évident qu'une pause est quelquefois indiquée par le rythme lui-même, surtout lorsque nous avons à faire avec un écrivain aux tendances nettes de clausules, mais tout en profitant de ce critérium nous tombons, à vrai dire, dans un cercle vicieux. Quant aux plus grandes difficultés, l'investigateur les trouvera, s'il veut faire tout objectivement une ligne de démarcation entre

les pauses des cola et celles des commata. Je ne conseille donc pas à faire cette distinction, d'autant plus que ce n'est pas nécessaire. D'une part, je trouve qu'il est bien pour la comparaison d'observer non seulement les clausules avant les pauses principales, mais aussi celles du second ordre, pour gagner un tableau plus complet de la prédilection de l'auteur pour les clausules principales; d'autre part, je ne vois pas que ce soit nécessaire de prendre en considération encore un troisième genre de fins de phrases. On devrait donc comparer: les clausules des périodes *(Cl)*, les clausules des membres *(cl)*[20]) et l'intérieur du texte *(T)*. Ici, pour déterminer le degré de penchant du prosateur pour une construction spéciale du rythme des clausules, ou pour l'une d'elles, il est important d'observer, si l'écrivain allait vers ce but par le choix et l'ordre des mots.

En réasumant ce que j'ai dit ci-dessus, je constate qu'il faut appliquer la méthode de trois sortes des comparaisons; il faut comparer: 1. les oeuvres de différents écrivains, 2. différentes oeuvres du même écrivain, 3. différentes parties de la même oeuvre *(Cl, cl, T)*. J'ai exprimé cette conviction plusieurs fois[21]), en quoi d'ailleurs je suis à peu près d'accord avec quelques savants[22]) et je l'ai réalisée avec succès, appliquant les comparaisons dans mes études précédentes sur le rythme de la prose grecque accentuée.[23]) Or, j'espère, d'une part, reconstruire par cette

---

[20]) Les clausules des périodes, comme nous le savons, apparaissent assez nettement; quant aux cas douteux, se trouvant dans les limites des clausules des membres, on peut sans scrupules les passer sous silence dans le calcul. Je faisais des essais, et je puis assurer les pessimistes que les petites divergences qui s'ensuivent de telle omission ne changent pas beaucoup le tableau de la statistique, surtout quand les matériaux expérimentaux sont suffisamment vastes.

[21]) Cf. *De Ioannis Chrysostomi rhythmo oratorio* p. 3 s. et 24 s.; *État actuel des études sur le rythme de la prose grecque* II [*Eos supplementa* vol. 11], Lwów 1930, p. 83.

[22]) V. p. ex. A. W. de Groot, *Prose métrique* p. 20 s.; Fr. Novotný, *Le problème des clausules dans la prose latine* (*Revue des études latines* IV, Paris 1926, p. 221 ss.).

[23]) V. *De Ioannis Chrys. rhythmo orat.* p. 37 ss.; *De Ioannis Chrys.* Περὶ κενοδοξίας... *libelli veritate* (*Eos* XXXII 1929, p. 724 ss.); *De Gregorii Nazianzeni orationum rhythmo* (*Acta secundi congressus philol. class. slavorum*, Pragae 1931, p. 229 ss.).

voie un tableau complet des tendances rythmiques de l'écrivain étudié, d'autre part, obtenir des critères applicables: 1. à la chronologie de ses oeuvres, 2. à la critique du texte, 3. à la critique de l'authenticité.

III

Une juste répartition du langage en membres, c.-à-d. la colométrie, c'est une des conditions capitales pour présenter dûment le rythme des clausules du prosateur examiné. Une autre condition, c'est la lecture correcte de ces membres concernant le rythme, je dirais, la rythmométrie. Cette dernière condition est encore plus difficile que la première. Car ici entrent en jeu les moments qui ne peuvent être déterminés d'avance d'une manière décisive par aucuns principes.

1. La question de l'hiatus y appartient avant tout. Dans cette matière, nous sommes bien informés chez les poètes par le mètre du vers, qui pour la plupart détermine sûrement, quel hiatus et où il était admis, ou non. La prose n'apporte pas de ce critère. Il ne suffit pas de savoir en général qu'on évitait certains hiatus et que, pour le faire, on se servait surtout de l'élision et de la crase à la limite des deux mots. Car les recherches[24]) ont prouvé que les différents écrivains se rapportaient différemment à cette tendance d'écarter les obstacles de l'harmonie de la langue: cette tendance étant d'abord naturelle, devint ensuite règle proclamée par les rhéteurs (cf. Isocrate frg. 12; Anaximenes *Rhet.* 25, I p. 212 Sp.). Isocrate démontre dans les discours épidictiques et dans la plupart des épîtres, la rigueur la plus stricte possible; quant aux autres comme Démosthène, Antisthène ils n'étaient pas si rigides. Il y avait aussi de tels qui ont passé par une évolution. Gorgias n'apprit que plus tard à éviter l'hiatus, de même que Platon. Il faut ajouter qu'ainsi les inscriptions les plus anciennes comme les manuscrits ne sont pas conséquents: on y applique ou non des moyens qui éliminent l'hiatus, dans des cas identiques. L'aide que pour-

[24]) Le livre de G. E. Benseler, *De hiatu in oratoribus Atticis et historicis Graecis* (Fribergae 1841) sert ici de base.

raient apporter les rythmes de la prose, surtout ceux de l'époque classique, est aussi trompeuse. Car là, où le principe était ὁ λόγος... μεμίχθω παντὶ ῥυθμῷ (Isocrate 12e fragment de la τέχνη [25]) chez Baiter-Sauppe), où, par conséquent, non pas un système uniforme, mais où la variété était justement la base de la rythmicité, le rythme ne peut pas présenter une preuve suffisante, comment et à quel degré on évitait l'hiatus. A moins que nous prenions pour base les correspondances rythmiques de Blass, de May ou de Zander, à quoi cependant nous ne sommes autorisés ni par la théorie, ni par les pratiques des anciens.

Pour traiter l'hiatus, je ne dirai pas, tout à fait correctement, mais du moins d'une manière conséquente et objective, il faut que nous appuyions sur l'observation du texte conservé, tout en créant sur la base de la pratique une théorie à part pour chaque prosateur. Je vais essayer d'illustrer ce principe par un exemple. J'ajoute que nous sommes impuissants dans les cas, où la tradition des manuscrits ne permet pas absolument à tirer des conclusions du texte.

Quant à l'hiatus dans les discours d'Hypéride, il est rarement éliminé dans les manuscrits dont la tradition peut être reconnue pour médiocrement bonne (Blass, *Attische Beredsamkeit* III 2^2, p. 35). Ce sont en principe les petits mots seuls qui ont subi l'élision: adverbes, conjonctions et prépositions, en outre les suffixes δε, γε. Parmi les formes nominales et verbales il n'y a que quelques-unes, par exception, qui ont l'élision marquée. Mais malgré le terrain limité des exemples il y a des inconséquences. Car nous rencontrons δ' et δέ dans l'hiatus, οὔτ' et οὔτε, τότ' τότε, ὥστ' ὥστε, ταὐτ' (ταὐθ') ταὐτα, ποτέρ' ποτέρα etc. Nous constatons une chose sûre, c'est que seules les voyelles brèves ont subi l'élision, tant que cette dernière est mise en évidence; ce qui concerne l'élision des diphtongues, nous n'en trouvons qu'un seul exemple λοιδορεῖται (*Or.* IV 2) qui provient d'un endroit corrompu. Les crases sont très rares et, excepté une seule ταὐτῷ, elles se

[25]) C'est indifférent pour nous, si cette τέχνη fut publiée par Isocrate, ou par ses élèves, comme le veut Michel Sheehan (*De fide artis rhetoricae Isocrati tributae*, Bonn 1901).

bornent à l'article τό et τά avec les noms neutres qui commencent par α ou ε, ainsi qu'à καί + ε.

Hypéride n'était pas trop sensible à l'hiatus.[26]) Comme mesure de cette sensibilité il y a encore, outre l'élision et la crase, d'autres moyens, dont on peut se servir pour éviter l'hiatus: le choix et l'ordre des mots et l'application à la fin des mots des consonnes mobiles ν, ς, κ. Quant au premier moyen je n'ai réussi à trouver aucune tendance dans les discours d'Hypéride. Un ordre des mots naturel et régulier passe très rarement en artifice, en tout cas un écart dans cette matière n'a pas pour but d'éviter l'hiatus. De même dans le choix des mots on ne peut apercevoir ancun souci dans ce sens. Il suffit de soumettre à l'examen les doublets linguistiques πᾶς et ἅπας, θέλειν et ἐθέλειν, ἕνεκα et ἕνεκεν[27]) pour acquérir la conviction que ce moyen à éviter l'hiatus n'existait pas pour Hypéride (p. ex. μὴ θέλειν et μὴ ἐθέλειν). Si nous ajoutons à cette observation une fréquence considérable de l'hiatus qui ne peut disparaître ni par l'élision ni par la crase[28]), et qui est donc exclu d'avance, nous en conclurons qu' Hypéride ne se souciait point de l'hiatus. Mais ce jugement affaiblit considérablement la manière de traiter par l'orateur un autre moyen d'éviter l'hiatus, ce sont les consonnes appelées mobiles: ν, ς et κ. Nous constatons qu'Hypéride profitait de ce moyen à un haut degré et qu'il admettait rarement l'hiatus dans les cas, où une telle consonne pouvait l'effacer.

De ce que j'ai observé dans le texte conservé d'Hypéride, je suis arrivé à la conviction que l'orateur appréciait et appliquait seulement deux moyens éliminant l'hiatus: l'élision et les consonnes mo-

---

[26]) Fr. Blass (*Attische Bereds.* III 2², p. 35) a dit que l'orateur ne se souciait point de l'hiatus, outre l'*Epitaphe;* S. Kayser l'a exprimé avec plus de réserve (l. l. p. 10): „dans ces discours judiciaires, Hypéride ne tient presque pas compte de la règle de l'hiatus, ... et dans le discours funèbre, l'hiatus se rencontre un peu moins souvent".

[27]) De ἕνεκα : ἕνεκεν, v. Daniela Gromska, *De sermone Hyperidis* (*Studia Leopolitana* III), Leopoli 1927, p. 13 s. et Ulrich Pohle, *Die Sprache des Redners Hypereides in ihren Beziehungen zur Koine (Klass. philol. Studien* 2), Leipzig 1928, p. 109.

[28]) V. S. Kayser l. l. p. 10 ss.

biles. Là, où ils ne sont pas marqués dans l'écrit, on doit se les figurer. C'est pour cela que, dans la rythmométrie d'Hypéride, j'ai écarté partout l'hiatus, où manque la consonne mobile, ainsi que là, où un emploi régulier de l'élision pouvait agir, donc là, où le premier mot finissait par une voyelle brève; je l'ai conservé par contre, où l'on devrait appliquer la crase. Je ne prétends point m'être acquitté tout à fait bien de la chose et avoir rendu l'esprit du procédé de l'orateur, je crois cependant qu'il est indiqué de poser cette question d'une manière aussi décisive, car l'influence subjective de l'investigateur est entravée par là, ce qui l'empêche d'agir librement et de choisir à volonté. Un contre-essai m'a appris aussi que ma rigueur n'a pas essentiellement changé le tableau des propriétés rythmiques d'Hypéride, car il ne s'agit pas des différences fragmentaires dans de pareilles recherches, étant donné que le rythme n'est pas l'effet de calculs mathématiques de l'écrivain[29]).

2. De même la question de la quantité de certaines syllabes est une entrave pour l'investigateur du rythme prosaïque. Faut-il raccourcir ou non, les voyelles longues ou les diphtongues devant un commencement vocal du mot suivant, ou au milieu du mot devant la voyelle ou la diphtongue? Faut-il mesurer comme longues ou comme brèves les voyelles brèves devant muta + liquida? Comme la réponse à chacune de ces questions peut être affirmative en même temps que négative, l'une et l'autre étant admissible, un champ libre s'ouvre de nouveau devant l'investigateur pour traiter le rythme ad libitum. Aussi les savants profitaient-ils pleinement de cette liberté depuis les temps les plus éloignés jusqu'à nos jours. Ainsi dans les mêmes expressions l'un traitait la syllabe comme longue, l'autre comme brève, et il y avait des cas où le même investigateur mesurait une syllabe, une fois comme longue, une autre fois comme brève. Chacun faisait d'après

[29]) Je me permets de transmettre au rythme ce que l'auteur de la *Rhétorique à Hérennius* IV 20, 27 écrivit d'une façon juste d'un autre phénomène sonore, savoir de l'isocolon *(compar)*.

sa commodité, justifiant son inconséquence par les égards pour le bien de la clausule.

Il faut bien que nous reconnaissions qu'un tel état des choses n'est pas à maintenir. Sans doute, les auteurs anciens ayant à leur disposition la possibilité due à la langue de prononcer certaines syllabes comme longues ou comme brèves, profitaient, ainsi que les poètes, de cette naturelle liberté dans la pratique. Mais cette liberté dans les opérations des investigateurs perd son naturel et peut même dégénérer en anarchie. Ce qui pourrait uniquement y remédier, c'est une convention. Donc, bien que je me rende compte de l'imperfection de ma décision, mû par le souci d'unifier le système des études et de donner à leurs résultats la valeur d'un bien général, je propose ce qui suit: 1. mesurer toujours comme longues les voyelles longues ou les diphtonges, 2. traiter comme brèves les voyelles brèves devant muta + liquida[30]), 3. quant aux voyelles brèves qui sont suivies de deux ou plus de consonnes d'une autre combinaison, il ne faut les compter à la fin du mot comme longues, que lorsque la syllabe est fermée.

3. De même il faudrait limiter les licences dans l'emploi de la dissolution d'une syllabe longue en deux brèves[31]), c.-à-d. dans l'emploi de ce qu'on appelle équivalents, que la théorie antique transportait des vers dans la prose, et que quelques savants modernes appliquaient sans réserves. Il n'y a pas de doute que par exemple un crétique, sous le rapport du mètre, équivaut à un péon, mais n'est-il pas possible que l'un ou l'autre prosateur distingue un pied plutôt

---

[30]) On pourrait aussi y appliquer le principe qui guidait de Groot (v. *A Handbook of antique Prose-rhythm* I, Groningen 1919, p. 154): „a short vowel is not lengthened before muta cum liquida, except before βμ, βν, γμ, γν, δμ, δν". Mais, comme les autres admettent d'autres exceptions, qui sont d'ailleurs très rares, il ne vaut peut-être pas la peine de s'en occuper et faire une brèche dans un système uni.

[31]) Je ne prends, point en considération la substitution d'une syllabe brève par une longue et vice versa, ou ce qui est pis encore la dissolution d'une longue irrationnelle en deux brèves. Pareillement de Groot renie de base par exemple au jugement que — — — — = — ∪ — ∪ (*Methodological Investigations into the Rhythm of Greek Prose* [*The Classical Quarterly* IX 1915, p. 233]).

qu'un autre? Nous devons d'avance accepter cela comme une chose qui n'est pas à exclure, surtout quand nous nous rappelons le précepte d'Aristote concernant la place privilégiée du quatrième péon dans la clausule (*Rhet.* III 8, 1409 a 2).

D'ailleurs que veulent ceux qui appliquent les équivalents? Ils ne tiennent qu'à réduire les clausules à un nombre minime de schémas, quelquefois à faire démontrer la correspondance des rythmes. Devons-nous cependant reconnaître cela comme le but des recherches sur le rythme? Il me semble que non. Je suis même persuadé de quelque chose de tout à fait contraire, savoir, que par l'addition des formes des clausules soi-disant identiques nous effaçons la position des formes privilégiées. Si cependant les formes plus faibles disparaissent confondues avec de plus fortes, nous serons privés de l'élément qui pourrait nous servir à faire la comparaison. J'estime donc que pour des égards de principe, afin de ne pas créer à priori de supposition, comme pour des égards pratiques, on ne devrait pas appliquer des équivalents dans les études du rythme prosaïque. La supposition, que la pratique de l'écrivain examiné va nous orienter, s'il nous faut, oui ou non, reconnaître les équivalents et lesquels chez lui, peut, à mon avis, se montrer trompeuse. Dans ce cas la décision sera toujours subjective, si même quelqu'un prouvait certains équivalents et en niait d'autres, sur la base de la statistique, avec une force persuasive comme celle de de Groot (v. *Methodological Investigations* p. 233 ss.).

La question, comment traiter la quantité de la syllabe finale dans la clausule, appartient aussi à la rubrique des équivalents. Les théoriciens anciens ne sont pas d'accord sous ce rapport. Quand on prend en considération leurs opinions, on a l'impression que, suggérés par les règles du vers, ils sont enclins à considérer la finale comme indifférente, qu'ils préféreraient pourtant que dans la pratique la clausule finisse par une syllabe longue. Cicéron ne voit pas de différence entre le dernier dactyle et le crétique (*Orator* 217), mais il préfère en fin de phrase l'ïambe au trochée, „quod verba melius in syllabas longiores cadunt" (ibd. 194). Aristote conseille τῇ μακρᾷ ἀποκόπτεσθαι (*Rhet.* III 8, 1409 a); aussi exigeait-il soucieux de la finale longue le péon quatrième dans la clausule. Du moins est-il compris de cette

façon par Démetrius (Περὶ ἑρμηνείας 39 et 41, III p. 271 Sp.). Quintilien qui était plus proche de cette question acoustique et la ressentait mieux que nous, affirme pareillement, en appellant à son oreille, qu'il n'est point indifférent, si c'est une longue ou une brève qui ferme. Il y a encore d'autres rhéteurs et grammairiens qui partagent cette opinion, mais pas tous.

Vu cette inconséquence on doit chercher la réponse dans la pratique des écrivains eux-mêmes. Abstraction faite de la licence, à laquelle nous sommes autorisés par la théorie des anciens[32]), nous devons examiner chez chaque prosateur à part quelle importance il attache à la quantité de la syllabe finale, c.-à-d. s'il ne donne pas par hasard la préférence aux syllabes longues plutôt qu'aux brèves. Toute énonciation faite à priori dans cette matière doit être considérée comme précoce.

La tendance à distinguer la longue finale dans les clausules peut apparaître dans la prose dans quelques directions. Cela peut être un surcroît: a) général, b) dans certaines combinaisons de pieds, c) dans certains types des mots finals qui constituent la clausule. Il est évident que dans les cadres des points nommés ci-dessus, l'accord et les différences sont possibles entre deux genres de clausules.

Quant au premier point, il y faut distinguer le rapport des syllabes longues aux brèves dans la fin des mots du rapport des syllabes longues aux brèves dans le langage en général. Foerstemann (*Numerische Lautverhältnisse im Griechischen, Lateinischen, Deutschen* (*Kuhns Zs.* I p. 163 ss.) a compté le rapport des syllabes longues aux brèves dans la langue grecque comme 54:46, Novotný chez Démosthène comme environ 60:40 (*Listy filol.* XLI 1914, p. 194 s.; *Eurhythmie řecké a latinské prósy*, Prague 1921, p. 221), de Groot chez Platon comme environ $\frac{577}{423}$, ce qui répond approximativement au rapport chez Thucydide (*Handbook* p. 22).

[32]) Presque tous les investigateurs modernes considèrent la finale comme anceps. Josephy, Kaluscha, en partie de Groot appartiennent aux exceptions.

Moi aussi je suis arrivé à de pareils résultats. J'ai trouvé chez Hypéride dans tout le contexte des six discours 54·5% de syllabes longues et 45·5% de brèves. Les trois extraits de Thucydide (I 140—144 — le discours de Périclès; II 35—46 — l'épitaphe; II 47,3—54 — la grande épidémie) ont donné le rapport 53·2%:46·8%. Les deux déclamations d'Antisthène présentent une étrange exception: *Ajax* a 49·4% de longues, *Ulysse* 47%. Laissant à part ce cas extraordinaire et prenant en considération les pratiques rythmométriques quelque peu différentes des divers investigateurs, nous pouvons dire généralement avec Foerstemann que les syllabes longues et brèves s'expriment, dans la langue grecque de l'époque classique, par le rapport 54:46. Je me suis convaincu cependant que la fréquence des syllabes longues dans les fins des mots est toujours un peu plus grande: chez Hypéride, elle atteint 59%, chez Thucydide 56%, chez Antisthène presque 50%.

Les chiffres cités rendent la fréquence normale; nous les avons obtenus tout en tenant compte du contexte entier. Mais s'il s'agit de définir le rôle de la syllabe finale dans les clausules, il serait plus raisonnable et plus pratique de se servir dans la comparaison non du contexte entier ($T + cl + Cl$), mais de l'intérieur des membres (T). De cette façon nous ne nous servons pas deux fois des données empruntées aux clausules (cl et Cl). Je souligne, que tout en enregistrant le texte des intérieurs des membres, 1. je n'ai pas accepté pour les fins des mots d'allongement produit par la position, ni d'élision, comme si ces mots étaient finals, 2. j'ai omis les conjonctions, prépositions et les petits mots qui presque jamais n'ont lieu dans les clausules. Car j'estime que les statistiques, tant qu'il faut les comparer entre elles, doivent s'appuyer sur les mêmes éléments linguistiques. La preuve que je ne me suis pas trompé ayant posé la question de la sorte, c'est qu'un accord idéal règne entre les nombres de toutes les syllabes longues et brèves dans les trois parties du contexte d'Hypéride, distinguées par moi: T — 55%, ⏑ 45%; cl — 54%, ⏑ 46%; Cl — 55%, ⏑ 45%.

Donc, tout en comparant les clausules des périodes et celles des membres entre elles et avec les intérieurs du texte, j'ai appris qu'Hypéride ne recherche pas, somme toute, la syllabe longue finale. Quant à Antisthène, bien que

dans l'*Ulysse* la ligne du surplus soit distincte (*T* 44·8, *cl* 50·—, *Cl* 64·4), *Ajax* nie la tendance de l'auteur. Les syllabes finales dans les clausules des périodes sont indifférentes à Isocrate. C'est du moins ce que soutient Josephy (l. l. p. 74) dans dix discours qui datent de trois époques de l'activité littéraire de l'orateur. Néanmoins on peut remarquer chez Isocrate une évolution dans ce sens, au profit des longues. Cependant Démosthène tenait toujours aux longues finales: *Cl* 64·7% : 35·3%, dans quelques discours même d'une façon évidente (Josephy ibd. p. 109). Ce qui m'a surpris c'est Thucydide qui est traité par de Groot comme écrivain de la prose amétrique. Il est vrai que je n'ai pas scruté toute son oeuvre, mais ce que j'ai trouvé en général chez lui dans les extraits cités est frappant, ainsi que ce qui concerne la quantité de la syllabe finale. L'historien tient à ce que la clausule, spécialement celle des périodes, se ferme par une syllabe longue. Ce qui sort nettement au premier plan, c'est le discours politique, mis dans la bouche de Périclès (I 140—144), dont la forme c'est sans doute une idée de Thucydide (*T* 58·8%, *cl* 63·6%, *Cl* 66%). L'historien a-t-il connu des règles rythmiques quelconques et les a-t-il appliquées ici? L'examen des rythmes de Thucydide m'a persuadé, en tout cas, qu'une chose est certaine: dans les styles ainsi que dans les rythmes de Thucydide règne la diversité. Sous ce rapport de même, on ne peut pas traiter son histoire comme une oeuvre uniforme mais, en examinant son rythme, il faut le faire par parties qui constitueraient des entités plus petites.

Tout en passant au second point, c.-à-d. au surplus des syllabes longues finales dans les combinaisons de pieds, je rappelle que de Groot déjà avait attiré l'attention sur ce phénomène. Nous lisons dans son *Handbook* (p. 123): „... Plato shows a preference for ⏑ ⏑ ⏑ – to ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ... In – ⏑ – ⏓ he obviously prefers – ⏑ – ⏑ to – ⏑ – –, in other forms, such as – ⏑ – – ⏑ ⏓, he prefers – ⏑ – – ⏑ – to – ⏑ – – ⏑ ⏑ (cf. p. 62—64 et 191 s.; *Methodological Invest.* p. 231; *Prose métrique* p. 33).

Hypéride recherche les pieds finales, terminés par une syllabe longue, donc – – devant – ⏑, – ⏑ – devant – ⏑ ⏑, – ⏑ ⏑ – devant – ⏑ ⏑ ⏑, ⏑ ⏑ ⏑ – devant ⏑ ⏑ ⏑ ⏑, de même dans *Cl* que dans *cl*. Ce qui est spécialement caractéristique

c'est le spondée qui non seulement surpasse te trochée considérablement dans les deux genres des clausules, mais qui par sa fréquence dans *Cl* s'élève aussi au-dessus de la fréquence dans *cl*. Voilà la moyenne des pourcents:

$$\begin{array}{ll} -- & Cl\ 37{\cdot}3;\ cl\ 33{\cdot}— \\ -\cup & \text{„}\ 24{\cdot}4;\ \text{„}\ 24{\cdot}2 \end{array}$$

Chaque discours pris à part partage cette propriété [33]), excepté un seul discours 4e qui est le plus court. Ici le rapport est renversé dans *Cl*, mais dans *cl* l'équilibre revient de nouveau. Conséquemment les combinaisons de pieds les plus nombreuses possèdent plus souvent une longue à la fin qu'une brève:

$$\begin{array}{lll} 1. & -\cup -- & Cl\ 11{\cdot}—\%;\ cl\ 9{\cdot}6\% \\ & -\cup -\cup & \text{„}\ 5{\cdot}5\ \text{„};\ \text{„}\ 5{\cdot}6\ \text{„} \\ 2. & ---- & \text{„}\ 8{\cdot}9\ \text{„};\ \text{„}\ 7{\cdot}4\ \text{„} \\ & ---\cup & \text{„}\ 8{\cdot}5\ \text{„};\ \text{„}\ 6{\cdot}2\ \text{„} \\ 3. & -\cup--- & \text{„}\ 7{\cdot}4\ \text{„};\ \text{„}\ 5{\cdot}5\ \text{„} \\ & -\cup--\cup & \text{„}\ 3{\cdot}1\ \text{„};\ \text{„}\ 4{\cdot}2\ \text{„} \end{array}$$

De pareilles tendances caractérisent Thucydide. La différence consiste en ce que l'historien ne donne pas, par principe, de préférence aux clausules des périodes, les traitant d'égales avec les clausules des membres. L'épitaphe, discours épidictique (II 35—46), occupe une place exceptionnelle parmi les trois extraits:

$$\begin{array}{ll} -- & Cl\ 43{\cdot}6\%;\ cl\ 30{\cdot}6\% \\ -\cup & \text{„}\ 33{\cdot}3\ \text{„};\ \text{„}\ 30{\cdot}6\ \text{„} \end{array}$$

En rapport avec ce déraillement je rappelle que l'épitaphe est une oraison funèbre. L'auteur tout en comptant avec le caractère de ce genre de discours, choisissait des cadences lourdes devant les pauses plus importantes. De plus, le moment funèbre faisait ressortir des rythmes entiers, pour ainsi dire, funèbres: $----$ et $-\cup---$. En accord avec cette tendance, qui pouvait être consciente ou inconsciente, Thucydide évitait dans l'épitaphe les rythmes qui tombent légèrement: $-\cup\cup\cup$, $-\cup\cup$ et $-\cup\cup-$ ne se rencontrent qu'une seule fois devant les pauses principales. Il en est autrement dans

[33]) Le rythme des discours particuliers d'Hypéride ne manifeste pas d'évolution, de là il ne peut pas servir de critère pour fixer leur chronologie.

cl ainsi que dans deux autres extraits, surtout par rapport à – ∪ ∪.

Antisthène représente un type décidé: il limite considérablement le nombre des formes rythmiques et il applique nettement d'autres règles aux clausules de périodes qu'à celles de membres. Dans *Cl* il ne recherche que deux cadences – – et – ∪, avec une grande prépondérance de la première (*Ajax* 50·—% : 38·5%; *Ulysse* 51·1 : 33·3); dans *cl* il manifeste pour ces cadences aussi une prédilection spéciale, mais: 1. il préfère le trochée au spondée (*Ajax* 35·7 : 30·4; *Ulysse* 35·2 : 31·8), 2. il admet d'autres cadences, surtout – ∪ – (dans l'*Ajax* de même ∪ ∪ ∪ – 14·3%!). Parmi les combinaisons des pieds il y en a deux qui dominent dans *Cl* d'une façon saillante sur les autres: – ∪ – – et – ∪ – ∪[34]), cependant celle avec la syllabe longue finale a la préférence:

– ∪ – – *Cl Ajax* 46·2%, *Ulysse* 33·3%; *cl A.* 14·3, *U.* 13·6
– ∪ – ∪ „ „ 19·2 „, „ 22·2 „: „ „ 5·4, „ 11·4

Je demande donc, ont-ils raison, ceux qui estimant la dernière syllabe de la clausule indifférente, additionnent dans les statistiques ces deux formes rythmiques d'Antisthène?

Néanmoins le troisième point nous apprend que la quantité de la syllabe finale dans les clausules n'était pas indifférente aux écrivains qui se servaient de la prose rythmique. Pour prouver cela, je me bornerai à ne parler que du rapport qui arrive entre les mots finals des types ∪ – – et ∪ – ∪ dans les pratiques de divers auteurs.

Hypéride: ∪ – ∪ *T* 3·9%, *cl* 4·3%, *Cl* 2·9%
∪ – – „ 4·7 „, „ 6·4 „, „ 7·2 „

Evidemment donc il recherchait les mots ∪ – – avant ∪ – ∪, selon son usage, plus dans les clausules de périodes que dans celles de membres. Que l'orateur le faisait sciemment c'est prouvé par un ordre peu commun des mots, dans lequel il s'agissait de mettre le mot ∪ – – avant la pause. Thucydide ne favorise presque pas les mots ∪ – –, Antisthène uniquement dans *cl* en a un peu davantage; dans *Cl* les mots ∪ – ∪ dominent même sur ∪ – –. Suivant Josephy (l. l. p. 115) j'ajoute les chiffres qui concernent

[34]) L'ordre des mots est très souvent agencé de façon à les former.

les clausules de périodes chez Isocrate et Démosthène:

⏑ – ⏑ Isocrate 5·3%, Démosthène 4·8%
⏑ – – „ 6·1 „ , „ 9·6 „

J'espère que même après ces quelques exemples, auxquels je me borne dans ces réflexions méthodiques, les connaisseurs vont approuver ma thèse qu'on ne peut pas traiter à priori la syllabe finale comme indifférente, mais qu'il en faut examiner la quantité chez chaque prosateur grec et cela sous plusieurs rapports. Un écrivain peut manifester une tendance, un autre une différente. Ce ne sont pas seulement les syllabes longues finales qui sont recherchées; la prédilection pour les brèves est aussi possible dans certaines circonstances comme il s'ensuit, d'ailleurs, ne fût-ce que de ces remarques susdites, limitées ad minimum.

III

Les exemples, cités en rapport avec la syllabe finale, nous ébauchent la définition de l'essence du rythme. Quant au rythme des clausules de la prose grecque, il est produit par les combinaisons des pieds dont les réactions acoustiques sont augmentées par les mots finals convenablement choisis en ce qui concerne leur longueur et leur forme métrique. Si quelqu'un veut traiter de pair ces deux éléments, il dira que les pieds ainsi que les mots finals des clausules donnent à la prose un caractère rythmique, ou que les uns et les autres contiennent en eux-mêmes les principes du rythme. A mon avis et selon ce que je ressens, il ne faut jamais les séparer l'un de l'autre, d'autant moins choisir entre eux.

S'il agit des opinions des savants modernes sur l'essentiel du rythme de la prose ancienne métrique et sur le choix de la méthode des recherches, nous pouvons nous borner à ne mentionner que deux courants qui ce combattent. L'école allemande mesure dans les clausules les pieds et leurs combinaisons, l'école française n'accentue que le rôle des mots qui entrent en construction des clausules. Je ne vais nommer que deux spécialistes de grand mérite de l'époque récente,

F. Novotný qui excelle dans le système français, observe le rapport métrique de deux mots voisins: il appelle sa méthode typologique. Mais il mentionne très souvent les pieds, car en fin de compte la forme du mot final n'a pas d'autre chose pour but que de former quelques séries métriques (cf. p. ex. *État actuel* p. 37: 'l'ordre dactylique'). A. W. de Groot créa son propre système. Il divise tout le texte en secteurs à 8 syllabes[35]), et aussi séparément les fins des phrases, après quoi il fait la comparaison. En résultat, il arrive aux combinaisons de pieds qui se manifestent dans ses schémas statistiques. Ces schémas ainsi que les fréquentes mentions des pieds feraient de ce savant le dernier partisan de la théorie allemande. Je soulève un fait frappant que l'école française s'occupait principalement des auteurs latins et l'école allemande examinait presque exclusivement les prosateurs grecs.

Le manque d'accord parmi les savants modernes est une conséquence évidente du manque d'uniformité dans les opinions des anciens théoriciens. Leurs théories donnent une base suffisante à l'un et à l'autre courant des points de vue contemporains sur l'essence et le caractère du rythme des clausules métriques. Je rappellerai une chose, que dans la théorie ancienne on ne parle que des pieds jusqu'à Denys d'Halicarnasse qui approuvait deux manières différentes de mesurer le texte prosaïque.

1. Or, les théories anciennes ainsi que les pratiques des prosateurs eux-mêmes m'ont persuadé qu'il faut examiner, en premier lieu, les combinaisons des pieds dans les clausules des écrivains grecs. On ne peut pas dire d'avance, combien de pieds doivent appartenir à une clausule. Tantôt un pied peut l'être (le péon 4e), tantôt deux, une autre fois quelques pieds[36]), ce qui est défini par le texte lui-même, car la clausule commence là, où finit la partie arythmique, non mélodieuse de l'intérieur du membre. En résultat l'observation nous donnera une riche diversité de

---

[35]) De Groot ne mentionne pas la division du texte de ce genre dans son dernier livre *La prose métrique*.

[36]) Cf. Cicéron *Orator* 216: „sed hos cum in clausulis pedes nomino, non loquor de uno pede extremo; adiungo quod minimum sit, proximum superiorem, saepe etiam tertium".

formes métriques, qu'on ne peut pas encadrer dans des tables statistiques. Cependant les statistiques sont indispensables dans les recherches rythmiques, si le tableau des tendances de l'écrivain doit être clair. Partant, il est nécessaire de diminuer le nombre des formes des clausules. Il faut se décider à contre-volonté à ne prendre dans les statistiques que deux pieds en considération. Quant aux clausules plus longues, elles auront leur place dans la description, dans la caractéristique verbale [37]).

Cl

	∪∪∪	–∪∪∪	–∪∪	–∪	∪∪∪–	–∪∪–	–∪–	––	*S*
∪ ∪ ∪ ∪		0·2	0·5	0·2		0·2	0·7	1·2	3·1
– ∪ ∪ ∪	0·2	0·2	0·5	0·7	0·2		1·2	1·4	4·5
– ∪ ∪	0·2	0·2	1·7	2·6		1·—	1·2	1·4	8·4
– ∪	1·4	1·2	2·4	5·5	1·9	1·4	3·1	7·4	24·4
∪ ∪ ∪ –		0·2		1·4	0·2	0·7	0·7	0·7	4·1
– ∪ ∪ –	0·2		1·2	0·7	0·7	0·2	0·5	2·4	6·—
– ∪ –	0·2	0·5	3·1	2·4	0·2	0·5	1·2	4·1	12·2
– –	1·—	2·2	3·6	11·—	1·—	2·4	7·4	8·9	37·3
S	3·3	4·8	12·9	24·6	4·3	6·5	16·—	27·5	

[37]) Cela concernera spécialement la clausule dite ditrochaïque.

cl

	⏑⏑⏑	–⏑⏑⏑	–⏑⏑	–⏑	⏑⏑⏑–	–⏑⏑–	–⏑–	––	*S*
⏑ ⏑ ⏑ ⏑			0·2	0·5		0·3	0·4	1·2	2·6
– ⏑ ⏑ ⏑	0·3	0·2	0·8	0·7	0·1	0·3	0·9	0·8	4·1
– ⏑ ⏑	0·1	0·3	0·6	2·5	0·1	0·4	1·3	1·9	7·2
– ⏑	0·6	1·2	3·8	5·6	1·3	1·2	4·2	6·2	24·2
⏑ ⏑ ⏑ –	0·1	0·2	0·4	1·1	0·2	0·6	1·5	1·9	6·—
– ⏑ ⏑ –	0·3	0·2	0·9	1·9	0·4	0·8	0·9	2·1	7·5
– ⏑ –	0·3	0·5	1·6	3·3	0·6	0·7	2·3	5·9	15·3
––	0·4	2·1	3·9	9·6	0·7	2·1	5·5	8·5	33·—
S	2·1	4·7	12·3	25·3	3·4	6·4	17·1	28·6	

Je présentai le modèle des tableaux statistiques qui contiennent toutes les combinaisons possibles de deux pieds et qui signalent leur nombre en pourcents. Les matériaux pour ces tableaux ont été puisés par moi dans tous les discours d'Hypéride : ce sont donc des pourcents moyens ($M^0/_0$). Pour s'orienter dans ces tableaux on a besoin de certains commentaires concernant leur disposition et leurs signes : 1. *Cl* signifie les clausules des périodes ; *cl* les clausules des membres.— 2. Le rang horizontal, mis au haut du tableau, représente la quantité des pieds pénultièmes que j'appelle tout court 'bases' ; le rang vertical, du côté gauche, figure les pieds derniers que je nomme 'cadences'. Or, pour obtenir la forme métrique de toute la clausule, il faut prendre le schéma du rang horizontal + celui du rang vertical, autrement la base + la cadence. — 3. *S* en bas du tableau donne le pourcent général des bases particulières et *S* du côté droit le pourcent des cadences.

Il est facile de faire deux reproches à ces statistiques: 1. qu'il manque de données de l'intérieur du texte (*T*) et que pour comparer il n'y a que ces deux genres de clausules, 2. que les clausules sont divisées, peut-être artificiellement, en deux parties. Quant au premier reproche je me justifie par le fait que je ne trouve point de moyen d'une disposition de l'intérieur du texte qui ne soit mécanique et qui donne des groupes métriques, acceptés pour les clausules. Le système de A. W. de Groot qui divise tout le contexte en secteurs de huit syllabes ne me covainc pas, le projet de F. Novotný qui veut combiner par deux mots voisins, se rapporte aux études des mots et pas à celles des séries des pieds. Si je distingue dans les clausules deux parties, j'y suis porté moins par la commodité technique que plutôt par l'observation que les prosateurs recherchent ou évitent non seulement certaines combinaisons des pieds, mais aussi leurs parties, c.-à-d. les bases et les cadences. Pour les cadences, nous en avons parlé en rapport avec la syllabe finale; je citerai ici les preuves que le soin des écrivains de la prose rythmique s'étendait aussi sur les bases. Quant au nombre, – – et – ⏑ occupent ici la première place, ainsi que dans les cadences. Mais, tandis que dans les cadences le spondée prend, pour la plupart, la prépondérance sur le trochée, dans les bases le sort de ces deux pieds varie souvent. C'est le cas chez Thucydide et chez Hypéride. Cependant Antisthène, le représentant du style rythmique décidé, rend d'une façon absolue la première place aux trochées dans les bases des clausules de périodes ce que va démontrer la table suivante:

			Cl			*cl*	
Thucydide	*M*%	– ⏑	25·—	– –	25·4	– ⏑ 24·—	– – 27·4
Hypéride	„	„	24·6	„	27·5	„ 25·3	„ 28·6
Antisthène	*Ajax*	„	69·2	„	23·1	„ 26·8	„ 26·8
	Ulysse	„	64·4	„	8·9	„ 31·8	„ 25·—

Chez Thucydide et Hypéride, – ⏑ – est le plus souvent à la troisième place, à la quatrième il y a – ⏑ ⏑. Chez tous les deux la base choriambique joue un certain rôle. Ces bases appartiennent chez Antisthène dans *Cl* à celles qu'on évite. L'observation des bases éclaircit en outre la question des dissolutions. Thucydide et Hypéride recherchent – ⏑, mais en même temps ils ne recherchent pas ⏑ ⏑ ⏑, en quoi Anti-

sthène leur ressemble dans *Cl*; Hypéride donne volontiers à la cadence le crétique comme base, ce qu'il ne fait pas avec le péon premier ou quatrième.

2. Au second rang il faut soumettre à l'observation les mots finals des clausules qui contribuent à la formation de telles ou telles combinaisons de pieds. Deux problèmes y entrent en jeu: le nombre des syllabes de ces mots ou les 'classes' et leur forme métrique.

Quant au premier problème, l'observation de la langue grecque de l'époque classique nous enseigne qu'il y a le plus de mots de deux syllabes[38]), avec lesquels rivalisent ceux de trois syllabes; ils sont suivis successivement de mots de quatre, cinq, d'une, de six et de plus de syllabes. Ce phénomène va être illustré par les pourcents calculés sur le contexte entier (*T* + *cl* + *Cl*) de tous les discours d'Hypéride: les mots de deux syllabes 29·5, de trois syllabes 29·1, de quatre syllabes 22·—, de cinq syllabes 8·8, les mots d'une syllabe 7·1, de six et de plus de syllabes 3·5. Cette succession change dans les clausules. Surtout le nombre des mots d'une syllabe devient minime et les mots de deux syllabes perdent leur position dominante, comme si c'était selon l'idée d'Hermogène de Tarse que le rythme de la clausule est alors βεβηκώς, quand il remplit, entre autres conditions, celle de se terminer par un mot au moins de trois syllabes (Περὶ ἰδεῶν I 6, II p. 296 Sp.). De cette chute profitent d'autres classes de mots. C'est ici que commence à apparaître la différence des prédilections parmi les écrivains. Thucydide met à la première place dans *cl* les mots de trois syllabes, suivis de ceux de quatre syllabes; dans *Cl* ces deux classes sont presque égales. Pareillement Antisthène aime avant tout les mots de trois syllabes, mais il n'a pas cette prédilection pour les mots de quatre syllabes qu'avait Thucydide. En outre, son rapport aux mots de deux syllabes est frappant: il en possède en général beaucoup, de même dans les deux genres des clausules, où ces mots occupent la seconde place. Les mots de quatre syllabes occupent seulement la troisième place quant au nombre. Josephy constate l'ordre identique dans *Cl* de Démosthène (l. l. p. 115). Chez Hypéride les mots de

[38]) Je relève que je considère comme un mot uniforme le nom avec l'article ainsi que le verbe avec la négation et avec ἄν.

quatre syllabes ont la primauté dans les clausules; ils sont suivis de mots de trois syllabes. Tous les discours manifestent cette suite dans *cl* et la plupart d'eux dans *Cl*, excepté les discours 1er et 2e. Il n'en est pas autrement chez Isocrate dans *Cl* (Josephy ibd.). La table présentée ci-dessus suggère déjà la supposition qu'il y avait deux catégories d'écrivains de la prose grecque artistique: les uns avaient de la prédilection pour les mots de quatre syllabes dans la fin des clausules, les autres n'en avaient pas. Quant aux mots de cinq syllabes, les prosateurs les employaient plus ou moins.

Pour ce qui concerne la forme métrique des mots finals, les mots spondaïques occupent la première place, à peu d'exceptions près, de même dans les clausules de périodes que dans celles de membres. D'ailleurs ce n'est pas étonnant, car, en général, ces mots sont dans la langue grecque les plus nombreux. Mais ils ne sont pas traités également par tous les prosateurs. Tandis que, chez Hypéride et Thucydide leur fréquence dans les clausules diminue (Hyp. *T* 14·7, *cl* 9·3, *Cl* 8·6; Thuc. *T* 13·8, *cl* 8·5, *Cl* 7·2), de même chez Isocrate (*Cl* 9·7); chez Démosthène elle égale celle du texte (*Cl* 13·—), et chez Antisthène elle augmente considérablement. La ligne du surcroît est ici distincte: *T* 11·4, *cl* 12·5, *Cl* 25·4. Dans la pratique de Thucydide il faut souligner ce trait significatif, que dans *Cl* des deux extraits les mots de mesure de molosse (– – –) ressortent en premier lieu. Les mots de ce type qui atteignent dans la langue grecque ±5%, sont indifférents pour la plupart à Hypéride et à Isocrate; chez Démosthène ils s'élèvent un peu au-dessus du niveau et chez Antisthène ils n'apparaissent pas une fois dans *Cl*.

Les mots bacchiaques (⏑ – –) se disputent avec les mots spondaïques la première place dans les clausules; mais les premiers occupent ordinairement le second rang. Ce sont incontestablement des mots qui sont recherchés spécialement pour les fins des phrases, ce qui est très nettement prouvé par le changement de leur fréquence selon la position dans le contexte:

Thucydide	*M*%	*T* 3·4; *cl* 8·1;	*Cl* 6·7
Isocrate	„	„	„ 6·1
Hypéride	„	„ 4·7; „ 6·4;	„ 7·2
Démosthène	„	„	„ 9·6
Antisthène	„	„ 1·2; „ 10·4;	„ 18·3

Il est tout à fait compréhensible qu'Antisthène a un si petit pourcent des mots ⏑ – – dans *T*. Dans la langue grecque il n'y a cependant qu'un certain nombre de mots de ce type; or, quand ils sont mis à la fin de la phrase, ils manquent par cela même à l'intérieur (*T*). De plus, j'ai prouvé dans l'*Ajax* que dans les membres rythmiques qui finissent par un mot bacchiaque il n'y a jamais dans *T* le mot de cette mesure.

La distinction des mots spondaïques et bacchiaques à un degré plus ou moins grand — voilà, me semble-t-il, le trait caractéristique de tous les ecrivains grecs de la prose rythmique. Aussi est-il indubitable que ce fait reste dans un rapport étroit avec la prédilection pour la combinaison de pieds – ⏑ – –, dont précisément ces mots sont le deuxième élément. Il vaut la peine de souligner que dans cette combinaison ces mots ne sont pas traités également par tous les prosateurs. Pour comparer je me servirai d'Antisthène et d'Hypéride. Ainsi Antisthène, dans l'*Ajax*, sur 12 combinaisons – ⏑ – – dans *Cl* introduit comme mot final – – 4 fois et ⏑ – – 7 fois, dans *cl* sur 8: – – 3 fois, ⏑ – – 4 fois; dans l'*Ulysse* dans *Cl* sur 15 cas: – – 6 fois, ⏑ – – 7 fois, dans *cl* sur 12: – – 5 fois, ⏑ – – 6 fois. Donc Antisthène ne donne qu'une légère préférence aux mots ⏑ – –. Il en est autrement avec Hypéride: celui-ci favorise nettement dans *Cl* les mots ⏑ – –, et il évite même les mots – – (excepté le discours 5e). Je citerai des chiffres de ses deux discours: du 3e *pour Euxénippe* qui est le mieux conservé de l'héritage de cet orateur [39]), et du 6e (*le discours funèbre*), le plus soigné sous le rapport du style. Dans le 3e discours, sur 13 combinaisons – ⏑ – – dans *Cl* il y en a 8 qui finissent par le mot ⏑ – –, et aucune par – – , dans *cl* sur 36: ⏑ – – 30 fois, – – 7 fois; dans le 6e discours dans *Cl* sur 12 cas: ⏑ – – 8 fois, – – pas une seule fois, dans *cl* sur 13: ⏑ – – 5 fois, – – 3 fois. Cette statistique démontre déjà clairement qu'outre les combinaisons de pieds il faut prendre en considération aussi les mots finals, que la 'typologie' des clausules — contrairement à l'avis de A. W. de Groot

[39]) U. von Wilamowitz-Moellendorff suppose que le discours fût publié par l'auteur lui-même (*Hermes* LVIII 1923, p. 68).

(*Handbook* p. 197, *Prose métrique* p. 2 et 29) — devrait être scrupuleusement examinée aussi dans la langue grecque [40]).

Quant aux autres types des mots finals, les différents auteurs s'y rapportaient différemment, avec bienveillance ou avec mauvaise volonté. Ainsi par exemple les mots trochaïques qui occupent dans la langue grecque la seconde place, se trouvent chez Hypéride à la troisième place (dans *Cl* et *cl*) et chez Thucydide, Antisthène et Isocrate à la cinquième. Thucydide a la prédilection pour – – –, Démosthène pour ⏑ –, Antisthène estime beaucoup, surtout dans *Cl*, les mots ⏑ – ⏑ (*T* 3·9, *cl* 9·7, *Cl* 19·7). Ce phénomène est d'autant plus significatif que chez Antisthène les clausules – ⏑ – ⏑ ont dans *Cl* une fréquence bien moindre que les clausules – ⏑ – –.... Voilà de nouvelles preuves qu'il faut observer les mots finals, si l'on veut avoir un tableau complet des pratiques rythmiques du prosateur grec.

J'ai dit plus haut que, si l'on prend en considération les combinaisons de pieds, je ne vois pas de moyen pour faire les comparaisons des clausules avec l'intérieur du texte. Cette lacune est compensée par l'examen des mots particuliers ce qui est possible dans les cadres de tout le contexte et qui fournit les matériaux pour une triple comparaison (*T*, *cl*, *Cl*). C'est donc sur cette voie que nous pouvons définir dans une mesure satisfaisante les tendances rythmiques de l'écrivain. Si nous constatons que certains types de mots tendent vers la fin de la phrase, nous ne nous tromperons pas, en classifiant l'auteur d'une telle prose comme partisan de la prose rythmique. Le degré de ses prédilections, de même que les différences ou les ressemblances avec d'autres prosateurs, se présenteront également d'une façon suffisamment claire.

[40]) A l'exemple de l'école française, Etienne Heibges prenait en considération 'la typologie' dans ses recherches sur le rythme des clausules de Chariton (*De clausulis Charitoneis*, Halis Saxonum 1911, p. 61 ss.). Mais il traitait la syllabe finale comme indifférente.

DE SOMNIORUM VISIONUMQUE IN AMATORIIS GRAECORUM FABULIS VI ATQUE USU

scripsit
FRIDERICA WEINSTOCK

Fabulas amatorias Graecas perscrutantibus admirationem moventes imprimis earum partes, communes loci — popularis nostrae etiam aetatis fabulae similes — occurrunt lectorisque animum occupant[1]). Cui argumento somnia visionesque propria sunt, ad compositionis artem valentia eamque valde adiuvantia. Somniorum vim non solum in fabulis amatoriis conectendis sitam esse iam satis constat: omnia litterarum genera, quae hoc, de quo agimus, genus antecedebant, libenter illam amplectebantur artem, illud quidem argumentum adhibebant, quos duos simul appetit fines: alterum, qui ad formam, alterum qui ad sententiam spectat; scriptor enim hac re facilius res fingere, conectere, solvere cum quidem sui ipsius, tum lectoris cuidam desiderio intimo — omni aetate vivo — quaedam mirabilia divina, fortasse etiam horribilia videre, satisfacere potest. Cum autem litterae aliquam — ad exemplar scilicet fictam — vitae imaginem praebent, tum etiam artificia, ut nostro in proposito somnia, ex fide ac religione pendent.

Quantum somnia in aliis fabulam amatoriam antecedentibus litteris valuerint, nonnulli iam docti demonstraverunt, ut e. gr. Cauer, Drerup, qui apud Homerum, Mende, Müller, Stählin, qui apud tragicos poetas, Aly, qui apud Herodotum divini argumenti vim atque usum indagaverunt[2]). Nil mirum

---

[1]) Cf. omnes viros doctos, qui adhuc fabulas romanenses tractabant, imprimis autem Ervinum Rohde, *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, Leipzig 1914, A. Calderini, Prolegomena ad traductionem *Caritone di Afrodisia, Le aventure di Cherea e Calliroe*, Torino 1913, T. Sinko, *Romans grecki, jego powstanie i organiczny rozwój* (Eos XI 2 1905 p. 65—111), S. Hammer, *De amatoriis Graecorum fabulis observationes* (Charisteria Casim. Morawski), Cracoviae 1922, p. 88-123, J. Ludvíkovský, *Řecký roman dobrodružný*, Pragae 1925, Kerenyi, *Die griechisch-orientalische Romanliteratur in religionsgeschichtlicher Beleuchtung*, Tübingen 1927.

[2]) *Grundfragen der Homerkritik*, Leipzig 1921; *Homerische Poetik*, Würzburg 1921; *De animarum in poesi epica et dramatica ascensu*, diss. Vratislaviae 1913; *De Graecorum deorum partibus tragicis* (*Religionsgesch. Versuche u. Vorarbeiten* VIII 3) Giessen 1910, *Das Motiv der Mantik im antiken Drama* (*Religionsgesch. Versuche u. Vorarbeiten* XII 1) Giessen 1910.

quod etiam in fabulis amatoriis somnia maximi sunt momenti. Stemplinger in opere suo de imitationis ratione in litteris Graecis intercedente disserens fabulam romanensem omnia argumenta in carmine epico, lyrica poësi, fabulis scaenicis efficaciter usurpata, cumulare dicit[3]). Nos autem hanc opinionem etiam ad somniorum visionumque locum accommodatum extendere possumus. Quo modo id factum sit, huius generis litterarii historia illustrare liceat. Non est hic locus, ut multas opiniones de origine et progressione Graecae fabulae romanensis demonstrem. Novissimam tamen Ludvíkovii thesin paucis cognoscere debemus.

Ludvíkovský igitur coniecturam fabulae romanensis ex alieno, orientali fonte crescentis omnino abiecit[4]), initium autem huius generis in litteris Graecis, ut Calderini[5]), quaerit. In fabula orienda sicut Lavagnini plurimum Graecorum populum valuisse putat. Denique iam prioribus inquisitionibus, potius vero mentionibus doctorum ut Chassang[6]), Schwartz[7]), Reitzenstein[8]) nisus, fabulam romanensem ex historia derivat. Sed in litteris conformandis hellenistica demum, quae dicitur, aetate litteris artibusque increbrescentibus et divulgatis, Graecorum vita constanti et firma fide privata, publica autem libertate amissa, hoc genus nobis occurrit. Doctrina quidem et eruditione crescente, inter homines litteratos et eos, qui tantummodo legere et scribere sciebant, summum discrimen ortum est. Vulgus, quod etiam litteris studebat, minime artificiosam poësin intellegebat, fabulae scaenicae et historia, epica indole praedita, magis animo sensuique vulgari conveniebant. Sed et tragoediarum et historiae scriptores cum traditis litteris cohaerebant, Polybius autem II demum saec. a. Chr. n. historiam scientificam effecit. Iam paulo antea fabula amatoria a fonte suo seiuncta est et separatim conformari coepit. Quae

---

[3]) E. Stemplinger, *Das Plagiat in der griech. Literatur*, Leipzig 1912, p. 241.

[4]) Cf. Petrum Danielum Huetium, *Liber de origine fabulae romanensis*, Haagae 1682.

[5]) Caritone di Afrodisia, *Le aventure di Cherea e Callirroe*, Torino 1913.

[6]) *Histoire du Roman et des ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité grecque et latine*, Paris 1859.

[7]) *Fünf Vorträge über den griechischen Roman*, Berlin 1896.

[8]) *Hellenistische Wundererzählungen*, Leipzig 1906.

tamen progressio non in publicis, sed in popularibus litteris facta, tempore etiam ad summum civitatis ordinem — etsi non legitima approbatione, sed per se ipsam aditum sibi aperuit. Terminum ante quem id acciderit imperatoris Iuliani hoc genus despicientis epistula (IV o saec. p. Chr. n.) definit [9]).

Cur tamen fabulas romanenses populi litteras haberi liceat quaerimus. Sed et hanc solvit difficultatem Ludvíkovský. Litterae publicae hellenistica aetate Theocriti carmina bucolica et Herondae mimiambi habebantur a populo tamen minus libenter lecta: populus enim hic non vicanus, sed urbanus profecto scholasticaque perpolitus erat eruditione, quem apte voce francogallica 'bourgeoisie' appelles. Quibus hominibus, quamquam litteris studentibus arte simplici sensui et animo convenienti, i. e. quae beatam praesertim fingeret vitam, *opus erat: cui desiderio fabula amatoria satisfaciebat. In fabula* enim amatoria res in summo civitatis ordine, inter nobiles divitesque aguntur, virtus extollitur, actionis locus saepissime mutatur, animi summa simplicitate describuntur, duo principia, bonum scilicet et malum, inter se contendunt, ut denique omnipotenti fato locum relinquant. Probus latro, adhuc etiam ex fabulis criminales causas agentibus notus, primas saepe partes agit; malus et improbus atris pingitur coloribus finem autem faustus coronat exitus [10]).

Ad illam speciminum seriem, ex quibus patet primas Graecorum fabulas amatorias ad populi usum scriptas esse, etiam somnia adnumeranda mihi videntur. Sed altera ex parte hoc argumentum ad traditos litterarum locos communes pertinet. Idem Ludvíkovský primas fabulas synthesin, copulationem videlicet popularis sensus et traditarum litterarum, esse dicit. Fabularum igitur auctores videntur idoneas litteras, i. e. Homerum tragicosque poëtas, e schola saltem novisse; praeterea somnia optime eorum operum compositionem adiuvare et ab historiae auctoribus usurpata esse [11]), cumque populi

---

[9]) Cf. Ludvíkovský l. c. p. 37 et 77 adn. 74.

[10]) Ex Polonis litteris conferre hic liceat Helenae Mniszek fabulas.

[11]) Somnia apud historicos scriptores memorata nondum inquirebam, sed ut Herodotus I 108 et Xenophon *Anab.* III 1, 2, 22, IV 38, VI 1, 22; *Cyrup.* VII 7, 21, docent (cf. etiam Aly, *Märchen u. Mythus bei Herodot*) operae sane esset pretium.

sensu et animo congruere observarunt, itaque in suam rem apte adhibuerunt.

Ut exemplis haec coniectura comprobetur, singulas fabulas ex ordine tractabimus [12]).

Charitonis, antiquissimi scriptoris, cuius opus integrum ad haec tempora servatum est, fabula in quinque partes dividi potest, quarum duae proximae pariter fere constructae sunt [13]).

Brevem post introductionem, quae ambos amantes, eorum nuptias, procorum a Callirhoë contemptorum dolum, Chaereae mariti invidiam incitantem, ferox eius erga uxorem facinus, falsam Callirrhoes mortem, solemnem eius sepulturam, describit (I 1—6), exinde Callirrhoe primas agit partes. Haec enim paulo post sepulturam in vitam rediit tum, cum Theron pirata, bene sciens magnas cum ipsa divitias esse reconditas, cum comitibus sepulcrum efregit. Ira autem accensus, quod insperatum vivumque donum ipsam — Callirrhoën scilicet — invenisset, consilium mulieris intempestivae et supervacaneae in mare coniciendae cepit. At propter somnium sibi visum propositum non exsecutus est, sed captam vendidit. In somno enim ostensum est Theroni clausum ostium, quod putavit esse signum, ut se hac die ab omni facinore abstineat (I 12). Quod partim Artemidori Daldiani interpretatione probatur: θύραι καόμεναι γυναικὸς ὄλεθρον σημαίνουσι καὶ τὸν βίον τοῦ ἰδόντος οὐκ ἐν ἀσφαλεῖ κεῖσθαι.

Intellegimus igitur Theronem de captivae suae morte cogitantem hoc somnio viso metuere, ne quid detrimenti ipse capiat. Unum tamen ab Artemidorea interpretatione differt: Thero non incensum, sed clausum ostium viderat, quod varia eiusdem somnii explicatione pervulgata aut Charitonis commutatione probari potest. Sed improviso aliud evenit. Theron enim postridie post somnium visum expergiscens cum Leonate, Dionysii cuiusdam divitis Ionii ministro, congreditur,

---

[12]) Papyri nonagesimis saeculi acti annis repertae, quae adhuc ignotarum fabularum et Charitonis Achillisque Tatii librorum fragmenta continent, Charitonem, quem Rohde false compilatorem fuisse putavit, sub finem I vel initio II saec. p. Chr. n., Achillem Tatium III vel initio IV saeculi scripsisse docent. Alios eroticos scriptores hoc pono ordine: Xenophontem Ephesium et Apuleium uno fere temporis spatio, i. e. II. saec. p. Chr. n., deinde Heliodorum III. saec. p. Chr. n. et Longum IV saec. p. Chr. n.

[13]) Cf. Reitzensteinii opinionem, qui Charitonis fabulam ut dramaticam fabulam compo itam esse dicit.

qui Callirrhoen domino suo emit. Laetitia hanc ob causam affectus somnium suum verum evasisse putat[14]); iam priorem explicationem mutat Dionysii palatii ostium videns. Etiam ad alteram interpretationem illa Artemidori spectat, qui murum cum porta dominum, cum fenestra vero dominam significare dicit. (*Onir.* II 10). Somnium igitur ad actionem magni est momenti duplicemque persequitur finem. Heroidi, cui iam initio fabulae capitis periculum imminet, nondum hoc loco moriendum est, eo igitur modo a scriptore servatur, altera autem somnii interpretatione futura praedicuntur[15]): Callirrhoen nimirum novum inventuram esse dominum. Etiam isti Ionio futura coniux in somno obvenit. Misellus enim prima uxore amissa semper illam in animo fovebat: hanc ob rem servus ad consolandum herum de feminae emptione cum Therone agebat. Cum autem Dionysius domum revertisset, mirum somnium suum servo narrabat: se uxorem mortuam et maiorem factam et pulchriorem vidisse. Deinde se primam celebravisse nuptiarum diem, eamque domum duxisse Leonate (servo) hymenaeum ei praecinente (II 1). Quibus auditis Leonas exclamavit herum suum et somniantem et vigilem felicem iam esse: Callirrhoe enim ipsi in mentem venit, et de ea domino suo narravit.

Primum Dionysius Callirrhoen in Veneris templo conspexerat. Quo quidem herois properavit proxima nocte per somnum amoris dea visa (II 3). Hoc igitur modo Chariton amborum amantium congressum lepidissime efficit, ab hoc quidem momento posterior actio explicari potest. Dionysius primo obtutu, sicut Alexandrinae poëseos amantes, gravi Callirrhoes amore flagravit. Sed Callirrhoe, fidelissima uxor, calamitatis suae immemor, novumne maritum accipiat, haesitat. Aliter tamen facit Fortuna — ἡ τύχη, ἧς χωρὶς ἔργον οὐδὲν τέλειον (III 3). Callirrhoe sentit se matrem futuram esse; de infausta

---

14) ἃ γὰρ ὠνειροπόλουν ὅπαρ μοι δεικνύεις.

15) Simillimum argumentum in Asiatica fabella invenimus: heros a praedonibus oppressus, a duce eorum liberatur, qui suum factum dei iussu in somno accepto confirmat (cf. *Bunte Geschichten vom Himalaja von Somaddeva aus Kaschmir* ed. J. Hertel, München 1903, p. 139: *Der Weber als Wischnu*: „Der hehre Sonnengott ist mir im Traum erschienen und hat mir befohlen dich nicht zu töten, sondern dir zu huldigen und dich frei zu lassen. Drum erhebe dich und gehe, wohin es dir beliebt". Optime hoc etiam cum Heliodori fabulae loco simili congruit: *Aethiop.* IX 25. X 7.

infantis fortuna cogitanti per somnum vir apparet, qui eam admonet, ut filium pariat et alat (II 9). Quod insomnium ad futuram actionem spectat, magnamque vim habet. Callirrhoe enim coniugis praeceptum exsequi constituit, cum autem filium servum parere nollet, Dionysio nupsit ideoque novam implicationem nectit.

Deinde auctor alteram fabulae partem aggreditur et Chaereae describit casus. Adhuc parallelam constructionem habuimus, nunc vero duae narrationes coniunctim explicantur. Elegantius id Chariton fecit inducto somnio Callirrhoae viso (III 7). Chaereas enim ponderosas trahens pedicas nequiquam accedere cupiens per quietem ei apparuit. Quae vincula secundum Callirrhoae interpretationem mariti mortem significant. Eo modo ambo coniuges iam in somno saltem conectuntur, Dionysius vero de Callirrhoae marito certus factus est. Itaque id somnium imprimis ad compositionem spectat, suavemque hanc fabulae partem facit [16]).

Proximum Callirrhoes somnium narratione de triremi accensa cadaveribusque fluctibus iactatis incitatur. Noctem quidem inter fletus transigebat, Chaeream adhuc vivum lugens. Paulum deinde connivens in somno vidit barbarorum latronum agmen cum igni accurrens et conflagrantem triremem, se vero Chaereae opitulantem (IV 1). Dionysius interim ob uxoris cruciatus dolore affectus et veritus, ne quid inde pulchritudo eius detrimenti caperet, rebusque suis conducere putans, si haec prioris mariti spem prorsus in perpetuum abiceret, sepulcrum parare constituit. Qua re explicat ipsi illum adstantem Patroclis verbis [17]) sepulturam rogasse. Placuit hoc consilium Callirrhoae, licet corpore non invento, attamen antiqua Graecorum lege etiam non comparentem tumulo honorare. In Milesiorum portu constituta die religio perficitur, cui Mithridates forte aderat. Per Mithridaten Chaereas — ut supra iam dixi apud illum servi opus subiens — de Callirrhoe veros nuntios accipit. Nunc intellegere licet Charitonem hoc somnio certum finem assecutum esse: coniuges disiunctos una, res igitur ad finem ducere.

---

[16]) Kerenyi l. c. p. 35 putat hanc herois mortis aretalogiam suam opinionem probare omnis fabulae romanensis personas primas mori oportere, etiam si hoc falsa signorum interpretatione perficiatur.

[17]) Θάπτε με ὅττι τάχιστα πύλας Ἀΐδαο περήσω, cf. *Il.* Ψ 171.

Tertia iam fabulae pars incipit summa adhuc factorum collectione a scriptore designata. Faustam causae solutionem somnium Callirrhoae visum praedicit. Vidit enim per somnum se virginem Syracusis Veneris templum intrantem et inde reducem spectantem Chaeream: nuptiarum diem, totamque urbem in coronis seque a patre et matre in sponsi domum deductam. Ancillae autem cum insomnium narrat, illa dominam consolatur, ut omnem curam abiciat, ὥσπερ γὰρ ὄναρ, οὕτως καὶ ὕπαρ (V 5). Qua interpretatione confirmata Callirrhoe in Babyloniae regis iudicium properat, ubi re vera cum Chaerea congreditur. Quamquam Mithridates se Dionysio de criminibus datis purgat, rex tamen de primo Callirrhoae coniuge audiens, causam nondum diiudicat, Callirrhoen autem, quam primo obtutu adamavit, apud uxorem suam servari iubet (V 9). Iam altera causa rem finire debet cum subito omnibus paratis rex heroidis amore captus, eiusque amissionem reverens retardansque, triginta dierum sacra per omnem Asiam omni umque litium et negotiorum iustitium indicit. Per somnum enim sibi deos regales victimam reposcentes apparuisse, prius igitur pietati in deos satisfieri oportere putat [18]). Itaque res retardantur, Callirrhoe nec Dionysio nec Chaereae redditur, sed in regis gynaeceo servatur, ut sibi persuadeat regis voluntati esse oboediendum. — Rex deinde Amori et Veneri sacrificat, ut gnavam sibi operam praestent mutuumque pulchrae peregrinae amorem excitent. Nimirum rex amoris numinibus sacrificat — semper enim de amata femina cogitat adeo, ut etiam in somno eam cernat [19]). Sed Callirrhoe regii eunuchi persuasionibus non vincitur omnes cruciatus ferre potius, quam fidem frangere, parata. Ex aspero discidio novus rerum publicarum cursus, Aegyptiorum rebellio Babylonio regi nuntiata, heroidem no-

[18]) VI 2. θεοὶ βασίλειοι sunt Persarum dei regiae maiestatis patroni Cf. Iustin. 15, 10. Roscher, *Lexikon der Mythologie* s. v.

[19]) Tam intensa amoris vis saepissime a fabulae romanensis scriptoribus omni aevo pingitur, cf. v. gr. nostri Sienkiewiczii fabulam *Ogniem i mieczem* I 64, Leopoli 1925, ubi Skrzetuski Helenam adamatam suam in somnio vidit: „Namiestnik widywał ją we snach otoczoną przez twarze życzliwe, przyhołubioną przez samego księcia i księżnę Gryzeldę, podziwianą przez rycerzy, a jeno tęskną za swoim usarzem, któren gdzieś przepadł na Siczy". Cf. Żeromski, *Popioły* I 146: Rafał scil. „miewał widzenia... tam i ją (scil. Helenę) widywał" etc.

stram eripit. Qua fama turbatus est rex, sed λογοποιοὶ et μάντεις somnium de postulatis victimis et imminens quidem periculum et victoriam quoque portendere explicant (VI 8). Similis somnii interpretatio apud Artemidorum duobus locis nobis occurrit: II 23, ubi θεοῖς θύειν omnibus bonum esse dicitur: ἢ γὰρ τύχοντες ἀγαθὸν ἢ κακὰ φύγοντες ἄνθρωποι θεοῖς θύουσι; deinde IV 1: θεοῖς θύειν καὶ ὅσα ἰδόντες οἱ ἄλλοι ἄνθρωποι ἔξω δέους καὶ ταραχῆς γίνονται.

Bene igitur cum illa vatuum congruit interpretatio, quamquam ipsa somnii species paulum alia fuit: non enim de sacrificiis datis, sed a dis postulatis rex somniavit. Extremum hoc somnium eiusque interpretatio in Charitonis fabula usurpatur, cetera, quae sequuntur, iam sine hoc artificioso modo ad felicem exitum progrediuntur.

Accurata haec perscrutatio demonstravit, Charitonem in fabulam suam, octo libros continentem, totidem somnia induxisse (I 12. II 1. 3. 9. III 7. IV 1. V 5. VI 2). Iam patet tria somnia ad rerum cursum conferre: nisi symbolicum somnium Theroni piratae esset visum, Callirrhoe herois vitam amisisset, quod ipso fabulae initio fieri non licuit (I 12). Similiter Veneris, quae iuxta Fortunam deam omnem fabulae regit cursum, visio Dionysii Callirrhoaeque congressum in templo efficit (II 3); aliud postremo somnium Callirrhoae persuadet, ut Dionysio nubat (II 9).

Regis autem somnium de dis victimam postulantibus (VI 2) et duo Callirrhoae somnia de mariti morte vel periculo (III 7 et IV 1) primo conspectu aliis artificiosis propositis: VI 2 ad sacrificiorum locum inducendum, III 7 et IV 1 ut suavem mollitiem excitarent, inserta videntur. Sed elucet ea quoque ad res explicandas spectare. Regis somnium enim primum res retardat: sacrificiis dandis iustitium edictum est, Callirrhoe igitur in regia manet: deinde eius somnii interpretatio, quamquam partim postea, periculum imminens et futuram victoriam praedicit. Similiter Callirrhoae somnium de marito morituro aut mortuo non minus ad argumentum pertinet. Dionysius enim cum uxore Syracusas petit ut Chaereae tumulum faciat; religioni isti etiam Mithridates adest, cui Chaereas subservit. Eo modo hic de uxore sua certus fit, utque eam recipiat curare potest. Tamquam retroversum Callirrhoae de nuptiis cum Chaerea somnium (V 5) primum heroidem consolatur, congressum etiam eius cum marito praedicit. Similiter

Dionysii visio mortuae uxoris et nuptiarum, imprimis autem visio Leonatis servi, hymenaeum cantantis praedicit probatque fidi servi studium, ut herum consoletur.

Iam ad proximam temporis serie Xenophontis Ephesii[20]) fabulam accedamus, pauca tantum somnia continentem, quod fortasse exiguitate operis explicatur. Illa quidem exiguitas—si Guillelmo Schmid[21]) credas—non est pristina, sed e retractatione orta. Bürgeri[22]) autem opinione ipsius Xenophontis opus ad haec tempora permansit integrum, quod minime artificiose compositum sit. Exhibentur enim varii casus sine consilio et sensu cumulati, aliter atque apud Charitonem, ubi omnia certo ordine composita sunt. Loci etiam initio usurpati: Amoris ira et Apollinis oraculum, quae res impellant, postea omnino abiecta sunt.

Post nuptias Apollinis ex oraculo, — quod totius fabulae dispositionem praebet, longam maris viam, servitutem, ἀρείονα denique πότμον praedicit — factas iam Habrocomes et Anthia proficiscuntur, quod iter periculo occurrat et obsistat deorumque iram placet. Sed iam peregrinationis initio — quamquam Dianae sacrificatum est hac mente, ut via prospera fiat — non omnia ex animo eveniunt: ventus cadit, nautae se desidiae et ebrietati dant, ad summum denique malum Habrocomes vidit in somno mulierem adspectu horribilem magnitudine supra humanam puniceaque veste indutam, navem comburere ita tamen, ut pereuntibus aliis ipse cum Anthia transnataret (I 12). Ipse auctor eam visionem ἀρχὴν τῶν μεμαντευμένων esse dicit; habemus igitur praedictionem inevitabilis calamitatis, quae postea eventum sortitur. Piratae enim navem opprimunt et exitio dant, nautas autem ipsos servituti muncipant. Amborum amantium pulchritudo causa posteriorum infortuniorum fit, Manto, praedonum ducis filia, irata Habrocomae suum amorem contemnenti, ut biblica illa Putiphar[23]), apud patrem suum eum accusat sibi vim inferre conatum esse, quam ob rem Habrocomes carcere clauditur.

---

[20]) Cf. Kerenyi l. c. p. 231. Imperatoris Traiani 98—117 p. Chr. n. dominatio terminus post quem Ἐφεσιακά scripta esse dicuntur.

[21]) *Der griechische Roman* etc. [*Neue Jahrb. f. klass. Altertum* XII 1904]. Quam opinionem etiam Kerenyi sequitur.

[22]) *Zu Xenophon v. Ephesus* (*Hermes* XXVIII 1892 p. 41).

[23]) *Genesis* XXXIX. Eandem personam non solum iterum in hac fabula (Cyno), sed etiam in aliis posterioribus invenimus.

Ibi cogitanti quo modo sese eripiat et cum amata uxore, a Manto abducta, coniungat, inter questus et lamentationes obdormienti apparet Lycomedes pater nigra indutus veste terras omnes et maria pervagans, inde ad custodiam perveniens eumque vinculis solvens; ipse vero Habrocomes in equum mutatus ferri sibi videtur per terras equam consectans, postremo ad humanam formam reverti (II 8). Quod somnium heroem et lectorem consolatur, libertatem enim praedicit. Nam Apsyrtus piratarum ille dux carcerem, ubi Habrocomes antea vitam degerat, perscrutatus, Mantus epistulam Habrocomae scriptam invenit, literas dignoscit et Habrocomam a se iniuste puniri cognoscens, statim eum solvi iubet (II 10). Similis somnii species, libertatem e carcere praedicentis in *Vetere Testamento* invenitur, ubi Iosephus regio dapifero somnium deinde verum futurum interpretatur (Gen. XLI). Quod etiam ad somnii argumentum spectat, adnotare liceat patrem errantem liberosque quaerentem in Clementis fabula christiana inductum esse. Verisimile igitur Kerenyio[24]) videtur veram patris πλάνην in primigenia fabulae forma exstitisse, in fabula vero retractata et contracta somnii formam accepisse. Mihi autem magis probatur illud argumentum etiam in fabulae archetypo retractatum esse similiter, ut alia quaedam argumenti membra, e. gr. sacrificia omnibus fere fabulis intexta, apud Charitonem solum per somnum postulata. In nostra fabula amantium parentes liberos ubique inquiri iubentes, nec nuntio nec literis acceptis, ob maerorem et senium mortem sibi ipsi consciverunt (V 6), quod iam initio fabulae antequam proficiscerentur Anthiae pater promisit nisi iter facturi salvi redirent (I 10). Patris species igitur atra veste induta illius εἴδωλον post mortem iam apparere mihi videtur. Cui coniecturae solus temporum ordo obici potest: Habrocomes secundo iam libro patrem in somnis vidit, cum etiam tres libri posteriores casus amantium narrant: brevissime itaque parentes spem de liberorum reditu amiserunt, id quod mihi quidem minimi momenti esse videtur[25]). Affirmat autem meam

[24]) L. c. p. 168 sqq.

[25]) Cf. etiam ad hunc locum Artemidori interpretationem (II 3): ἀνδρὶ νοσοῦντι μέλαν ἱμάτιον σωτηρίαν προσημαίνει.

opinionem Heliodori locus (VIII 11): mortuus patronus per somnum heroi libertatem promittens.

In altera somnii parte 'theriomorphismus' nobis ocurrit: Habrocomes visus sibi est in equum mutari et Anthiam-equam quaerere. Quam artificiosam inventionem, ut simplicibus modis somnii species assequi possit, quae sine consilio ac mente facta esse videatur, iam apud Homerum offendimus, ubi Penelope de anseribus et aquila somniat[26]). Quantum ad equum, in mentem nobis venit similis quaedam cohaerentia cum fabula de asino, praesertim cum iam Kerenyi in utraque similem, in Xenophontis fabula tantummodo ob retractationem minus perspicuam, religionem conspexerit.

Sed revertamur ad nostrum argumentum. Hucusque Habrocomae, nunc Anthiae res aguntur. Quae multa pericula passa, lenoni vendita Tarenti in somnis ipsa sibi videbatur cum Habrocoma degere idque sibi amoris mutui initium esse. Tum pulchra quaedam femina Habrocomam ab ipsa distraxit, illaque clamante et nomine se vocante somnium evanuit (V 8)[27]). Etiam expergiscens herois nostra existimabat vera esse quae cerneret. Constat Xenophontem hoc somnio minime rerum causa uti, quamquam ad res actas pertinet: iam Anthia Mantus amorem noverat, cum igitur nihil de Habrocoma audivisset, ipsa autem tanto in periculo versaretur, de mariti fide dubitare coepit. Itaque ad affectus exprimendos auctor somnium inducit similiter, ut iam in libro III Anthiae Habrocomaeque ἔννοιαν describit, ut antea Chariton Dionysii amorem, ut ceteri denique romanensium fabularum scriptores ad vim heroum amoris confirmandam hoc adhibuerunt argumentum.

Xenophon tria somnia — ut observavimus — in fabulam suam induxit, quae actionem neque explicant nec retardant. Utrumque Habrocomae somnium de nave usta et de libertate accepta futuras res indicat, Anthiae autem de Habrocomae somnium alias artificiosas partes agit. Xenophon enim per ordinem casus primarum personarum longe a se distantium, in vicem in uno capite de Anthia, altero vero de Habrocoma narrat. Hoc igitur somnium similiter, atque illud Habrocomae

---

[26]) *Od.* τ 535 sqq.

[27]) Parallelum somnium postea apud Achillem Tatium I 3 invenimus.

de uxore-equa quaesita et postea reperta ambos amantes coniungit. Quam artem iam prius apud Charitonem conspeximus.

Itaque si quid e somniorum vi ad fabularum temporum ordinem colligere velimus, Xenophon Ephesius ante Charitonem ponendus sit, nam apud illum minus quam apud hunc somnia res adiuvant: ad res saltem currendas nihil valent, potius autem hoc principium praesensionis, non naturale, quod in tota fabula maximi est momenti (Amoris ira, Apollinis oraculum, mira Habrocomae a morte liberatio) Xenophon inducere conatus est. Etenim aliter hac de re censere liceret: Xenophon post Charitonem collocari possit, si sententiam eorum, qui fabulam retractatam ad nostra tempora pervenisse putant, probemus.

Ex rerum ordine ad Apulei Madaurensis *Metamorphoseon* libros accedamus[28]).

---

[28]) Si reali fabulae, i. e. quae veras vitae res describit, animum attendimus, litterae Graecae a Romanis Bürgeri opinione (*Studien zur Geschichte des griechischen Romans*, Progr. Blanckenburg 1902, I 24) distingui non possunt. Optimum huis rei exemplum Apulei *Metamorphoseis*, similiter ac Xenophontis fabula II-o saec. p. Chr. n. scriptae (Kerenyi l. c. p. 231 et Bürger II 14), praebent. Bürger, iam supra allatus, Apuleium accuratius in decem operis sui libris Lucii Patrensis fabulam similiter inscriptam imitatum esse putat: altera tamen ex parte constat multas fabellas insertas, tota cum narratione non apte cohaerentes deinde in libro undecimo finalem scaenam mysticam minime cum argumento adhuc tractato cohaerentem, Isidis cultui et mysteriis sacram, fabulae archetypo non infuisse (qui liber Ervini Rohde sententia [*Rhein. Mus.* XL 1885, p. 66 sqq.] proprias auctoris—scilicet Apulei—res continet et totam narrationem, quae adhuc exstat ut profanam imaginem, contrariam proprio religioso fabulae consilio, explicare studet). Sed Kerenyi, Photii sententia nisus, Lucii Patrensis Μεταμορφώσεων λόγους et Luciani fabulae q. i. Λούκιος ἢ ὄνος et Apulei *Metamorphoseon* communem fontem esse putat (p. 152; 160 sqq: Lucianus excerptum solum, Apuleius autem versionem ad verbum dedit. Praeterea Kerenyi p. 173 demonstrat „Metamorphoseon Gattungsverwandschaft mit dem griechischen Liebesroman, besonders demjenigen, welcher von dem gleichen religiösen Geist getragen wird — dem Roman des Xenophon"). Etiam de Amore et Psyche fabellam et verisimile ultimum, undecimum librum in Graeca fabula de asino, in ea saltem tractatione, quae Lucii Patrensis opus habebatur, contineri conicit. Quam ob rem hanc Latinam quasi versionem fabulae Graecae — quod ipse auctor initio affirmat 'Graecanicam' fabulam se narraturum esse promittens (I 1) — hoc loco tractabo.

Lucius, primaria fabulae persona, in Thessaliam — magicae artis incunabulum — properans cum duobus viris congreditur, ex quibus Aristomenes mirum suum Socratisque amici sui casum narrat. Narrationes enim Socratis de eius amasia vetere venefica Meroe, quam fugerat, Aristomenis somnium excitaverunt. Visae ei sunt circa tertiam fere vigiliam duae mulieres provectioris aetatis introisse, altera ardentem lucernam, altera spongiam et nudum gladium gerens, Socratemque dormientem circumstetisse. Ista cum gladio sorori suae Panthiae Socratem ostendisse, omnes eius culpas enumeravisse, Aristomenem autem demonstrans dixisse etiam hunc suasorem et fugae auctorem poenae iustae non evasurum esse. Quibus dictis dormientem Socratem gladio vulneravisse, cor eius avulsisse, Panthia autem spongia offulciente cum verbis: „heus tu spongia, cave in mari nata per fluvium transeas", limen evasisse visa est (I 13). Sed quantum miratus est Aristomenes cum Socratem vivum expergiscentem postridie videret, quod tamen lectorem maxima admiratione afficitur, narrantem sibi per somnium ipsum iugulari visum esse. „Et iugulum istum doluit et cor ipsum sibi avelli putavit et cum haec narraret, spiritu deficitur et genua quatitur et aliquid cibatus refovendo spiritu desiderat" (I 18). Quod somnium idem, sed duobus personis visum, mox verum fit. Cum enim Socrates pransus, sitim expleturus extremis labris summum flumen attigisset, iugulo eius vulnus dehiscit et illa spongia de eo repente devolvitur eamque parvus cruor comitatur. Exanimatum corpus Aristomenes arenosa humo contexit (I 19). Quam fabellam alter comes per occasionem Lucio datus minime veram esse putat, sed ipse Lucius nihil improbabile arbitratur: „nam cunctis hominibus multa usu venire mira et paene infecta, quae tamen ignaro relata fidem perdant". Perlucide quidem affirmat miras res existere se credere: („credo hercules" I 20). Illa igitur mirarum rerum defensione hoc somnium fungitur, defensione praedicente ac parante seriem fabellarum, ad maiorem gloriam magicarum, non naturalium rerum scriptarum. Ex quo iam totius operis aliquam expositionem et auctoris opinionem, postremo mystico fine — undecimo scilicet libro confirmatam — cognovimus. Eundem duplicem finem: ad artem religionemque spectantem, assequi videtur somnium —

pulchrae illi puellae — a praedonibus e nuptiis raptae et in antro reconditae — visum. Quae cum fletu fessa obdormivisset, vidit se ipsam de toro extractam per avias solitudines mariti nomen vocantem eumque consequi vestigio se pedibus fugientem alicuius, atque clamore uxoris de raptu querentem populi auxilium testantem a quodam de latronibus saxo interfectum esse (IV 27). Tali aspectu funestoque somnio perterrita sponsa expergiscitur, sed anus, latronum dispensatrix, infelicem consolatur, interpretans nocturnas visiones contrarios eventus nonnumquam pronuntiare. „Flere et vapulare et nonnumquam iugulari lucrosum provectumque nuntiant". Deinde etiam ad consolandam puellam de Amore et Psyche fabellam ei narrat, quae quamquam multas calamitates continet faustum exitum habet (IV 28 — VI 24). Quod somnium potius eius interpretatio futura praedicit, puellam scilicet liberatum iri a Tlepolemo sponso, qui dolo adhibito amatam cum Lucio-asino in patriam reducat (VII 12). Sed alterum etiam finem artificiosum auctor hoc somnio assequitur: fabellam de Amore et Psyche inserit. Praeter hanc artificiosam vim videtur hic locus cum superstitionibus defendendis cohaerens induci, ut illam affirmet fidem.

Quamquam laetitia interpretatione anus praedicta vera fit, non diu novi nupti inter se delectantur. Tlepolemos enim Thrasylli, perfidi amici Charitem novam nuptam amantis manu interfectus est (VIII 1—8), de quo illa per somnii visionem certior fit. Umbra enim trucidati mariti somno ei obvenit et quae sceleris scaenam illustrarent, edidit (VIII 18). Ex quo sequitur, ut Charite ulciscatur simulans enim blanditias homicidae gratas sibi esse, eum consopivit et dormienti oculos effodit, quo facto mortem sibi conscivit. Haec narratiuncula quamvis forte non tam arcte ipsa cum Luciii fabula cohaerere cuiquam videatur, multum tamen ad res accelerandas prodest. Lucius asinus enim iam antea a mortuis coniugibus libertate donatus in servorum manus incidit, qui amborum dominorum morte perterriti, novum dominum fugiunt, asinumque secum reducunt (VIII 15), deinde alicui cinaedo „de triviali popularium faece, qui per plateas et oppida cymbalis et crotalis personantes deamque Syriam circumferentes mendicare compellunt" (VIII 24), venumdatus est. Itaque umbra illa occisi hominis, facta sua indicantis, etiamsi non ipsa, res adiuvat,

accelerat enim aut saltem movet, modus est igitur artificiosus, qui ad compositionem pertinet[29]).

Heros noster varios passus casus a mendicis illis cuidam pistori venumdatus est, cuius uxor in adulterio deprehensa (IX 14—29), domo pulsa, magicis cantionibus larvam ex inferis evocavit, quae aniculae speciem imitata, pistorem in domicilium allexit, ad vitam suspendio finiendam impulit vel ipsa eum suspendit. Postero die pistoris filia venit, cui patris umbra in somnis obvenerat remque totam nuntiaverat (IX 31). Quae patre deplorato et sepulto hereditariam rem suam vendidit, itaque etiam asinus cuidam hortulano datus est, res vero novum cursum accipiunt. Manifestum igitur est Apuleium hac narratione artis quaedam praecepta consecutum esse. In fabella enim de Charite, sic ut in illa de pistoris uxore agente, hominis trucidati umbra propinquis per somnum apparet eosque de sceleris auctore docet. Quod ad ceterarum fabularum de magicis artibus aliisque populi superstitionibus tractantium exemplar constructum est[30]). Quem locum communem a scriptoribus usurpatum esse his temporibus Hammer et Mende[31]) multis exemplis collatis demonstraverunt. Ex quibus duo hoc loco affero: Vergilii *Aen.* I 353 sqq., ubi Sychaei umbra coniugi per somnum visa Pygmalionis scelus retegit[32]), et Quint. *Declam.* 314: „stabat profecto ante oculos laceratus et adhuc cruciatus pater: ostendebat effusa vitalia".

Non deest *Metamorphosibus* sicut antecedentibus fabulis somnium, quod ad affectum aut animum exprimendum valet: optime auctor servum auro corruptum describit, eiusque cunctationem, cum animo eius metus cupiditasque certabant „pestilens autem avaritia nocturnas etiam curas invaserat" (IX 19).

Seorsum somnia vel visiones undecimi libri colligere licet, quae minus arte tota cum Lucii narratione cohaerent, po-

---

[29]) Cf. Hammer, *De Apulei arte narrandi* etc. [*Eos* XXIII 1925] p. 76 sqq.

[30]) I. II. VIII 19—21, IX 34, quod iam Hammer l. c. et p. 45 sqq. animadverterat.

[31]) *De animarum in poesi epica et dram. ascensu* p. 4 sq.

[32]) „Ipsa sed in somniis inhumati venit imago:
Coniugis ora modis adtollens pallida miris
Crudelis aras, traiectasque pectora ferro
Nudavit . . .

tius etiam ab ea discrepant. Difficillimum esse fabellas, in quibus asinus primas partes ageret, cum Isidis mysteriis coniungere Weinreich iam animadvertit[33]; Apuleio autem non primo auctori i. e. Lucio Patrensi — qui iam Kerenyi opinione haec duo argumenta coniunxit, illud meritum attribuendum esse[34]. In *Metamorphosibus* Lucius secundum Pythagoreum ritum lustratur et expiatur et acribus ardentibusque precibus Isidem deam implorat, ut se a magicis cruciatibus solvat (XI 2). In somnio apparet ei dea, quae gratiae plena preces non recusat, immovero salutis viam monstrat. Quod ut assequatur scriptor duplici visione utitur (XI 6). Eodem enim tempore, quo dea Lucio in somno apparuit, etiam sacerdoti adsistit, quem rosarum coronam, libertatis causam, in pompa portare iubet. Ita igitur miraculum evenit (XI 13), quo Lucius, ut Isidi ministret, obstrictus est. Posteriora plurima somnia — nam „nec fuit nox una vel quies aliqua iussu deae monituque ieiuna" crebris imperiis Lucium iam dudum destinatum (XI 6) nunc saltem Isidis sacris initiant. Quae etiam illam consecrationem gradatim praedicunt simulque probant.

Itaque somnia ab Apuleio vel potius Lucio Patrensi usurpata, praeter partes, quas in compositionis arte agunt, nam actionem praedicunt vel accelerant, alias fabellas et narratiunculas inserunt, imprimis ad summam sententiam, religionem superstitionesque exprimendas valent.

Cum Heliodori *Aethiopicis* ad alteram, progressae iam explicataeque fabulae amatoriae gradum accedimus, quod ipsa forma designatur. Non incipit haec fabula constanti enuntiato, adhuc in fabellis conservato: „Erat aliquando pulcher divesque iuvenis, erat etiam puella iisdem praedita virtutibus". Lepido dulcissimoque momento scriptor nos extemplo in medias res inducit. Haud procul a Nili oribus latronum turba apparet, qui deserto proelii loco virginem deae similem ad iuvenem gravi vulnere affectum se inclinantem vident. Quas primas fabulae nostrae personas, iam initio in rebus adversis, in latronum servitute conspicimus. Iam actio progreditur. Latronum dux,

[33]) Cf. *Philol. Wochenschrift* XLIV 1924 p. 730 sq.

[34]) Unum tamen praenotandum est: apud Apuleium Lucii liberationem optime paratam esse, contra autem in Luciani fabula asinus rosas ad mutandam speciem necessarias forte invenit.

captivae pulchritudine fascinatus in somnis vidit se Memphi, in urbe sua, templum Isidis ingredi, totum facibus accensis resplendescere, aras sanguine redundantes, vestibulum circuitumque templi multis hominibus completum esse. Cum vero in intimum templi aditum introisset, deam obviam progressam tradere sibi in manum Charicleam — scilicet captivam — et dicere eum illam habentem non possessurum, sed fore ut hospitem occidat, nec tamen illa occidatur (I 18). Quod somnium Thyamis hoc modo interpretatur ἕξεις καὶ οὐχ ἕξεις Charicleam virginitate amissa, φονεύσεις autem παρθενίας τρώσεις significare. Charicleam igitur uxorem petit, quae eum recusare nequit, nisi iram eius et mortis periculum obitura sit, praesertim cum iam antea Theagenem, amasium, fratrem suum esse asseveravit. Sed nuptiarum diem e die ducit dicens se ante conubium Memphi, in Apollinis templo sacerdotis honorem et insignia deponere velle. Quocum consentit Thyamis, somnium quod se ibidem nuptias celebraturum praedixerat in memoria tenens. Sed proficiscentes Memphim Aegyptii satrapae manus, quae Nausiclis mercatoris amantem, a latronibus raptam quaerit, aggreditur. Thyamis, qui proelium Aegyptiorum cum suis latronibus spectat, idem somnium reminiscitur, quo Isidem et totum templum facibus victimisque refertum viderat, atque nunc effectum putabat, alius tantummodo illud interpretatur, quod habens non habiturus esset Charicleam, utpote bello ereptam, et quod eam interfecturus esset, non vulneraturus, gladio scilicet, non venerea lege. Deam igitur ut fraudulentam conviciis onerabat (I 30).

De vi et ratione huius somnii aut potius contrariae eiusdem interpretationis in fabula construenda idem repetere nobis liceat, quod iam totidem apud antecedentes scriptores demonstravimus: futura praedicit, sed simul etiam res retardat et novo cursu flectit. Thyamidi enim iam a Chariclea rogato persuadet, ut Memphim petat, quo cum satrapa eiusque militibus congressum tum novos casus incitat. Thyamis Charicleae vulnerandae praedictionem recordatus, eique satisfacere studens ira caecus, pro illa Thisben, Nausiclis quaesitam amantem, gladio transfixit. Quod deinde posteriorum errorum causa fit, cum Nausicles Charicleam pro Thisbe rapuerit (V 8).

Multis iam proeliis Persarum cum Thyamidis manu commissis, Thyamide vero ipso in servitutem capto, Chariclea in antro quiescens noctu per somnium conspexit virum squalidum, promissa coma, sanguineis oculis manibusque, qui gladio dextrum ipsi oculum eruebat (II 16). Perterrita hoc Theageni narrat, quia timet, ne amasius 'oculus animaque sua' amissurus eo modo ipsi praedicatur. Sed secundum Cnemonis interpretationem somnium patris mortem designat: „ut enim egrediamur in hanc vitam et luce fruamur parentes auctores sunt, propterea et patrem et matrem oculorum pari tamquam sensu capaci lucis et eorum, quae videri possunt, ministro, somnia occulte significant. Quae interpretatio optime cum illa Artemidorea cohaeret: δοκεῖν τετυφλῶσθαι ἀμφοτέρους τοὺς ὀφθαλμοὺς σεμαίνει τοῖς παισὶ ὅλεθρον τοῖς τοῦ ἰδόντος καὶ ἀδελφοῖς καὶ γονεῦσι· γονεῦσι ὅτι καὶ οἱ ὀφθαλμοὶ αἴτιοί εἰσι τοῦ τὸ φῶς ὁρᾶν ὥσπερ καὶ οἱ γονεῖς· ἡ δὲ τούτων ἀπώλεια τὴν τῶν ὁμοίων ἀπώλειαν προαγορεύει. — Εἰ δέ τις τὸν ἕτερον τῶν ὀφθαλμῶν τυφλὸς εἶναι δόξειεν, ἀπὸ μέρους τὰ σημαινόμενα γένοιτ' ἂν αὐτῷ καὶ ὡς εἰπεῖν ἐξ ἡμισυίας... δέξιος (scil. ὀφθαλμός) — υἱόν, ἀδελφὸν καὶ πατέρα (scil. σημαίνει I 26). Charicleae tamen interpretatio vera efficere visa est, cum satrapae milites in nostros heroes impetum fecerunt. Theagenem Mithranes, Oroondatis satrapae subiectus ministerque secum subducit, ut eum Persarum regi donet, Chariclea autem Nausicli pro eius amante Thisbe traditur (V 8). Somnium igitur iterum praedictione fungitur.

Iam amantes scil. Chariclea Theagenesque Memphi simul coniunguntur, cum Arsace satrapae uxor, quae Theagenem adamavit, Charicleam amovere cupit, hanc falso crimine veneficii accusat et morte damnat. Innocens tamen virgo miri lapidis Pantarbe gratia ab igne non tacta insperatam dum salutem amatori suo in carcere occluso narrat, somnium aut visionem re vera nocte antecedente se habuisse recordatur (VIII 11). Mortuus enim Calasiris ei apparuit hosque duos versus citavit:

Παντάρβην φορέουσα, πυρὸς μὴ τάρβει ἐρωήν.
Ῥηϊδίως Μοίραις καὶ τὰ δύκητα πέλει.

Quae verba Theagenem Calasiris seu dei alicuius, Calasiridis forma apparentis, oraculum commonent:

Αἰθιόπων εἰς γαῖαν ἀφίξεαι ἄμμιγα κούρῃ.
Δεσμῶν Ἀρσακέων αὐριον ἐκπροφυγών.

(VIII 11), quod duplici explicatur modo: partim iam effectum videtur—Chariclea servata, ex eventu igitur Theagenes promissum interpretatur non metuendum esse rogum. Quod autem ad ipsius oraculum spectat Aethiopes—eos, qui sub terra aetatem degunt significare, 'una cum puella' — cum Proserpina se habitaturum esse praedicere, solutionem denique e vinculis, e corpore discessum promittere conicit. Chariclea autem aliter amantis visionem intellexit: puellam se ipsam significatam esse. Theagenem Arsaces eiusque vinculis vitatis igitur patriam secum Aethiopicam navigaturum esse.

Quod ad huius oraculi formam spectat, conferre licet Macrobium[35]), qui etiam illud oraculum noverat in somniis parentem vel aliam sanctam personam seu sacerdotem vel etiam deum aperte eventurum quid aut non eventurum, faciendum vitandumque denuntiare. Calasiris autem in una specie et parens et sacerdos erat. Similem visionem, in qua parens libertatem promisit, iam Xenophon Ephesius induxit (II 8). Utroque loco idem somnium futura praedicit, nam nostra in fabula Oroondates nuntium misit, qui regios captivos repeteret. Alteram Xenophontis Eph. imitationem mira Charicleae salus praebet. Sed etsi Chariclea ut Habrocomes innocentiae castitatisque gratia servari potuerit, Heliodori herois novo modo — miro lapide — ab igni protecta est, quod somnio seu visione probatur.

Viam procedentes amantes eorumque custodem Aethiopes aggrediuntur, quod Theagenes effectum oraculum, Aethiopes esse eos, in quorum terram ipsos captivos perventuros fatis destinatum esse putat (VIII 16). Hydaspes, Aethiopum rex, delectatus servis, ut bono omine sibi ipsi a deis ante pugnam cum Persis dato, Soli Lunaeque eos immolaturus est. Sed Charicleam spectans somnii postpositi reminiscitur, quo talem filiam natam sibi esse visus est (X 25). His autem — qui circa eum erant quibusque hoc somnium narravit — dicentibus illud imaginationem quandam esse animae, futurarum rerum simulacra saepe adumbrantis, Theagenem adspiciens et subridens quaerebat, cur etiam filius sibi in visione illa natus non esset. Ergo agnitio, quae decimo libro sequitur eo modo praeparatur. Ambo parentes a dis fi-

---

[35]) *Somn. Scip.* 13, 8 cf. Deubner, *De incubatione* p. 3 sqq.

liam florente aetate eximiae pulchritudinis sibi genituram esse in somnio accipiunt. Pater illud signum irridet, minimique momenti esse putat, mater autem id false interpretatur (qui locus ex animae parte studium nostrum incitat: constat enim mulieres magis quam viros superstitionibus ac religionibus studere). Cum enim epistulam accepisset, quae ei regis mariti victoriam nuntiat, somnium antecedente nocte visum reminiscitur (X 2). Putabat enim se simul parere natamque filiam florente iam esse aetate; per dolores igitur belli certamina significata esse, per filiam vero victoriam sibi nuntiatam rebatur. Quae agnitio etiam sacrificiorum oraculo parata una ex parte affectum requirenda filia excitatum imminuere videtur, tamen aliquantum prodest, quod nemo huic praedictioni animum attendit[36]). Altera autem ex parte haec agnitio aliquantum valet: Parisina enim (regina) Charicleae captivae miserans regem rogat, ut illam liberet, quod his verbis probat: „si superesse contigisset semel ex illo conceptam et male amissam filiolam, propemodum totidem annos quot haec, implevisset" (X 7). Somnium igitur amissam filiam ei in mentem reducit.

Fabellae etiam insertae, quae res fabulam antecedentes i. e. crescentem amantium amorem eorumque casus ab ipso initio usque ad illum locum, ubi eos cognoscimus, describit, Calasiridis ore narrata libris II, III, IV contenta est, somnia non desunt (hac in compositionis arte Heliodorus illam epici carminis imitari videtur. Conferas velim in Homeri *Odyssea* Ulixis, in Vergilii *Aeneide* Aeneae narrationem; cf. Ke-

---

[36]) Cf. novam Graecam fabellam, ubi idem somnium matri patrique visum filiae verum futurum praedicit. P. Kretschmer, *Neugriechische Märchen*, Jena 1919 p. 84 fabula, q. i. *Was in den Sternen geschrieben steht, ist unauslöschlich*: „Eines Tages träumte die Königin, dass sie ihre Tochter, die Prinzessin mit dem Mohrenknaben vermehlte. Sie steht also ganz früh auf und geht in das Schlafzimmer des Königs und weckt ihn und erzählt ihm den Traum. 'O weh, sagt da der König zu ihr, sieh, ich habe denselben Traum gehabt'. 'Eh, was wollen wir jetzt mit ihm machen, was wollen wir tun?' 'Auf, rufe den Mohrenknaben und wenn er auch denselben Traum gehabt hat, so bedeutet das, dass wir ihn von hier fortjagen müssen'. Er kommt und sagt: 'Gestern abend sah ich im Schlaf den Engel des Herrn, der sagte zu mir: 'Steh auf, und suche den König und die Königin auf und sage zu ihnen: Es ist beschlossen von Gott dem Allmächtigen, dass du die Königstochter zum Weibe nimmst".

renyium l. c. p. 22 Bürgerum [*Hermes* XXVII 1892], Heine [*Hermes* XXXIV 1899], Helmium [*Berliner Philologische Wochenschrift* XXXIV 1914]).

Charicles, sacerdos delphicus, Calasirim rogabat, ut Charicleae persuaderet, ut Alcmeni, consanguineo suo, nuberet. Sed hic (scil. Calasiris) animadverso mutuo puellae Theagenisque amore, dum multum de amborum fortuna cogitat, media nocte Apollinem et Dianam, deos quibus amantes inserviunt, vidit illum Theagenem, hanc autem Charicleam sibi tradere et nomine se compellantes in patriam proficisci iubere, id enim Parcarum lege postulatum esse; deducere etiam secum ex Aegypto adulescentem et virginem in liberorum loco, quo et quomodo dis placeat[37]). Denique dato signo, quod non somnii visio fuisset, sed res se ipsa sic habuisset, discesserunt (III 11).

Quod Apollo et Artemis praeter alios deos in somnio appareant, intellegi potest, isti enim dei heroum fortunam regunt[38]). Quod ad artem quidem spectat, imprimis res haec visio promovet, praedicit simulque probat. Calasiris enim, cui amantium fortuna curae erat, libenter eos adiuvisset, Chariclis tamen precibus victus nihil facere potuisset, quod Theageni profuisset. Somnium igitur manifeste, quid faciendum sit, ei mandat, simulque ab omni culpa et ratione reposcenda solvit.

Omnibus rebus iam optime currentibus Theagenes mutuum Charicleae amorem et Calasiris tutelam accipiens, quasi mala praesensione depressus est. Cuius depressionis causa (quamquam ipse dubitare videtur: εἴ τι δεῖ προσέχειν ὀνείρασι) est somnium, quo videbat aquilam ex Apollinis manibus emissam, e sinu ipsius filiolam subito rapere, ferre ad extremum aliquem terrae terminum tenebrosis quibusdam et umbrosis simulacris plenum, denique quidnam egisset cognosci non potuisse (IV 14). Calasiris, quamquam bene somnii significationem noverat[39]), ut Theagenem proficiscentem confirmet, interpreta-

[37]) Cf. Kerenyi p. 70. In fabula christiana q. i. Ἀναγνωρισμὸς Κλήμεντος primae personae mater amorem sororis suae mariti fugit, iter sibi somnio iussum esse fingens.

[38]) Cf. Rohde, *Der gr. Roman* p. 476.

[39]) Cf. Artemidori interpretationem I 20: ἀετὸς ἀπελῶν ἀνδρὸς θανατοῦ ἀπειλὴν προσημαίνει.

tur hoc filiae nuptias praenuntiare, aquilam autem sponsum significare, haec vero futura, annuente Apolline et tamquam manu sua maritum adducente, nuntiare.

Hoc quidem somnium optime amantis animum exprimit, qui ne amatam puellam amittat, timet. Fortasse etiam futuras res: amantes disiuncturos esse praedicit, Apollinis autem volucris — Charicleae, sacerdotis scilicet, negotiis explicatur.

Alia quaedam visio amantibus viam sublevat: Tyriam navem in Graeciam navigantem eis praebet. Ut tamen Tyrii necessario Graeciam petant, iterum Heliodorus divino argumento utitur. Unus enim e mercatoribus in somno visus est sibi victoriam in ludis Pythiis reportare. Comitibus igitur suis persuasit, ut a designata via aberrarent (IV 16). Probationis causa quidem hoc somnium inducitur.

Eodem itinere heros Ulixes Calasiri in somno obvenit, qui contemptum sese ab illo perfugis amantibus putat, nam Cephalenem praeternavigantes templum suum non visitaverint. Sacerdoti igitur pro poena easdem calamitates praedicit, quas olim ipse terra marique expertus sit (V 22)[40], Charicleam autem Penelopes nomine salutat, pro castitate autem servata finem prosperum ac felicem ei annuntiat. Quod ad argumentum i. e. honorem ab heroe postulatum spectat, conferre liceat Zosimi locum, ex eius *Nova Historia* haustum (IV 18 sq.), ubi Nestorius hierophantes somnio admonitus est, ut Achilli heroi, qui civitati prodesset, honorem daret. Quod cum a magistratibus contemptum irrisumque esset, a Nestorio tamen perfectum Athenienses solos a terrae motu servavisse dicitur[41]. Quibus cum sacrificiis postulatis etiam Charitonis deos victimas per somnium reposcentes conferas velim.

Sed ad nostrum propositum revertamur. Calasiris ista praedictione perterritus Tyrium illum Charicleam amantem in Ithacam insulam mittit, ut Ulixi sacrificet et veniam roget. Nostri autem heroes in Atticam porro progrediuntur. Eo igitur modo scriptor duplicem finem assecutus est: imprimis supervacaneum, et iam in-

---

[40]) Cf. Hammer, *Observationes etc.* in Charisteriis Cas. Morawski p. 88.

[41]) Cf. Moering, *Theophanien und Träume in der bibl. Literatur, auf ihre Darstellungsform untersucht*, diss. Halle 1914.

commodum Tyrium amovet [42]), deinde futuros errores, ultimumque faustum exitum, 'happy end' quod hodie vocatur, praedicit.

Haec somnia, quae in fabula Heliodorea invenimus, exemplo sunt, quam compositionis arte explicata etiam ars miros modos, quibus somnia adnumerare licet, usurpandi progrediatur. Cum in antecedentibus fabulis imprimis religioni inserviunt, in compositione autem ad praedicendas probandasque res pertinent, tum apud Heliodorum maiores iam partes agunt: tribus locis actionem promovent (I 18. III 11. V 22) aut modum solvunt, quem auctor aliter difficile expedire posset. Nihilo minus praedictorum (I 18. II 16. IV 14. V 22. VIII 11. IX 25. X 3), postremo probationum vice (VIII 11. IV 16) funguntur. Unum etiam partim affectum (IV 16) exprimit.

Praeter haec ex contrario antecedentium fabularum quaedam nova nobis occurrunt: solum idemque somnium duobus personis, ut eius vim affirmet, apparet: duplex somnii interpretatio cum opinione χρησμοὶ καὶ ὄνειροι τὰ πολλὰ τοῖς τέλεσι κρίνονται (II 36) cohaerens, actionem adiuvat, lectorisque dubitationem et studium excitat; somnia denique veris factis demum in heroum memoriam revocantur, quod optimam iam humanae animae observationem demonstrat.

Unum tamen ab antecedentibus usurpatum Heliodorus praetermittit: somnia amatoria, quae minime ad compositionem pertinent.

Aliam etiam quaestionem ad Heliodorum spectantem tractare nos oportet i. e. eius fidei quaestionem. Heliodorus enim christianus episcopus in Thessalia fuisse dicitur. Cum autem ei a synodo proponeretur, ut aut fabulam combureret aut episcopatum amitteret, ille alteram viam maluisse traditur. Dunlop una e parte minimam huic opinioni fidem dat, ex altera tamen ipse eius somniorum studium e sacrarum litterarum studio derivat [43]). Eodem ex fonte Charicleae oris colorem haustum esse putat, cuius exemplum ei Iacobi dolus ad magnam Labani gregis partem accipiendam adhibitus (*Gen.* XXX)

---

[42]) Cf. Schissel v. Fleschenberg, *Technik der Romanschlüsse* [*Wiener Studien* XXX 1900]: „Die Nebenpersonen werden mit Erfüllung ihrer technischen Aufgabe (hoc loco Tyrius ad pulchritudinis Callirrhoes vim affirmandam novumque modum nectendum necessarius erat) abgestossen oder sonst in motivartiger Verwendung vor Schluss nochmals eingeführt".

[43]) *Geschichte der Prosadichtung* p. 11.

esse videtur. Similiter I 11 et IX 11 Chariclea Theagenesque ad res adversas vitandas se ipsos sororem fratremque esse dicunt, quod e Vetere Testamento (*Gen.* XX), ubi Sara et Abraham idem faciunt, excerptum esse Dunlop putat, praesertim cum sanctus Chrysostomus et Ambrosius, patres ecclesiae, hunc probavissent dolum. — Quae similitudo, recte quidem animadversa, minimum Heliodoreae fidei argumento esse videtur. Nam eodem modo etiam Xenophon e sacris litteris Putipharis fabellam castique Iosephi temptationem hausisse putari potest. Potius autem hos somniorum aliosque miros locos ab antiquissimis temporibus in Oriente pervulgatos et traditos inde in sacros libros inductos etiam posterioribus saeculis vixisse, una cum aliis ore traditis fabellis, cum aliis orientalibus signis in Graecas fabulas amatorias irrepsisse puto.

Similiter atque Heliodorus, etiam Achilles Tatius fabulam suam narratione primae personae induit. Heros itaque noster, cui Clitophontis nomen, Tyrius, patris voluntati oboediens, Calligonem sororem eodem patre natam ducturus, quadam nocte somnium aliam sibi fortunam praedicens viderat. Somniabat enim se cum virgine coniungi, mulierem tamen aspectu horribili, magna statura, vultu agresti, sanguineis oculis, genis asperis, vipereis crinibus, falcem dextra, laeva faculam tenentem ipsis imminere ipsosque disiungere (I 3). Quo insomnio Clitophon valde perterritus est, cum sciret deos mortalibus futura in somniis pronuntiare „non quo mala praecavendo evitent — fato enim obviam iri non posse, sed quo aequiore animo ferant, cum patientur" (Φιλεῖ δὲ τὸ δαιμόνιον μέλλον ἀνθρώποις νύκτωρ πολλάκις λαλεῖν. Οὐχ ἵνα φυλάξονται μὴ παθεῖν· οὐ γὰρ εἱμαρμένης δύνανται κρατεῖν· ἀλλ' ἵνα κουφότερον πάσχοντες φέρουσιν. Τὸ μὲν γὰρ ἐξαίφνης ἄθρόον καὶ ἀπροσδόκητον ἐκπλήσσει τὴν ψυχήν, ἄφνω προσπεσὸν καὶ κατεβάπτισε· τὸ δὲ πρὸ τοῦ παθεῖν προσδοκώμενον προκατηνάλωσε καὶ ἃ μικρὸν μελετώμενον τοῦ πάθους τὴν ἀκμήν). Repentina enim et inexspectata improviso adventu mentem percellere et prosternere constat; praevisa vero antequam ea patiamur, dum ad eorum cogitationem animo pedetentim deducamur, vim malorum antea frangere. — Quae opinio imprimis nostrum studium excitat, quia manifesto et perlucide ra-

tionem usumque somniorum definit[44]). Opinionem supra explicatam in memoria tenentes iam antea conicimus illud somnium maximi in Clitophontis vita momenti fore. Re vera brevi Clitophontis domum pulchra Leucippe eiusque mater, consanguineae, Byzantio venerunt. Illam noster heros adamavit oblitus officiorum Calligonae sponsae suae debitorum. Qui amor tam immanis erat, ut Clitophon etiam nocte de Leucippe somniaret (I 6). Illud somnium (I 3) tamen ad aliam etiam rem pertinere possit: ad Calligonen, quae postea a quodam Byzantio pro Leucippe rapta est (II 16—18), ad illam denique noctem, qua Leucippes mater filiam suam et Clitophontem 'in flagranti' prehendit (II 23). Expositionis igitur locum occupat, quod etiam externo signo demonstratur[45]) — initio enim fabulae positum est.

Si argumentum somnii de iuvenis cum ignota puella coniunctione spectamus, adnotare licet hoc frequentissimum in antiquis, praecipue orientalibus, gratum autem in Indorum fabellis esse. Simillimam enim narratiunculam Charetem Mytilenaeum Athenaeus scripsisse dicit (XIII 35): Hystaspes Alexandri Magni purpuratus Medos regnabat, cuius fratri Zariedrae in somnis Odates, pulcherrima totius Asiae virgo, Omartae, Maratharum regis filia, apparuit. Ad eam etiam noctu Zariedra sub somnii visione venit. Inde mutuus amborum amor ortus est[46]). — Idem fere in Arabica fabella e *Millesima et una Nocte* q. i. *De casibus Ali et Zaher Damascenorum narratio* (833 nox) nobis occurrit. Aliquando Zaher, nobilis Damasce-

---

[44]) Idem fere nobis iam apud Heliodorum occurrit (II 24), cum Calasiris de facto haec dixit: „. . . fatorum decreta immutabilia providere qui potest, effugere non potest. Lucrum vero, ut in talibus rebus, perspicientia est obtundens adversorum casuum aciem. Calamitates enim, quae inopinato adveniunt, sunt intolerabiles et praevisae aequiore animo perferuntur".

[45]) Si hoc somnium-praedictionem spectemus neque opinionem somniorum abiciamus, conferamus Plauti comoediae q. i. *Rudens* versus, ubi Daemones nocte factum antecedente, totam actionem cum simia hirundinibus insidiante in somno viderat. Habemus hic symbolicam imaginem et praedictionem futuri, sic ut in *Mercatore*, ubi tamen somnii argumentum minus accurate fabulae argumento respondet. Cf. Przychocki, *Plautus* p. 197 sq.

[46]) Cf. Holtzmann, *Indische Sagen* I p. 192 in Rohde, *Der gr. Roman* p. 47 et 52.

nus pulcherrimam puellam in somno viderat, quae se Farham Coralliopolis regis filiam esse dixit, eumque impulit, ut ipsam a patre peteret [47]). — Quod orientis amoris genus romanticae poesi inesse Liebrecht in adnotatione ad Dunlopi opus multis exemplis allatis demonstravit [48]). Inter supra allatas fabellas et Achillis Tatii locum id tamen intercedit, quod hic scriptor eandem virginem in somniis visam veram non finxit, quasi symbolo igitur utitur. In altera eiusdem somnii parte Xenophontis Ephesii imitationem examinare possumus: uterque enim scriptor γυναῖκα φοβερὰν inducit, quam Kerenyi Fortunam esse putat. Nostro loco haec opinio apta videtur — invida, omniregens Τύχη dulcem amorem frangit.

Quod ad alterius somnii (I 6) argumentum pertinet, amborum amantium lusus describens, nihil novi animadvertimus: iam Chariton, Xenophon, antea autem epigrammatici poëtae hunc usurpaverunt locum [49]). Amantibus enim castitatis legi subiectis hic solus modus restabat. Hoc somnii genus, intimi herois (nihilo minus lectoris desiderii) imago, etiam nomen suum in lingua Germanica 'Wunschtraum' habet [50]).

Sed revertamur ad fabulae argumentum. Clitophontem sororis eodem patre natae sponsum esse, iam supra memoravi. Nunc hospitibus domi suae morantibus Hippias pater cum animadvertisset nimium studium, quod Clitophon consanguineae dabat, somnio perterritus est. Visus enim est se nuptias illas adornare ignemque, dum nuptiales faces accendat, exstingui, sponsum autem sponsamque abduci.

Quod ob somnium Clitophontis suaeque filiae nuptias accelerat. Auctor igitur hoc argumento, ut tristem conflictionem nectat, utitur: infelix Leucippes amator sponsam suam iam ducere debet. Sed omen malum necessarium retardavit, interea autem Callisthenes Byzantius pro Leucippe, de cuius pulchritudine audierat, quam etiam amaverat, sponsam rapuit. — Iam amantes — scilicet Clitophon et Leucippe — aequo animo mutuo amori se dedere possunt. Sed auctor somno inducto novum

---

[47]) Cf. H. Reich, *Antike Romane* [*Deutsche Literaturzeitung* XXXVI 1915] p. 594.

[48]) Cf. Dunlop-Liebrecht, adn. p. 474 ad p. 107.

[49]) Cf. *Anthologia Palatina* V 2 et 243.

[50]) Cf. E. Tegethoff, *Studien zum Märchentypus von Amor und Psyche*, Bonn-Leipzig 1922, p. 85 adn. 2.

rerum cursum adipiscitur. Leucippes enim mater ob somnium nocte visum perculsa, citato gradu filiae cubiculum ingressa ambos amantes invenit, quod eorum fugam excitat (II 23).

Quo ex tempore miri casus, itinera, necessarii antiquarum fabularum amatoriarum loci, incipiunt. Navigant igitur ambo cum Clinia amico Sidonem, sed naufragium passi in latronum vincula incidunt, a quibus Aegyptii milites Charmide duce eos liberant. Cum iam amantes tuti sunt, Clitophon a Leucippe conubium petit, quae tamen somnio se hac de re excusat. Cum enim victimae loco destinata lugeret, visa ei est Diana et promisit se ipsam illi opem laturam esse, si tamen virginitatem servet, Clitophonti certe nupturam esse. Quibus auditis Clitophon similis recordatur somnii[51]). Nocte enim, quae diem illum praecesserat, Veneris templum eiusque effigiem intus stantem cernere visus est. Cum tamen adorandi causa propius accessisset, ianua clausa est et mulier quaedam statuae forma dixit ei nondum licere templum ingredi, sed aliquando fore ipsi patefactum iri, ut deae sacerdos crearetur[52]). Quod somnium igitur Heliodorus, ut locum servandae castitatis probet et bonum exitum praedicat, lectorem de postrema amantium coniunctione affirmet, induxit.

Leucippe pulchritudinis suae gratia, simul atque aliae heroides, futuras res implicat. Charmides enim, Aegyptiorum ille dux, eam amare coepit, Gorgias autem illi subiectus etiam potionem Leucippae apponit, ut hoc modo eam sibi conciliet.

Illa potio Leucippes furorem excitat, cui Chaereas, de eius arcanis doctus, medetur. Gorgiae enim nomen ut facinoris auctoris ipsa Leucippe, in somno tantummodo sibi conscia, evocat (IV 17).

Multos casus passa denique diviti viduae vendita, cum Clitophonte, dominae suae marito, sed castitatem servante, congreditur. Cum Melites, viduae scilicet maritus pro mortuo habitus, revertisset, Leucippem ut servam postulabat, Clitophontem vero adulterii accusabat. Iam Clitophon capitis damnatus in cruciatus abit, cum subito Dianae sacerdos laureatus ad forum adventare videtur. Id vero signum erat peregrinorum venien-

---

[51]) Cf. somnia recordata, quibus Heliodorus libenter utebatur.

[52]) Simile somnium in Apulei *Met.* IX 3. 4. 5. 6 invenimus, sed hoc cum discrimine, quod Apuleius somnii promissionem — Lucium Isidis sacerdotem fore — efficit, Heliodorus autem potius symbolicae significationis causa illud inducit: Clitophon enim Veneris sacerdos non fit, sed amori inservit.

tium, ut deae sacrificarent. Quod cum accidit, abstinere a supplicio oportebat, dum res divina finita sit: itaque Clitophon servatus est. Sacrorum autem auctor fuit Sostrates, Leucippes pater, qui pro victoria in bello reportata, pro auxilio dato gratiam deae referre aequum censuit. Sed praeter hanc alia etiam causa Sostratem Ephesum deduxit: ipsi enim noctu dea in somnis apparuerat, filiamque et nepotem Ephesi reperturum nuntiaverat (VIII 12). Auctor itaque heroem a morte salvum praestitit et fabulam ad finem adduxit, cum amantes patremque conducit. Quo in itinere dis adiuvantibus probato Achilles Tatius Xenophontem Heliodorumque imitari videtur. Xenophon oraculo amantes proficisci iubet, Calasiris, ut iter faciat, somnio monitus est. Similem itineris probationem in Clementinis Ὁμιλίαις (II saec. p. Chr. n.), fabula christiana in barbarae fabulae modum composita, invenimus[53]).

Heliodoream fabulam cum illa Achillis Tatii comparantibus minor somniorum numerus in *Clitophontis Leucippesque amoribus* occurrit.

Ex quibus unum, initio positum, expositionem maioris fabulae partis, ut Apulei *Metam.* (I 11) praebet. Tria somnia actionis cursum promovent (II 11. II 23. VIII 12), ultimum autem actionem solvit. Praeter haec tria somnia amatoria inveniuntur, quorum duo (IX 1) ad castitatem servandam adhibentur.

Rerum ordine ad Longi fabulam de Daphnide et Chloe accedimus, quae vero fabula bucolico colore ab antecedentibus differt. Etiam animi omnino sunt alii. Cum Charitonis, Xenophontis Ephesii, Heliodori Achillisque Tatii heroes iam maturos homines, nobili gente ortos cognoscimus, tum Longus parvos liberos sub divo educatos, quomodo crescant, adolescant, mutuo amore afficiantur, depingit. Hac fabula optime demonstrari videtur iam non isti ordini civium, quem francogallica lingua 'bourgeoisie' appellamus, sed superiori scriptam esse et similem colorem ac multo posterior bucolica poësis XVII nostrae aetatis saec. habere. Etiam religio eius fabulae cum tota ratione, specie, argumento congruens, alia atque apud antecedentes est: cum apud Charitonem, Xenophontem, Apu-

[53]) Cf. Rohde, *Der griechische Roman*, p. 507 adn. 1.

leium et dei orientales et Amor et Venus amantium amorisque patroni, apud Heliodorum Achillemque Tatium Apollo et Diana castitatis custodes, apud Longum praeter Amorem Nymphae et Pan pastorales dei res gerunt. Quod quidem artis potius quam religionis gratia factum esse videtur.

Fabulae vero nostrae heroes infantes a capella et ove nutritos Lamon et Dryas duo pastores invenerunt. Uterque liberis orbatus eos pro suis accepit et educavit. Daphnide quintum decimum, Chloe tertium decimum annum agentibus uterque eadem nocte idem vidit somnium: in antro ubi Dryas Chloen invenerat, Nymphae ambos liberos puero pulchro et pennato, parvulo arcu et sagittis armato, Amori scilicet, in tutelam dederunt. Qui una sagitta ambos tetigit, deinde Daphnidem capellas, Chloen vero oves pascere iussit (I 6). Hoc somnium, ipso fere initio positum, ad posteriores res maxime valet: imprimis accipimus liberos Nymphis Amorique curae esse. Iussum autem per somnium datum patres exsequuntur, quo modo occasio datur, ut iuvenes congrediantur et inter se ament. Optime scilicet sine hoc divino consilio patres liberos eisdem officiis instruxissent, quibus ipsi dediti erant. Sed illud somnium eorum consilium confirmat ac probat.

Ut igitur auctor amantes artem amatoriam doceat Philetae senis narratiunculam de vera Amoris visione inducit (II 4—6). Qui refert se ipso meridie in horto inter arbores puerum flavis crinibus conspexisse[54]), nequiquam eum secutum esse, deinde autem audivisse verum nomen dei, cui olim ipse et uxor Amaryllis, nunc vero Daphnis et Chloë curae sint. Hanc narrationem senex etiam Amoris omnipotente vi non solum homines, sed ipsam quoque naturam regente confirmat. Cur Longus narratam visionem Philetae ori imponat, cur Amor ipsis heroibus non appareat, quaerimus. Ad verisimilitudinem augendam respondendum videtur, nequire scriptorem doctis iam lectoribus tam miram visionem velut re vera visam exhibere. Narratione autem miraculum imminuitur.

---

[54]) Cf. ad Amoris descriptionem elegiacorum poëtarum Romanorum artem e. gr. Prop. III 2. II 12; prima autem Sappho eum describit, cf. Bodeni fabulae Longi editionem q. i. *Pastoralium de Daphnide et Chloë libri IV. Cum notis R. Columbiani, G. Jungermani, P. Molli et Bodeni* ed. Boden, Lipsiae 1777.

Quibus auditis Daphnis eiusdem pueri recordatur, cui patres somnio habito olim paruerunt, etiam nunc igitur ei obtemperandum esse putat. Sed tantum in somnio (III 19) se amoris ludis, sicut apud Charitonem, Xenophontem Ephesium, Achillem Tatium dant. Simile somnium apud eundem Longum etiam (III 9) repetitur[55]).

Tranquillam quietem Methymnaei turbant, Daphnidem aggressi, irati propter naves, quas eius capellae corrosis viminеis saeptis in altum mare miserant. Philetae iudicio minime contenti iterum impetum faciunt, Daphnide quidem absente Chloen cum tota grege rapiunt. Ille desperatus, malum suum Nympharumque auxilium cogitans, obdormivit. In somno autem tres illas Nymphas, mulieres proceras et formosas, seminudas et discalceatas, crinibus solutis, simulacris suis similes viderat. Natu maxima dixit Chloen magis sibi quam ipsi curae esse. Etiam infantulae miseritam esse et in antro iacentem nutriendam suscepisse. Nihil ipsi cum campis et ovibus Lamonis commune esse. Res igitur illius etiam nunc sibi esse curae et providere, ne Methymnam in servitutem deportetur, neve in partem hostilis praedae veniat. Postridie una cum ovibus illam redituram esse (II 23). Quibus visis auditisque Daphnis e somno expergiscitur, obortis lacrimis Nympharum simulacra in antro adorat et vovet se sospite Chloe optimam caprarum custodibus dis mactaturum esse. Quod somnium duplices partes agit: imprimis futura praedicit, Chloen servaturam et posteriorem divinam tutelam promittit, Chloes denique originem in dubium vocat[56]). Praeterea similiter atque apud Charitonem et Xenophontem Ephesium infelicem heroem consolatur. Secundum nostrum recentiorem sensum haec praedictio incommoda videri potest, nam lectoris studium imminuit, qui primae personae casus non exspectat neque investigatur. Sed ignoramus utrum et quo modo promissum solvatur, praeterea, secundum veterem iam constantem formam deorum honestas scriptori demonstranda erat. Adnotare licet Daphnidem εὐχόμενον ... τὰς Νύμφας ὄναρ ἰδεῖν somniavisse, quod iam ab Apuleio usurpatum est: cum Lucius asinus Isidem auxilium rogasset, omnibus precibus miserata dea in somnio ei apparuit (XI 2).

---

[55]) Cf. Barbasz, *De aegritudine Perdicae fontibus, arte, compositionis tempore* [*Eos* XXX 1927], p. 157 et Eumathii Byzantii erotici scriptoris fabulam: V 1. 3. X 4.

[56]) Ἐκείνῃ καὶ τοῖς παιδίοις κοινὴν ὀδὲν καὶ τοῖς προβατίοις τοῦ Λάμωνος.

Quod somnio promissum est, verum fit: Pan scilicet Nymphas rogantes audivit et iram suam variis terriculamentis aperuit, voluntatem suam denique patefecit Bryaxi per somnum apparens (II 26—7). Quo adiuvante Chloe in patriam revertit. Amantes inter se amoris fidem dant (II 39), qua in re per oves et capellas iurant — adeo nimia simplicitas fingitur. Sed etiam tum amor amborum castus est, ut eorum animae. Ut iuvenes amandi artem doceat, auctor adultam iam mulierem Lycaenium inducit, quae suum studium artis amatoriae docendae Nympharum iussu, in somno sibi dato, probat (III 17).

Interea maturam iam Chloen multi petunt proci, quo sollicitus Daphnis a parentibus eam quaerere constituit. Cum autem pauper sit, a Nymphis-patronis opem rogat. In somnio illae eadem forma et habitu ac prius veniunt et rursus natu maxima munus, quo Dryadem sibi ipsi conciliet, ei promittit. Navem enim illam Methymnaeorum, cuius vimineum funem olim Daphnidis caprae corrosissent, in altum provectam deinde in promonturium eiectam esse: omnia periisse, sed marsupium ter mille drachmarum fluctibus eiectum alga coopertum prope delphinem mortuum, quem nullus viator accessisset, putredinis foetorem praeteriens, iam dudum iacere. Iubet igitur eum ibi accurrere, marsupium tollere Dryadique dare. Tempore autem eum etiam divitem fore, Amorem autem eius cum Chloe nuptias curaturum esse promittit (III 27)[57]. Quod somnium res promovet, difficilem nodum miro modo solvit. Simile argumentum saepe nobis in fabulis occurrit, ubi heroi deus vel daemon locum, quo divitiae sunt reconditae, monstrat. Quibus repertis ille, qui hucusque erat pauper, dives felixque fit[58]. Daphnis igitur Nymphis obtemperat, inventum argentum

[57]) Cf. Asiaticam fabellam *Singhaparakrama und seine Frau* in *Bunte Geschichten vom Himalaja* ed. Hertel p. 131. Prima fabellae persona malam habet uxorem. Desperatus maritus Durgae deae templum petit, ibi se castigat, mortificat, postremo „als er iust in Schlaf gesunken war, erschien die Göttin ihm und sprach: 'Erhebe dich, mein Sohn, und kehre nach Benares zurück. Dort steht ein einzelner Feigenbaum, vor allen anderen stattlich an Grösse; an dessen Wurzeln grabe unverdrossen nach, so wirst du auf einen Schatz stossen'. Quod verum evadit.

[58]) Cf. *Balkanmärchen aus Albanien, Bulgarien, Serbien und Kroatien* ed. August Leskien, Jena 1910, p. 181. *Das wunderbare Haar:* Pauper quidam vir nihil habet, quo familiam suam nutriat, hanc igitur ob causam necare eam constituit. Sed... „eines Nachts erschien ihm in Traum ein Kind

Chloes dat patronis, qui nuptias consentiunt. Nuptiarum terminus autumno est constitutus, hoc enim tempore vici venit dominus, qui Daphnidem filium suum agnoscit. Nympharum igitur praedictio illum divitem effectum iri sortitur, sed Daphnis etiam dives Chloes amorem in pectore alit.

Similiter ut ad Daphnidem agnoscendum, etiam ad Chloes parentes veros inveniendos eius infantis vestes adhibentur. Daphnidis pater igitur eodem modo eos reperire conatur, qua in re etiam Nymphae eum adiuvant. Videbat enim Dionysophanes per quietem Nymphas ab Amore petivisse, ut tandem suo nutu conubium amantium conficeret. Hunc vero arcu remisso et deposita pharetra iussisse ipsum Dionysophanem omnibus Methymnaeorum primoribus in convivium vocatis unicuique monumenta originis puellae proponere deinde vero hymenaeum canere (IV 34). Omnia mandata Dionysophanes exsequitur: itaque Megacles quidam Chloen filiam suam agnoscit. Ultimum igitur hoc somnium iterum, ut res explicet, solvat, ἀναγνωρισμὸν introducat, probet, scriptor usurpat. Quae probatio non quidem necessaria est — ipse Dionysophanes id consilium cepisset, sed auctor in affirmanda divina tutela sibi constat; quod propositum initio fabulae sibi designavit: ἀνάθημα Ἔρωτι καὶ Νύμφαις καὶ Πανί optime assecutus est.

Plura igitur somnia in Longi fabula observavimus. Quae vero nulli alii rei nisi compositionis arti inserviunt, perinde ac artificia futura praedicunt, proximas partes exonerant (I 7. II 23. IV 34), res factas probant (I 7. III 17. IV 34), res, quae iam immobili puncto haesisse videntur, promovent (III 27. II 26-7). Praeterea somnia ad amoris lusus pertinentia inveniuntur (II 10. III 17). Quae simul ac visio Amoris a Phileta descripta gradatim ignaros castosque amantes veram amandi artem docent, quod lectorum studio inservire videtur.

---

und sprach: 'Mann, ich sehe, du hast die Gedanken gefasst deine armen Kinder umzubringen, ich weiss, dass du in Not bist, aber in der Früh wirst du unter deinem Kopfkissen einen Spiegel, ein rotes Taschentuch und ein gesticktes Kopftuch finden: alles drei nimm heimlich'... Als der Mann erwachte, fand er alles unter seinem Kopfkissen, wie das Kind ihm im Traume gesagt hatte... So wurde der Mann reich und konnte mit Frau und Kindern sein Leben fristen. Das Kind aber, das im Traum zu ihm gekommen war, war ein Engel von Gott dem Herrn, der da wollte, dass dem armen Manne geholfen werde".

His vero singulis fabulis examinatis tria somniorum genera, secundum partes, quas agunt, distinguenda esse, concludimus. Itaque usurpantur a scriptoribus 1. ad praedicenda futura, qua arte iam Homerus et tragici poetae usi sunt[59]; 2. ad res, quae iam per se ipse currere non possint, movendas et solvendas; 3. ad res actas probandas.

1. Etsi somnia futura praedicunt, quod vero artificium nostrum studium imminuere videtur, altera tamen ex parte quasi animae praesensionem exprimunt, varia denique interpretatione futura in dubium vocant. Expositionis loco funguntur: fabularum protimas partes paucis exponuntur, quae postea rebus currentibus explicantur.

2. Omnino scriptores subito impulsu aut stimulo novum actioni cursum dare, quam pedetentim eam explicare, lectoris studium repente quam gradatim occupare malunt.

3. Rerum probatio, i. e. demonstrata causa et effectus, necessarium quidem postulatum semper et ubique a scriptore petitur[60]. Genus et vis probationis sic ut omnino ars scribendi ab aetate pendet, i. e. ab opinione et sensu, quae de rerum natura et anima quaelibet aetas sibi formavit; in Graecis fabulis iam probatio psychologica ad hominis animam spectans una cum divina probatione existit, plerumque probatio divina pro illa procedit ita tamen, ut facile una ab altera repeti possit. Sic e. gr. deorum mandata sunt pro necessario rerum cursu, pro animae stimulis hominis consilium excitant[61]. Aliis deinde locis, quantum res ex ipsa anima humana explicentur, describitur et divinus intercessus quasi symbolum iuxta stat[62] aut omnino deest.

Cum iam humanae animae motus noti erant magnique censebantur, divinus intercessus primo stimulo se continebat; omnia, quae sequerentur, ipsa hominis anima explicabantur[63].

Memorandum est, quod studium atque mirifici istius argumenti — nam somnia visionesque hoc imprimis argumentum fingunt — usus gradatim augetur. Antiquissimae fabulae Charitonis, Xenophontis Ephesii, imprimis autem Apulei Madaurensis seu

---

[59]) Wieniewski, *La téchnique d'annoncer.*
[60]) Cf. G. Heinze, *Vergils epische Technik* Leipzig 1903 p. 7. 308.
[61]) Cf. e. gr. Heliodorum I 30. III 11. Longum IV 17.
[62]) Cf. e. gr. Achillem Tatium IV 1.
[63]) Cf. e. gr. Heliodorum III 11.

Lucii Patrensis illud argumentum artis causa, praeter alios naturales modos continent, sed maxima vis ei hanc ob rem adscribi videtur quod cum pietate erga deos et superstitionibus illo tempore creditis, consentit. Fortasse magis etiam lectoris, qui Ludvíkovii sententia ex inferiore ordine ortus est, persuasioni convenit. Progresso autem fabulae artificio hic locus ad solam compositionis artem adhibitus est. Temporis cursu id, quod primo religionis superstitionisque erat signum, constans factum est ac merum artificium evadit.

Postremo adnotare licet ipsum etiam somniorum argumentum fere nihilo mutatum esse. Res a Charitone vel Xenophonte Ephesio inducta iam sine consilio ac mente a scriptoribus posterioribus repeti videntur.

II

Ut iam supra memoravi, scribendi ars a cuiusque aetatis communi opinione et sensu de rerum natura et anima pendet. Quamquam scriptoribus eadem religio et superstitiones, quas in operibus suis demonstrant, non sunt colendae, haec tamen opinio aut lectorum aut temporis, quo res aguntur, imaginem praebere debet. Hanc ob rem religio cultusque aetate nostrorum scriptorum valentes, i. e. ab initio christiani aevi usque fere ad IV saec. p. Chr. n., cognoscere, deinde quantum somnia in supra tractatis fabulis usurpata cum communi opinione cohaereant, demonstrare liceat.

Religio eorum temporum est artificiosa, nam non e vita, sed e praeteritis temporibus orta est. Qua ex re sequitur, ut haec fides electis solummodo hominibus, summo civium ordini, qui philosophiae vacarint, servierit, apud populum autem neque intellegeretur neque inveterasceret[64]). Vulgus ad numina humaniora, magis familiaria quam erant hellenistici dei, se convertit. Populari sensui aptius Aegyptia numina aut Isis patrona aut Serapis-Aesculapius conveniebant[65]). Propria regnandi potestas summo deo adscribebatur, patri hominum to-

[64]) Cf. P. Wendland, *Hellenistisch-römische Kultur*, Tübingen 1912, p. 97 sqq.

[65]) Cf. A. Boulanger, *Aelius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au IIe siècle de notre ère*, Paris 1923, p. 100 sqq.

tiusque ordinis numinum, quae eius voluntatem exsequi putabantur. Quibus numinibus illius temporis cultus inserviebat. Deus regnator Ζεὺς erat, sed hominum fortunam Εἱμαρμένη seu Τύχη regebat, Ἀθήνη autem sapientiae providentiaeque incarnatio cum Iside confusa eos servabat[66]). Convenienter cum Platonis et neopythagorea illa opinione intermundia plena esse daemonum summi dei voluntatem persequentium, qui eam hominibus in somniis visionibusque nuntiare credebantur. Quibus daemonibus etiam exegetae somniorum atque oraculorum interpretes, vates, prophetae curae erant[67]).

Philosophiam cum religionibus vulgi Stoici coniunxerunt, qui in popularibus mythis, fabellis, poesi symbolicum signum subtilis inquirebant sapientiae. Philosophorum autem persuasio et tradita religio prope inter se conveniebant, cum superstitio philosophica explicaretur cogitatione et comprobaretur. Hoc igitur modo Stoici Apollinis oraculum, somniorum interpretationem, doctrinae denique argumenta collectis fabellis supplerunt et affirmaverunt[68]).

Non potest igitur illis temporibus, cum vetus religio labitur, nova quidem christiana fides nascitur, ulla constans religionis disciplina inveniri. Cuius rei vestigia in Graecorum fabulis amatoriis conspicimus. Omne imperium Τύχη gerit, auctrix miraculorum tristiumque casuum amantium, qui primae fabularum personae sunt. Sed praeter Fortunam alia quoque numina passim prodeunt et miseriarum hominibus causae sunt. Plerumque igitur sive Amor superbiam iuvenis punit (Xenoph. I 2) sive Venus ob intempestivam aemulationem infesta utrumque rivalem ulciscitur (Charit. VIII 1 et 5). Amantes etiam dis curae sunt: Isidi apud Apuleium (XI), Apollini Dianaeque apud Heliodorum (III 11) et Achillem Tatium, Nymphis, Amori, Pani apud Longum (I 7. II 23 etc.).

Nihilo minus de daemonibus audimus, sed apud Heliodorum demum et Achillem Tatium, in novis igitur fabulis,

---

[66]) Cf. Plut. *De Iside et Osiride* ed. G. Parthey, Berlin 1850 adn. v. 256 ad p. 109: „Die Isis wird hier so wie oben c. 9 b der Athene verglichen".

[67]) Quam fidem Aelius Aristides, Maximus Tyrius, Plutarchus, Apuleius Madaurensis confitentur. Cf. Boulanger p. 198 sqq.

[68]) Cf. Wendlandium, p. 111.

quam rem hoc modo explicarim: vetustiores fabularum scriptores necessarium non putasse originem somnii prophetici aut fortunam constituentis probare. Achilles Tatius (I 3) hanc originem somnii futura praedicentis dat: non interest daemonis, ut hominem a dolore servet ἵνα φυλάξονται [69]) — scil. ἄνθρωποι — μὴ παθεῖν, nam id omnipotens Εἱμαρμένη minime permittit, sed ut parando dolorem istum imminuant, mulceant. Quod aut somniis missis aut ipsis apparentibus i. e. visionibus perficiunt. Nihil aliud iam antea Heliodorus (II 24) dixit: „Fatorum decreta immutabilia providere quem posse, effugere non posse. Lucrum vero ut in talibus rebus prospicientiam esse obtundentem adversorum casuum aciem. Calamitates enim, quae inopinato adveniant, intolerabiles esse et praevisas aequiore animo perferri".

Vera somnia non vanas, falsas opiniones esse Homerus etiam credebat. Nullo enim loco aliter atque apud posteriores scriptores aliquid videre visum dicitur dormiens. Quae ille in somno videt, verae ipsorum deorum species aut imagines ad hoc temporis momentum creatae sunt. Ut somniantis visio videndi functio vera est, sic etiam id, quod videt, vera creditur res, quae opinio usque ad nostrorum scriptorum tempora perduravit, quod supra allatus Heliodori locus et Maximi Tyrii [68]) eiusdem fere temporis, qui dixit se Aesculapium deum vidisse ἀλλ' οὐχὶ ὄναρ... ἀλλ' ὕπαρ, demonstrant. Simili modo etiam Aelius Aristides somnia ab Iside seu Aesculapio ad medendum sibi missa ὄναρ ὡς ὕπαρ apparere putat [70]).

Saepe apparent primis fabularum personis dei per quietem: dei regales apud Charitonem (VI 2) [70]), Isis (Apul. *Met.* XI 3. Heliod. I 30), Osiris — „deus deum magnorum et maiorum summus, summorum maximus et maximorum regnator", cum Iove igitur confusus (Apul. *Met.* XI 30), Apollo Dianaque (Heliod. III 11), sola Diana (Ach, Tat. IV 1), Venus (Ach. Tat. IV 1), Nymphae et Pan (Longus I 7. II 231).

Praeter deos in somnis apparet femina mganitudinis supra humanam, horribilis, quae malum et res adversas praedicit (Xenoph. I 12; Ach. Tat. I 3). Accuratius Xenophonte Achilles Tatius eam describit. Oculis sanguineis et vipereis

[69]) Cf. T. Hopfner, *Griechisch-aegyptischer Offenbarungzauber*, Leipzig 1921, 1 p. 5 st. 24.

[70]) Cf. Boulanger p. 128, dies. XV 7 extr.

species conferenda mihi videtur cum Slavorum striga, quae saepiuscule in vulgi opinione synonymum muliebris larvae *(upiór)* aut spectri *(zmora)* praebet; ex ore eius flamma prorumpit, ipse autem spiritus eius homines necat[71]). Flamma illa praecipue ex ore strigae prorumpens, apud γυναῖκα vero φοβερὰν in manu pro face gesta, huic similem speciem probare videtur.

Kerenyi hanc feminam Τύχην Fortunam omniregentem significare putat. Quam opinionem nonnulla a me allata exempla probabilem esse demonstrent: Artemidorus (143, 3 et 15) Τύχην per somnum visam nihil aliud ἢ αὐτὰ κτήματα τῶν ἰδόντων significare, τύχην δὲ τὴν μὲν ἐπὶ κυλίνδρου ἑστῶσαν πονηρὰν πᾶσι dicit. Quod multo post etiam Hieronymus Cardanus in *Synesiorum somniorum libris* (1562, III 3 p. 693) repetit: „Fortunam videre similes casus significat, quales sunt illius actiones: in rota super sphaeram bonum est miseris, malum felicibus“[72]).

Itaque eius irrationalis naturae gratia in Graecas fabulas irrepsit, e rebus secundis in malam, e mala in bonam sortem amantes agens[73]), saepe etiam ἀνοήτη appellata[74]). Fortunae cultum etiam adhuc apud Graecos huius temporis existere Politis[75]) demonstravit; putant enim illam horribilem, nigram, quasi δαίμονα mente captam vagari; unumquemque autem hominem suam ipsius Fortunam, ipsum semper per totam vitam tuentem, habere[76]).

Si tunc animum s p e c i e i, sub qua omnes visiones appareant, attendimus, omnino deos vel potius deas — illae enim saepius ad homines veniunt — hac forma adstare, qua re vera homo eas videbat, sub statuae igitur in templo visae forma, quod sequentibus locis manifeste exprimitur. Apud Apuleium *Met.* (XI 3) Isis apparet ut perlucidum simulacrum, apud Longum (*Past.* II 23) Nymphae τοῖς ἀγάλμασι ὅμοιαι videntur, apud Achillem Tatium (IV 1) γυνὴ κατὰ τὸ ἄγαλμα τὴν μορφὴν ἔχουσα somno obvenit. Similiter Ovidius (*Met.* XV 54 sqq.) deum

---

71) Cf. Fischer, *Lud polski*, Lwów-Kraków-Warszawa 1926, p. 155 sqq.

72) Cf. Gotthard, *Über die Traumbücher des Mittelalters*, Eisleben 1912.

73) Ach. Tat. IV 9. VIII 5. Heliod. VII 6.

74) Singulos locos iam Kerenyi l. c. p. 189 sqq. et Rohde, *Der gr. Roman* p. 276—292[2] laudarunt Fortunae vim et potentiam perscrutantes.

75) Μελέται περὶ τοῦ βίου καὶ τῆς γλώσσης τοῦ Ἑλληνικοῦ λαοῦ. Παραδόσεις 1904.

76) Cf. Roscher, *Lexikon der Mythologie*, s. v. *Tyche* V p. 1309 sqq.

opiferum „qualis in aede esse solet" in somnis visum finxit. Aelius quoque Aristides in somno Minervam Phidiae statuae similem viderat[77]). Quam formam minime miramur non ignorantes etiam his temporibus id quod die vidimus, audivimus, sensimus, iterum in somnis conspicere. Cum statuae forma alia etiam res cohaeret. Ex Heliodori loco, iam supra allato (III 11), elucet deum nunquam euntem apparere, pedes igitur sicut simulacri immobiles esse. Saepissime itaque ad dei praesentiam vox ἐφίσταται usurpatur (cf. Xenoph. I 12; Long. II 23 etc.), quae optime subitum adventum exprimit[78]).

Memorabilis est eximia deorum et umbrarum apparentium s t a t u r a. Iam Homerus Ulixem μείζονα apparuisse dixit. Omnino de deo apparente eius magnitudo ac pulchritudo notatur, dabant enim veteres suis deis corpus maius mortalium corporibus[79]). Quod fortasse cum praecellenti eorum voluntate et potestate cohaeret.

Ut supra memoravi, dei patroni non semper ipsi, propria persona, sed nonnumquam sub aliorum hominum, praecipue familiarium somniantis, specie apparent. Alteram praedicendi et praemonendi formam praebent somnia, quorum argumentum explicita voce futurum praedicit, aut somnia symbolica, quae ut intellegantur, propria saltem opus habent interpretatione. Quae somnia symbolica (Charit. I 12. Xenoph. II 8. Heliod. II 15. IV 14 etc.) in fabulis amatoriis Graecis — si Kerenyio credas[80]) — potius ad aretalogiam spectant, i. e. dei ἀρετήν, virtutem, potentiam affirmant, religionem igitur demonstrant.

Ad gravitatem veritatemque somnii confirmandam dei idem somnium d u a b u s p e r s o n i s mittunt: sic Nymphae apud Longum (I 7), Isis apud Apuleium (IX 22 et 27), apud Heliodorum (IX 25. X 3. III 11—12. 18. IV 12), apud Achillem Tatium (IV 1). Quam opinionem illis temporibus pervulgatam esse Aelius Aristides affirmat, cui incubanti in Aesculapii templo

---

[77]) Cf. Boulanger l. c. p. 128 sqq.

[78]) Cf. Heliod. III 11. — T. Hopfner l. c. I p. 220.

[79]) Cf. Deubner, *De incubatione capita quattuor*, Lipsiae 1910, I 12. Cf. Moering, p. 20: „Johannes, Apokalypse 10: Und er (scil. a n g e l u s) setzte seinen rechten Fuss aufs Meer, den linken auf die Erde. Hier ist es noch deutlicher, dass es sich um eine R i e s e n f i g u r handelt".

[80]) L. c. p. 168 sqq.

idem somnium atque comiti eadem utenti medicina, missum est [81]).

Aliud quoque veri somni indicium est tempus, quo homo somniat. Erat enim late pervulgata opinio somnia falsa ante, vera autem post mediam noctem visa esse, quod Vergilius, e nostris autem scriptoribus Heliodorus simul attestantur [82]). Explicari vero potest hoc modo, quod eo tempore animus hominum corpore liberatus est, ipsi quidem homines nec dormiunt nec vigilant. Sic Iamblichus de somniis divinitus missis similem profert sententiam [83]).

Cum dei per quietem apparentes futura indicare possent, talia somnia quando quis vellet efficere studebat: atqui non oracula tantum hoc modo sibi expetebant, sed omnino cum dis congredi eorumque consilio utebantur. Ita Daphnis Nymphas, ut per somnum ipsi obveniant, rogat (Long. II 24), similiter Calasiris a Mercurio εὐόνειρον νύκτα καὶ φανῆναι αὐτῷ τοὺς φιλτάτους quaerit (Heliod. III 5). Mercurius, somniorum dux ἡγήτωρ ὀνείρων iam in Hymno Homerico (III 14) invocatur, praeterea ὀνειροπομπός (Athen. I 16), ὕπνου προστάτης (I 13), ὑπνοδότης, seu denique somniorum dator appellatur [84]). Nihilo minus hic deus somnii patronus in magicis papyris una cum incantationibus in alios deos, i. e. in Lunam et Apollinem, invocatus invenitur. Quae ὀνειραίτητα a sacerdotibus quidem aut vatibus in constante iam forma cantabantur, similiter atque in Apulei *Met.* (XI 4), ceteris autem amatoriis fabulis desunt.

Secundum priscam vulgarem superstitionem etiam in litteris expressam [85]) mortuorum non humatorum animae vagabantur nec prius ad inferos pervenire poterant quam eorum corpora sepulta essent. Sic Homerus in Iliade Patroclum, in Odyssea

[81]) Cf. Boulanger p. 20.

[82]) „Quo tempore galli canunt". Cf. Norden, *Aeneis VI Buch* p. 339; cf. Levy, *Zum Traumbuche des Artemidoros* (*Rhein. Museum* XLVIII 1893) p. 407: „Rabbi Johanan († 279) sagt: Drei Träume gehen in Erfüllung: der Traum des Morgens, der Traum, welchen ein anderer von einem geträumt hat, und der im Traume gedeutet wurde".

[83]) Cf. Deubner l. c. *De myst.* III 2.

[84]) A. Abt, *Die Apologie des Apuleius und die antike Zauberei* [RVV IV 2] p. 243. De quadam incubatione etiam apud agrestes populos nondum perpolitos usa cf. Juynboll, *Religionen d. Naturvölker Indonesiens* [ARW XVIII 1914, p. 582].

[85]) Mende, *De animarum in poësi epica et dramatica ascensu*, Vratislaviae 1913, p. 4 plurima affert exempla.

Elpenorem funus iustum rogantes finxit, quod deinde Vergilius (*Aen.* I 353 sqq. et VI 325 sqq.) imitatus est. Quae superstitio hucusque apud varios populos et apud vulgus exstat, eamque papyri testantur magicae et amatoriae Graecorum fabulae Charitonis (IV 1), Apulei (*Met.* VII 18, IX 31), Heliodori (V 16[86]).

III

Si somniorum adhuc ex artis religionisque parte exquisitorum usus testatus est, nunc eadem ex animae humanae parte respiciamus, ne hic quidem simplex et naturalis modus probandi desit. Non hic scilicet locus singulas doctorum opiniones[87]) explicandi, quae in hanc fere sententiam referri possunt: vigilantes multa animadvertimus, plurimis commovemur affectibus, quae die quidem nos sollicitos praetereunt, in somno demum a nobis animadvertuntur. Visiones sensualibus stimulis excitatae cum illis, quae imaginem factorum reddunt, permiscentur et coniunguntur, saepius etiam nostra desideria retecta in lucem proferuntur. Haec nonnulla somniorum genera in amatoriis Graecorum fabulis distingui possunt.

Sunt somnia, quae efficere videntur omnia, quae cupiuntur, sperantur, timentur: quia vero quaecumque cupimus, speramus, metuimus, vera fieri possunt, talia somnia vaticinia existimantur. Manifesta istorum somniorum exempla Charitonis (V 5), Xenophontis Eph. (V 8), Achillis Tatii (I 6), Longi (II 10) fabulae praebent. Praeter haec somnia, quae amoris repercutiunt desideria, etiam alia enumerare licet, e. gr. Apulei *Met.* IX 19, ubi servus cupiditate 'formonsae pecuniae' corruptus, etiam noctu de ea somniat. Somnium-desiderium est etiam fatidica Daphnidis visio de sacculo argenti pleno in maris

---

[86]) Norden, *Aeneis VI Buch* p. 39 sqq.; Rohde, *Psyche*, Tübingen 1910, II 411; Berkutsky, *Totengeister und Ahnenkultus in Indonesien* [ARW XVIII 1915, p. 308]; Fischer, *Lud polski* p. 127; Hopfner, *Griech.-ägypt. Offenbarungszauber* I 83 et 86.

[87]) M. Dessoir, *Vom Jenseits der Seele*, Stuttgart 1920; S. Freud, *Traum und Traumdeutung*, Leipzig-Wien 1922; A. Lehmann, *Aberglaube und Zauberei*, Stuttgart 1908; Parish, *Trugwahrnehmungen* [Schriften d. Gesellschaft f. psycholog. Forschung II H. 7—8]; M. Vold, *Über den Traum* I et II 1910; W. Weygandt, *Entstehung der Träume* 1893.

litore invento (Longus III 27), potest enim huic somniorum generi, quod M. Dessoir in operis sui parte q. i. *Ort eines gesuchten Gegenstandes* (p. 50) definivit, apte adnumerari.

En exemplum ab eodem viro docto allatum, quod per similitudinem psychologicam illam interpretationem testetur. Femina aliqua auream crucem in theatro gerebat; domum reversa illud deesse animadvertit, deinde somniavit se in suo cubiculo ad fenestram stare et foris illam crucem iacentem videre. Postridie somnii oblita est, sed deinde amicae cuidam damnum et somnium narrans ad fenestram accessit et re vera crucem hoc loco iacentem conspexit. Habemns igitur recordationem sub praevisionis facie. Haec femina se ornamentum amisisse, fortasse audiendi sensu sonitu accepto, animadverterat, sed minime conscia huius rei et oblita, per quietem autem recordata imaginem loci quo crux ceciderat recognovit. Per analogiam possumus Daphnidis somnium de marsupio a Nymphis missum (III 27) explicare. Verisimile in memoria tenebat Methymnaeorum illam navem, quae ei tantae curae — raptae amatae puellae causa — erat. Saepe gregem pascens reliquias collisi navigii procul videbat, quamquam sibi non conscius fortasse aliquid etiam ex thesauris eius superesse coniciebat. Fortasse ventus quoque malum odorem dissoluti delphinis corporis asportabat. Nunc autem continuo de argento cogitans, sine quo amatam nubere non posset, in somno recordatus est id, quod re vera viderat. Sed etiam associatio huic rei adiumento erat: credebat quidem se Nymphis, quas antequam obdormivit, rogabat, curae esse. Quae omnia illud 'fatidicum' somnium excitare poterant. Quo ex exemplo patet psychologicam quaestionem, analysin in somniis propheticis magni esse momenti.

Aliud somniorum genus e recordatione (sed falsa secundum Parish in opere suo de falsis sensibus) originem trahit. Quae actio 'Erinnerungsfälschung' appellata, in falsa opinione posita est, quod aliquis casus antea praesensus sit, opinione orta aut ipso casus momento aut aliquantum postea. Nonne eodem modo e. gr. narrationem de Charicleae somnio (Heliod. VIII 11) explicemus? Mirifice ab igne servata nostra herois somnii aut visionis Calasiris, mortui sacerdotis et patroni sui, reminiscitur, qui ei persuaserit, ne mortem timeat, cum Pantarbe, mirificus lapis, eam a periculo erepturus sit.

Aut aliud somnium: Leucippe (Ach. Tat. IV 1) castitatem suam servat, Dianae iussu se apud Clitophonten excusans; tum hic parallelum somnium, Veneris scilicet visionem, reminiscitur.

Nihilo minus memoranda videtur alia quaestio cum somniorum interpretatione cohaerens, i. e. convenientia visionum cum veris factis, eodem tempore actis quo somniantur. Quae facta somnianti maximi sunt momenti. Ita e. gr. (Ach. Tat. II 23) heroidis mater de latrone filiam rapiente somniat, somno autem perterrita expergiscitur, filiae cubiculum petit, ubi eius amasium invenit. Quod a doctis telepathia explicatur. Si quidem idonea animae indoles adest, eo facilius visionis conscii fimus.

Aliud somniorum genus 'Ephialtes' praebet valde pervulgatum et ab antiquissimis temporibus notum. Iam Chaldaei daemones vexantes homines in somnis memorant. Quam superstitionem apud antiquos Artemidorus testatur (II 34.37) incubos enim et incubas esse credebant; 'Ephialtes' etiam daemon habebatur et cum Pane confundebatur. Medii aevi temporibus diabolo et veneficis somnium de strangulatione adscribebatur. His temporibus autem a difficili suspiratione et cibo stomachum gravante pendere exquisitum est. Quod somnii genus apud Apuleium I 18 occurrit, ubi ipse somnians illud ebrietate explicat.

Quae cum ita sint, rerum capita per totum hoc opus dispersa summatim colligere velim. Vidimus somnia visionesque una cum interpretationibus in amatoriis Graecorum fabulis accepta et gratiora fuisse. Quod vero nonnullis rationibus: artificiis ac forma, quae ex interiore causa, scil. fide, sequitur, ostendimus. Auctores nostri imprimis litteras idoneas, i. e. Homerum tragicosque poëtas, fortasse qui eos antecedebant historiarum scriptores et opus ex historia ad fabulam romanensem quasi transitum, i. e. fabulam de Alexandro Magno (ab Ausfeldo[88]) in fine III vel initium II saec. a. Chr. n. positam, in qua somnia multum valent) secuti hoc argumento ad artis proposita usi sunt: 1. in fabulis componendis, ut res accele-

[88]) A. Ausfeld, *Der griechische Alexanderroman*, Leipzig 1907, p. 238.

rarent, solverent seu probarent, 2. ut reconditas mentes heroum et affectus exprimerent; 3. ut aptos animi affectus excitarent et res futuras pararent. Cur hanc praecipue formam auctores proprium artis propositum petentes acceperunt? Imprimis hoc modo incredibiles, divinae, mirificae res, fabulis necessariae, quae cum sensu ac fide lectorum convenirent, apte inducebantur. Altera item gravis causa ex ratione cum arte cohaerente evenit: facilius enim pro psychologica probatione probatio divina inducitur, actio promovetur aut solvitur uno solummodo iussu di ino heroi per quietem dato. Somnia quidem non subito, sed comparata incidunt, saepissime tamen non exstare solent, cum res in somno visa homini vigilanti curae est, cum hic in ipso somno aut paulo antea in mente deos auxilium rogat. Somnium etiam ad ea pertinet quae praeterito die somniantem adeo afficiebant et commovebant, ut etiam in somno eum occupent. Sed in eo quoque, quod somnium praedicit, psychologica veritas observatur, sic ut nova res de qua somnians certus fiat ad res notas adnectatur, nunquam igitur plane insperata sit.

Somnia ut argumenti membra et artificiosos modos adhuc litterae omnium populorum demonstrant. Quorum forma scilicet varie commutabatur, pendens ex temporibus, communi sensu atque opinione, e singulari litterarum studio. Itaque 'romantismi' qui dicitur temporibus cum studio vulgari mirabilium, occultorum, obscurorum conveniebant, cuius rei idoneum exemplum Henrici Kleist drama q. i. *Käthchen von Heilbronn* et nonnullae fabellae Tieckii et Brentanonis praebent, ubi somnia imprimis symbolica plurimum valent. Sed ad nos praecipue fabulae romanenses spectant. In fabulis igitur Britannorum sub finem XVIII et initio XIX saec. nostrae aetatis — si Dibelio credas[89]) — somnia aut actionem promovent (Walpole) aut futurum vaticinantur (Mrs. Radcliffe) et actionem parant (Richardson, Lewis).

Cum simili somniorum vi iam ex psychologiae parte observatorum in fabulis huius temporis congredimur: e. gr. in Germana Kellermanni fabula q. i. *Der Tor* (I 52) somnium heroi

[89]) W. Dibelius, *Englische Romankunst. Die Technik des englischen Romans im achtzehnten und zu Anfang d. neunzehnten Jahrhunderts*, Berlin-Leipzig 1922² t. I p. 44, 76; 322; 316 etc.

Ricardo Grau visum, futuras res parat, praedicit, deinde actionem dirigit, primae personae novum vitae propositum demonstrans. Quod momentum etiam apud optimum Polonorum scriptorem, Stephanum Żeromski, in omnibus fere fabulis occurrere iam Adamczewski [90]) animadverterat. Ad nos imprimis fabula q. i. *Dzieje grzechu* spectat, fabula romanensis κατ' ἐξοχήν, ubi somnium vel potius somnia animum et affectum heroidis Evae simul ac lectoris parant, postremo autem re vera ad verbum fere effectum sortiuntur I 79 sqq., II 93 sqq., III 266 s.

Sed revertamur ad nostrum propositum, ad fabulas amatorias Graecas.

Quarum personae primae omnino inter se consentiunt credentes re vera deos et mortuos apparere. Quae opinio simul in traditis litteris ac viva tempore scriptorum fide, praecipue vetustiorum — Charitonis, Xenophontis Ephesii, Apulei — solide nititur. Apud Heliodorum haec fides verisimillime e vera superstitione profluit, apud Achillem Tatium iam imminuitur, apud Longum autem, quem in fine scriptorum fabularum amatoriarum Graecarum pono, scribentem iam summo civium ordini somnia videntur mihi pura puta forma, commodus et vulgatus modus cum nimia sane simplicitate heroum conveniens. Nonne igitur comparemus hunc auctorem cum Euripide, qui etiam somnia et omnem divinationem ut modos artificiosos, minime cum ipsius fide cohaerentes, usurpavit?

Si animum argumentis somniorum variis in Graecorum fabulis occurrentium attendimus, etiam aliqua memoria digna animadvertimus. Principia enim saepe e propriis litteris Graecis hausta ad hoc tempus apud populum in fabellis Neograecis aut omnino Balcanarum gentium nonnullis tantummodo mutatis inveniuntur. Multa quoque argumenta in Oriente incunabula sua habent, quod item comparatione cum fabellis Arabum et Asiaticis, cum Chaldaeo epico carmine q. i. *Gilgameš* et Vetere Testamento probatum est. Non tamen licet inde conicere scriptores nostros ex ipsis litteris sacris hausisse, sed potius illas fabellas in Oriente divulgatas esse et hoc modo cum aliis orientalibus signis in fabulas amatorias Graecas irrepsisse.

---

[90]) St. Adamczewski, *Serce nienasycone. Książka o Żeromskim*, Poznań 1930 c. X p. 193: „Prawdziwie sercem nienasyconem ciągle i ciągle powraca Żeromski do tego ulubionego tematu (scil. widzeń sennych)".

DIE SPARTANISCHE HEERESGLIEDERUNG UND DER URSPRUNG DES EPHORATS

von

STANISŁAW WITKOWSKI

In meinem Aufsatz: *Der Ursprung des Ephorats (La Pologne au VII^e Congrès international des sciences historiques*, Varsovie 1933) habe ich die hohe Altertümlichkeit der grossen Rhetra und die historische Realität des Gesetzgebers Lykurg behauptet[1]). Dieser Annahme scheint die Tatsache zu widersprechen, dass das neugefundene Tyrtaiosfragment aus der Mitte des VII. Jh. als Grundlage der spartanischen Heeresgliederung nicht die erwarteten lykurgischen Oben, sondern die drei Stammphylen kennt. Der oben genannte Aufsatz über das Ephorat ist nur ein Kapitel meines polnischen Buches *Der griechische Staat*, das voraussichtlich im Laufe dieses Jahres erscheinen wird. In jenem Buche wird die ganze Lykurgfrage ausführlich dargelegt und der polnische Leser wird in ihm eine Lösung des vermeintlichen Widerspruchs finden. Dem nichtpolnischen Leser aber bin ich diese Lösung schuldig geblieben und der vorliegende Aufsatz hat den Zweck, die Erklärung jenes Widerspruchs zu bringen.

Meine Ansicht ist in Kürze die: die lykurgische Einteilung der Bürgerschaft in Oben galt für die Zivilverwaltung, im Heere dagegen wurde die alte Einteilung in drei Stammphylen beibehalten. Die letztere bildete die Grundlage der Heeresorganisation noch zur Zeit des Tyrtaios.

Das Einfachste wäre, die Abschaffung der Heereseinteilung nach Geschlechtern mit der Einführung der Hoplitenphalanx in Zusammenhang zu bringen. Die Ausbildung

---

[1]) Wie ich gegenwärtig sehe, urteilt über den Ursprung des Ephorats ähnlich wie ich schon Martin Nilsson, *Klio* XII, 1912, S. 339 mit Anm. 1: „Aufgabe der Ephoren war, die Erhaltung des Gewohnheitsrechtes zu überwachen". „Darin liegt sicher auch der Ursprung des Ephorats. Weil es in Sparta keine geschriebenen Gesetze gab, der Kosmos aber um so stärker war, haben seine Aufbewahrer und Exegeten eine so ausserordentliche Machtfülle erlangen können". Nilsson streift jedoch diese Frage nur vorübergehend in einer Anmerkung. Einem ähnlichen Umstande verdanken die heutigen Rabbiner ihr Ansehen.

der Phalanx beginnt bald nach Tyrtaios. Abgeschlossen liegt sie zur Zeit der Perserkriege vor.

Um die Frage nach der Einteilung des spartanischen Heeres in der Zeit nach Tyrtaios zu beantworten, muss ich unsere Kenntnis von dieser Einteilung an der Hand der Überlieferung in Erinnerung bringen.

Über die Einteilung des spartanischen Heeres in der zweiten Hälfte des VII. und während des ganzen VI. Jh. wissen wir gar nichts. Unsere Kenntnis beginnt erst mit dem V. Jh., aber auch für dieses Jahrhundert ist sie äusserst dürftig. Genauere Berichte haben wir erst seit dem peloponnesischen Kriege. Die Grundlage unseres Wissens bilden: Thukydides' Schilderung der Schlacht bei Mantineia (418), ferner zwei Schriften Xenophons: *Lakedaimonion politeia* und *Hellenika*. Der ordentliche Heerbann der freien Bewohner der ganzen Landschaft Lakonien zerfiel im V. Jh. in Lochen. Ihre Zahl hat geschwankt. Spartiaten und Perioiken dienten seit dem peloponnesischen Kriege in demselben Lochos. Man nimmt an, dass die Zahl der Lochen vor dem peloponnesischen Kriege 5 betrug. Auf diese Frage werde ich unten genauer eingehen. Im peloponnesischen Kriege finden wir 7 Lochen, aber der sechste und siebente erklären sich anders. Die Einteilung in Lochen macht im IV. Jh. Platz einer Einteilung in Moren. Eine Mora gleicht zwei Lochen.

Ich komme auf das V. Jh. zurück. Die Annahme, dass es vor dem peloponnesischen Kriege 5 Lochen gegeben hat, stützt sich auf zwei Zeugnisse. Das zweite Scholion zu Aristophanes' *Acharnern* 1074 sagt: λόχοι οὐκ εἰσὶ τέσσαρες ἐν Λακεδαίμονι (wie das erste Scholion behauptet), ἀλλὰ πέντε· Ἔδωλος, Σίνις, Ἀρίμας, Ιλοάς, Μεσσοάτης. Der Scholiast zu Thuk. IV 8 bestätigt die Einteilung in 5 Lochen und die Lochennamen, aber weicht in der Form der Namen teilweise ab: λόχοι Λακεδαιμονίων εἰσὶ πέντε· Αἰδώλιος, Σίνις, Σαρίνας, Ιλόας, Μεσοάτης. Die Fünfzahl der Lochen wird auch von Aristoteles (fgm. 541 Rose) behauptet. Über die Zeit, für welche diese Einteilung gilt, schweigen die beiden Scholiasten; es ist aber wohl die Zeit vor dem peloponnesischen Kriege, für welchen 7 Lochen als tatsächlich bestehend bezeugt sind (Thuk. V 67 über die Schlacht bei Mantineia)[2]. Für die Zeit der Perser-

[2]) Näheres darüber bei Kromayer-Veith, *Heerwesen und*

kriege haben wir zwei Zeugnisse Herodots. Er berichtet, dass nach Platää 5000 Spartiaten und 5000 Perioiken ausgerückt waren, und nach IX 53 gab es einen λόχος Πιτανητέων. Die letztere Angabe ist falsch; sie wird von Thuk. I 20, 3 ausdrücklich zurückgewiesen: πολλὰ δὲ καὶ ἄλλα ἔτι καὶ νῦν ὄντα καὶ οὐ χρόνῳ ἀμνηστούμενα καὶ οἱ ἄλλοι Ἕλληνες οὐκ ὀρθῶς οἴονται, ὥσπερ τούς τε Λακεδαιμονίων βασιλέας μὴ μιᾷ ψήφῳ προστίθεσθαι ἑκάτερον, ἀλλὰ δυσίν, καὶ τὸν Πιτανάτην λόχον αὐτοῖς εἶναι, ὃς οὐδ' ἐγένετο πώποτε. Thukydides' Widerspruch findet Bestätigung in der erwähnten Namenliste der Lochen bei den Scholiasten zu Thukydides und Aristophanes; ein λόχος Πιτανάτης ist der Liste unbekannt. Bei der Zahl der 5000 Spartiaten bei Platää scheinen Herodot die genannten 5 Lochen vorgeschwebt zu haben. Jede Obe sollte offenbar zu einem Auszuge in voller Stärke eine Tausendschaft stellen[3]).

Kehren wir nun zu den Namen der 5 Lochen zurück. Sie werden fast allgemein als lokale Namen aufgefasst. Dieser Ansicht ist unter Anderen auch Kromayer (*Heerwesen* S. 38). Von diesen Namen lässt sich jedoch nur ein einziger mit voller Sicherheit als lokaler nachweisen; es ist der λόχος Μεσσοάτης. Messoa ist eine der 4 Oben (Stadtteile) Spartas: Pitane, Limnai, Kynosura, Messoa. Messoa war nach Strabon (Apollodoros) ein μέρος τῆς Σπάρτης, nach Stephanos Byz. ein τόπος Λακωνικῆς (τόπος auch bei Suidas). Dass Messoa tatsächlich eine Obe war, zeigt Pausanias' Angabe über ihre Beteiligung am Kult der Orthia neben den drei anderen Oben. Wir kennen nach den neuen englischen Ausgrabungen annähernd die Lage von Messoa (Bölte, Pauly-Wiss. Hbbd. 29, S. 1100). Der Stamm des Namens enthält wahrscheinlich

Kriegführung der Griechen und Römer, München 1928, S. 34, Anm. 3. Kahrstedts Vermutungen (*Gr. Staatsr.* I S. 304) kann ich nicht zustimmen. Die Angabe der Scholiasten bezieht sich unmöglich auf die Urzeit, weil in dieser bis auf Tyrtaios 3 dorische Phylen die Grundlage der Heereseinteilung bildeten. Ebensowenig ist Aristoteles' Zeit gemeint; die Scholiasten wussten doch sehr gut, dass es im IV. Jh. mehr als 5 Lochen gab.

[3]) Da die ältesten und jüngsten Jahrgänge, etwa ein Sechstel des Aufgebotes der gesamten Mannschaft, als Wache zu Hause zu bleiben pflegten, so belief sich offenbar die damalige volle Stärke des spartiatischen Heeres nach Herodot nicht auf 5000, sondern auf 6000 Hopliten. Für Kromayer (*Klio* III, S. 194) sind die 5000 etwa 2/3 der gesamten waffenfähigen Mannschaft, das Gesamtaufgebot also 7500 Mann.

μέσος[4]), der Name ist ohne Zweifel achäisch (vgl. Bechtel, *Dial.* I S. 351 f. über topographische Namen mit dem Suffix -ύα).

Die Zahl der Oben (Phylen, Komen)[5]) Spartas war bekanntlich lange Zeit umstritten. Manche Neueren nahmen ausser den vorgenannten noch Dyme als die fünfte an. Den einzigen Anhalt für die Annahme einer Obe Dyme bietet Hesych: Δύμη· ἐν Σπάρτῃ φυλὴ καὶ τόπος. Pausanias (III 16, 9) und Strabon (VIII 362) kennen sie aber nicht, unbekannt ist sie auch, was besonders schwer wiegt, den Inschriften, die die übrigen 4 Phylen nennen. Dass es eine Obe (Phyle) Dyme gegeben habe, bestreitet gegen Busolt und Kahrstedt ausdrücklich (Pauly-Wiss. VI A 1263) Bölte, der sich mit der Topographie Spartas eingehend und sorgfältig beschäftigt hat. Pausanias (a. a. O.) zählt die Oben Spartas auf, die sich am Kult der Orthia beteiligen. Es sind ihrer vier. Es wäre doch höchst seltsam, dass sich die fünfte städtische, Dyme, an dem Kulte nicht beteiligen sollte. Der Grund wäre nicht zu entdecken. Offenbar gab es in der Stadt Sparta selbst zu jener Zeit nur 4 Oben. Dies erweckt den Verdacht, dass Hesychs Angabe über Dyme auf einem Missverständnis beruht. Schol. Pind. Pyth. I 121 nennt Παμφυλὶς καὶ Δυμᾶνις φυλαὶ ἐν Λακεδαίμονι. Es handelt sich an dieser Stelle um alte dorische Phylen. Aus dem Namen der Stammphyle Dymanis ist wahrscheinlich Hesychs Lokalphyle Dyme entstanden. Gerade der Umstand, dass nur Dyme mit den altdorischen Phylennamen zusammenhängt, die übrigen Obennamen nichts mit ihnen zu tun haben, macht Dyme als Obe verdächtig[6]). Heut-

[4]) Att. μέσος hiess im Herakleischen, also auch im Lakonischen, μέσσος (Bechtel, *Dial.* II S. 322). Der Name ist somit Μεσσόα zu schreiben. Dies ist auch die Schreibung bei Strabon, Steph. Byz. und Suidas.

[5]) Die spartanischen Quellen reden nie von Komen, sondern nur von Oben und Phylen. Obe und Phyle sind identisch (Pareti, *Rendiconti Accad. Lincei* 1910, S. 463).

[6]) So schon M. Schmidt zu Hes. nach dem Vorgang von O. Müller und Boeckh. Ähnlich Schömann-Lipsius, *Gr. Alt.* I[4] S. 214, 3; L. Pareti *Le tribù personali e tribù locali di Sparta, Rendiconti Acc. Lincei* XIX, 1910, S. 466. Irrtümlich hält Niccolini, *Riv. di storia antica* IX, S. 99, Dyme für eine jüngere Obe. Pareti hat gezeigt, dass sie umgekehrt älter sein müsste (S. 466).

zutage ist man geneigt für die Stadt Sparta selbst vier Oben anzunehmen[7]).

Neben den städtischen Oben ist als fünfte die Obe Amyklai inschriftlich bezeugt[8]). Sie ist eine ausserstädtische Obe. Die Amykläer waren Spartiaten; das folgt aus Xen. *Hell.* IV 5, 10 ff. (Niese, *Gött. gel. Nachr.* 1906, S. 129 f.; Ehrenberg, *Hermes* LIX, S. 28 f.; Bölte, Pauly-Wiss. u. *Sparta* S. 1329). Wann diese Obe geschaffen wurde, wissen wir nicht; sie wird ebenfalls sehr alt sein, wohl lykurgisch (entstanden ist sie jedenfalls vor 754). Dass sie inschriftlich erst spät bezeugt wird, beruht auf Zufall[9]). Die Fünfzahl der Ephoren und anderer Beamten spricht für hohes Alter dieser Obe (s. unten).

Das spätere Sparta hatte noch eine Obe, τῶν Νεοπολιτῶν; ihr Name zeigt, dass es sich um eine späte Schöpfung handelt; sie kommt für unsere Frage nicht in Betracht.

Im V. Jh. haben wir also 5 Oben. Ihre Zahl entspricht zwar der Lochenzahl und erklärt die Existenz von Beamtenkollegien aus 5 Mitgliedern[10]), aber der lokale Charakter der 5 Lochen gewinnt dabei nichts. Es fällt auf, dass die Namen von 4 Lochen mit den Obennamen keineswegs übereinstimmen[11]). Wir erwarten neben dem λόχος Μεσσοάτης Namen: Πιτανάτης, Λιμνάτης, Κυνοσουράτης, Ἀμυκλαιέων. Statt dessen finden wir: Αἰδώλιος (Ἔδωλος), Σίνις, Σαρίνας (Ἀρίμας), Ιλοάς. Ein Zusammenhang mit den topographischen Namen Lakoniens, soweit wir sie aus der Liste der 100 Städte Lakoniens bei Strabon (VIII 362), aus Pausanias (Ortschaften der Eleutherolakonen, III 21, 7), Steph. Byz. und anderen Quellen kennen[12]), ist nicht

---

[7]) H. K. Stein, *Topographie d. alten Sparta*, Pr. Glatz 1890, S. 9; Beloch, *Gr. G.* I 155 f.; Glotz, *H. anc.* I S. 341; Bervé, *Gr. G.* I S. 72; Bölte a. a. O. 362.

[8]) I. G. V, 1 Nr. 26 und Nr. 515 (die letztere auch Dittenb.[2] 451). Vgl. Pareti, *Rendiconti* S. 461.

[9]) Die Hauptinschrift, in der Amyklai Obe genannt wird, IG V, 1 Nr. 26, stammt wahrscheinlich aus dem II.—I. Jh. v. Chr., die andere, Nr. 515, aus der Kaiserzeit.

[10]) Zu beachten ist jedoch, dass Amyklai seine eigenen drei Ephoren hat.

[11]) Ich rechne hier mit der Annahme, dass die Oben lokaler Natur waren [vgl. darüber den Nachtrag].

[12]) Zusammengestellt von Ben. Niese, *Gött. gel. Nachr.* 1906 S. 101 ff. mit Berichtigungen von Bölte, Pauly-Wiss. u. *Sparta* S. 1318 ff

zu entdecken. Wir finden zwar im Perioikenlande eine Ortschaft Pleias (Pauly - Wiss. 1316), aber ein davon gebildeter Lochenname würde doch nicht Ploas heissen, abgesehen davon, dass ein spartanischer Lochos nicht nach einer Perioikengemeinde heissen würde. Ebensowenig lässt sich unter den topographischen Namen Lakoniens, die Bölte a. a. O. auf Grund sämtlicher Zeugnisse und Funde zusammengestellt hat, irgend etwas Verwandtes ausfindig machen. Man kann nicht bestreiten, dass weitere Grabungen in Lakonien uns eines besseren belehren können, aber im Lichte des gegenwärtig zu Gebote stehenden Materials erscheint der lokale Charakter der Lochen ganz fragwürdig[13]). Der einzige Lokalname Messoa bietet einen zu schwachen Anhalt für die Annahme, dass alle fünf Namen lokaler Natur seien. Wie die Sache heute liegt, müssen wir erklären, dass der Ursprung der Namen für uns im Dunklen liegt. Die Entscheidung wird dadurch erschwert, dass wir die Namen der zu den fünf später hinzugekommenen neuen Lochen nicht kennen.

Der lokale Charakter der 5 Lochen wird auch dadurch bedenklich, dass er nur eine kurze Dauer gehabt hätte. Sicher im IV., vielleicht aber schon im V. Jh., werden die Spartaner in die einzelnen Regimenter ganz anders verteilt[14]). Aus einer ganz zuverlässigen Quelle, Xen. *Hell.* IV 5 10, erfahren wir, dass damals die Angehörigen einer bestimmten Ortschaft über das ganze Heer verteilt sind. Wir hören dies ausdrücklich von den Amykläern: Agesilaos liess τοὺς ἐκ πάσης τῆς στρατιᾶς Ἀμυκλαίους zu den Hyakinthien in ihre Heimat geleiten. Als Zweck dieser Einrichtung vermutet Kromayer

[13]) Auch Ehrenberg leugnet den lokalen Charakter der 5 Lochen, wie ich nachträglich aus Hasebroek (*Griech. Wirtschafts-und Gesellschaftsg.* S. 205, 1) sehe. Ehrenbergs Schrift selbst (*Epitymbion für Swoboda*) war mir nicht zugänglich. Schon vor Ehrenberg bestritt den lokalen Charakter der Lochen Kahrstedt (*Gr. Staatsr.* I S. 307). Er meint: „Alle diese Einteilungen der Bürgerchaft als Heer, — Lochen, Hoplitenmoren, Reitermoren usw. — sind ohne jeden Zusammenhang mit der territorialen Gliederung des Landes... Alles dies ist natürlich eine Folge davon, dass sich die Korporalschaften durch Kooptation auf demselben Stande hielten und die persönlichen Sympathien und Antipathien nicht mit den Familien, geschweige denn mit den Phylengrenzen gingen...".

[14]) Kromayer-Veith S. 38.

neben dem Streben nach militärischer Gleichheit die Furcht vor landschaftlichen Sonderbestrebungen.

Aber auch an eine Rückkehr zur alten Heereseinteilung in die 3 dorischen Phylen kann man für das IV. Jh. nicht denken; Xen. *Hell.* IV 5, 10 zeigt, dass die nächsten Anverwandten: Väter, Söhne und Brüder, nicht in denselben Moren dienten. Er sagt nämlich: ἅτε δὲ ἀήθους τοῖς Λακεδαιμονίοις γεγενημένης τῆς τοιαύτης συμφορᾶς, πολὺ πένθος ἦν κατὰ τὸ Λακωνικὸν στράτευμα, πλὴν ὅσων ἐτέθνασαν ἐν χώρᾳ („auf ihrem Platze", dh. ohne zu fliehen) ἢ υἱοὶ ἢ πατέρες ἢ ἀδελφοί· οὗτοι δ' ὥσπερ νικηφόροι λαμπροὶ καὶ ἀγαλλόμενοι τῷ οἰκείῳ πάθει περιῆσαν. Im IV. Jh. werden demnach wohl militärische Rücksichten für die Einteilung des spartanischen Heeres massgebend gewesen sein[15]). Da für das V. Jh. einer Annahme lokaler Lochen jeder Boden entzogen ist, so dürfen wir auch für dieses Jh. dieselben militärischen Rücksichten als entscheidend voraussetzen. Lokale Momente bildeten also in Sparta wohl niemals eine Grundlage der Heereseinteilung.

Dass man es früher als etwas Selbstverständliches betrachtete, das spartanische Heer hätte nach der Einführung von Oben lokal gegliedert sein müssen, beruhte ausser auf der Fünfzahl der Lochen auf der Übertragung attischer Verhältnisse auf Sparta. Das athenische Bürgerheer war in der Demokratie seit Kleisthenes in 10 Phylen gegliedert. Aber der spartanische Staat ist einzig in seiner Art und, wo es sich um lokale Fragen handelt, erscheint eine Übertragung der Verhältnisse anderer Staaten auf Sparta als völlig verfehlt. Die athenischen Kontingente der Phylen führen häufig denselben Namen wie die Phylen selbst (φυλαί). In Sparta heissen die Regimenter nie ὠβαί, sondern Lochen, später Moren. Schon dieser Umstand hätte zu Vorsicht mahnen sollen.

Diese Tatsache dürfte weniger verblüffend sein, als es den Anschein hat. Beinahe sämtliche Spartiaten hatten ihren ständigen Wohnsitz in der Hauptstadt. Dies war eine wesentliche Erleichterung für die Ergänzung und Mobilmachung der Armee[16]). Die Lage war hier eine ganz andere als in Attika,

[15]) Vielleicht aber auch politische (Perioiken, Heloten).

[16]) Auch für die Zivilverwaltung selbstverständlich. Damit erledigt sich der Einwand, dass „eine verwaltungstechnische Organisation" bestehender Siedlungsverhältnisse im VIII. Jh. unmöglich gewesen wäre.

wo die Bürger über das ganze Land zerstreut waren. Territoriale Rücksichten sind in Sparta belanglos.

In der Zurückweisung lokaler Heeresgliederung bildet übrigens Sparta unter den dorischen Staaten keine Ausnahme. Megara hatte noch gegen Ende des IV. Jh. 6 Strategen, also zwei aus jeder Stammphyle. In Argos gab es um 300 v. Chr. von den 4 Stammphylen gestellte Ilarchoi. In Epidauros gliederte sich noch im III. Jh. nicht nur der Rat nach Abteilungen aus den Stammphylen, sondern auch die Liste der im J. 146 im Kampfe Gefallenen ist nach ihnen, nicht nach lokalen Einheiten, angeordnet (IG IV 894. 925). In Kreta ist die Gliederung des Heeres nach den Stämmen der σταρτοί eine sehr alte (Busolt, *Staatsk.* I S. 135). Nach dem Ausweis der Inschriften sind der Startos und die Phyle identisch, die Phylen sind aber noch im II. Jh. Stammphylen. Da Startos = στρατός ist, so ist die Bedeutung der Stammphylen für die kretische Heeresgliederung erwiesen. Lipsius (*Abh. d. sächs. G. W.* XXVII, 1909, S. 402 ff..) hat daraus mit Recht geschlossen, dass der Startos der von einer Phyle gestellte Teil des Heeres oder ihr zum Waffendienste verpflichteter Teil war (Hesych. s. v. στάρτοι· αἱ τάξεις τοῦ πλήθους). In Kos kreuzte sich im III. Jh. die Gliederung der Bürger in die drei dorischen Phylen mit einer lokalen Einteilung. Die Phylen zerfielen hier in Tausendschaften (χιλιαστύες), diese in Neuntel (ἐνάται), was die Bedeutung der Stammphylen für die Heeresgliederung beweist. Auch Triakaden und Pentekostyen finden sich hier als Unterabteilungen der Phyle. Wird in manchen dorischen Staaten die Heeresgliederung nach Stammphylen zu Gunsten lokaler Gliederung zurückgedrängt, so geschieht dies durch die an das Ruder gekommene Demokratie, die die lokale Einteilung bevorzugt.

In Sparta kam eine Demokratie nach der Art der attischen niemals an das Ruder und so ist es verständlich, dass hier lokale Einteilung in der Heeresgliederung nicht durchgedrungen ist. Im Gegenteil, es hat den Anschein, dass die Stammphylen lange Zeit nach ihrer Abschaffung im spartanischen Heere Spuren zurücklassen. Die Dreizahl spielt hier vielfach eine Rolle. Sie lässt sich nur aus den 3 altdorischen Phylen erklären. Die Leibwache des Königs im Kriege besteht anfangs aus 100, später aus 300 Spartiaten,

die nach ihrer Tüchtigkeit ausgewählt werden. Sie zerfallen in 3 Abteilungen von je 100 Mann und werden von 3 Offizieren befehligt[17]). Erwähnt werden sie zuerst beim Geleit des Themistokles (Hdt. VIII 124). Sie bestehen auch in der Zeit Herodots, also zu derselben Zeit, wo fünf, angeblich lokale, Lochen bestehen. — Der Beirat des Königs im Felde wird im V. und IV. Jh. von 10 oder 30 Spartiaten gebildet[18]).

Der konservative Charakter der spartanischen Heereseinteilung ist schon aus der Tatsache ersichtlich, dass der Name Pentekostys beibehalten worden ist, obwohl die Abteilung bedeutend stärker geworden war; sie bestand in der Schlacht bei Mantineia (418) durchschnittlich aus 128 Mann[19]).

Ich fasse das Ergebnis zusammen: Die von Lykurg eingeführten Oben galten nur für die Zivilverwaltung; in der Heereseinteilung wurden die drei Stammphylen weiter beibehalten[20]). Sie sind für die Mitte des VII. Jh. von Tyrtaios bezeugt. Für das VI. Jh. fehlen Zeugnisse gänzlich. Im V. Jh. zerfällt das spartanische Heer in 5 Lochen; lokaler Charakter dieser Lochen ist nicht zu erweisen. Da er für das IV. Jh. ebensowenig nachweisbar ist, so scheint für die spartanische Heeresorganisation das lokale Prinzip niemals eine Bedeutung erlangt zu haben. Im IV. Jh. dienen Bürger einzelner Ortschaften in allen Lochen. Aber auch Geschlechtsmitglieder dienen damals in verschiedenen Lochen. Für die Gliederung des spartanischen Heeres scheinen militärische (vielleicht aber auch politische), nicht örtliche, Rücksichten massgebend gewesen zu sein.

In der Zurückweisung lokaler Einteilung bildet Sparta keine Ausnahme. Auch in manchen anderen dorischen Staaten begegnen wir derselben Erscheinung.

---

[17]) Hdt. VI 56 und Xen. *Resp. Lac.* 4, 3: Αἱροῦνται... αὐτῶν οἱ ἔφοροι ἐκ τῶν ἀκμαζόντων τρεῖς ἄνδρας, οὗτοι δὲ ἱππαγρέται καλοῦνται, τούτων δ' ἕκαστος ἄνδρας ἑκατὸν καταλέγει...

[18]) Keine Bedeutung hat dagegen für unsere Frage 12 als Lochenzahl im IV. Jh. oder die 600 Pferde der Reiter in der Schlacht am Nemeabach (100 auf die More).

[19]) Ed. Meyer, *Gesch. d. Alt.* III S. 469.

[20]) Einen Zusammenhang der Stammphylen mit dem Heere vermutet, wie ich nachträglich sehe, schon Pareti *(Rendiconti* 473, 1): „Sulle relazioni delle tre tribù e loro suddivisioni coll' esercito, come pure delle ὠβαί, credo si possa dire qualcosa".

Ist die hier vorgetragene Ansicht richtig, so zieht sie weitgehende Konsequenzen nach sich. Durch das neue Tyrtaiosfragment sind wir nicht gezwungen, die grosse Rhetra erst nach Tyrtaios anzusetzen. Ihr Urheber kann der alte Lykurg sein. Die Bestimmung φυλὰς φυλάξαντα καὶ ὠβὰς ὠβάξαντα bekommt erst dann vollen Sinn. Sie heisst: man solle die drei Stammphylen in der Heeresgliederung beibehalten und daneben für die Zivilverwaltung Oben einrichten. Zur Zeit des Tyrtaios wird diese lykurgische Bestimmung streng befolgt. In der Zeit nach Lykurg haben die alten Stammphylen nicht nur sakrale, sondern vor allem militärische Bedeutung behalten. Der sprachliche Parallelismus φυλὰς φυλάξαντα καὶ ὠβὰς ὠβάξαντα muss den sachlichen Gründen weichen[21]).

Man hat schon lange gesehen, dass die neuen lykurgischen Einheiten Oben, nicht Phylen, heissen; der Name φυλή taucht für sie erst in der Kaiserzeit auf[22]), ohne Zweifel unter athenischem Einfluss.

Zum Schluss noch eine Bemerkung. Selbst für den Fall, dass jemand an der Ansicht festhalten sollte, die für Verwaltungszwecke geschaffene Einteilung in Oben müsse zugleich auch im Heere durchgeführt worden sein, kann das neue Tyrtaiosfragment keineswegs gegen den lykurgischen Ursprung der neuen Einteilung zeugen. Auch in diesem Falle kann ja Tyrtaios als Dichter das Heer mit den uralten gemeindorischen Namen anreden, die in einer feierlichen Apostrophe passender sind. Die Worte des Dichters würden dann heissen: „Seid würdig eurer Vorfahren, Archegeten der Stammphylen". Zur Zeit des Dichters herrscht ja noch im Heere der Lakedämonier die Taktik der homerischen Zeit: die πρόμαχοι kämpfen in der ersten Reihe, wie zur Zeit der Einzelkämpfe.

NACHTRAG.

Nach Abschluss dieses Aufsatzes konnte ich den Artikel Ehrenbergs (*Epitymbion f. Swoboda)*, sowie dessen Aufsatz: *Spartaner und Lakedaimonier (Hermes* LIX S. 23 ff.)

[21]) Bereits Pareti, *Rendiconti* S. 464, hat in den φυλαι der Rhetra Stammphylen erkannt. Ähnlich, wenn auch aus anderen Gründen, erklärt die Worte der Rhetra Hasebroek, *Gr. W. und Gg.* S. 207 f., wie vor ihm schon Lenschau, *Phil. Wschr.* 1927, S. 156.

[22]) Bervé, *Gnomon* 1925, S. 307.

einsehen. Ich treffe mit ihm in den Hauptpunkten meiner Arbeit zusammen. Auch er leugnet die lokale Grundlage der Lochen und schreibt ihnen, wie ich, lediglich militärische Bedeutung zu[1]). Auch nach ihm brauchen politische und militärische Gliederung nicht notwendig zusammenzufallen. Noch deutlicher, als ich es tue, hebt er hervor, dass die alte Einteilung in drei dorische Phylen neben der neuen Einteilung in Oben weiter bestanden hat[2]). Auch nach ihm behielten die alten Phylen neben der sakralen ihre militärische Bedeutung. Mit Bervé geht er noch weiter: er leugnet, dass die alten Stammphylen durch örtliche Phylen ersetzt seien. Als Ersatz der Stammphylen sieht er die Lochoi an. Wenn mir auch manches von Ehrenberg vorweggenommen worden ist, so dürfte dieses Zusammentreffen in vielen Fragen eine gewisse Gewähr sein für die Wahrscheinlichkeit der Ergebnisse. Manches tritt dann noch klarer hervor. So das Wesen der alten dorischen Phylen. Bei einem Eroberervolk müssen die Phylen schon zur Zeit der Eroberung in erster Reihe militärische Bedeutung gehabt haben. Dann kam die Besitzergreifung von Grund und Boden. Auch bei dieser werden die Stammphylen die Grundlage gebildet haben. Als aber das Land erobert und der Boden verteilt war, blieb den Phylen in erster Linie ihre militärische Bedeutung. An Stelle der Phylen kommen später die Lochen. Sie sind wohl im VI. Jh. entstanden, vielleicht im Zusammenhang mit der neuen Phalanx. Sie tragen ausschliesslich militärischen Charakter, mit lokaler Einteilung haben sie nichts zu tun. Die alten Phylen hinterliessen aber ihre Spur und zwar auf dem Gebiete, das bei den Dorern immer das Hauptgebiet war: im Heere.

Noch einiges über das Wesen der Oben. Unsere Überlieferung über sie ist so dürftig, dass wir betreffs ihrer Natur

---

[1]) Doch führt er, um dies zu erhärten, keine Argumente an. Das einzige ist, es sei unwahrscheinlich, dass es zwischen der Einteilung in die drei Phylen und der in Moren und Lochen des IV. Jh., die beide auf personalem Prinzip beruhen, eine grundsätzlich andere Einteilung gegeben habe. Er fügt hinzu, dass die spartanische Aushebung nach Jahrgängen gegen eine lokale Einteilung spreche. Die Überlieferung analysiert Ehrenberg nicht.

[2]) Er hat bereits auf die 300 Hippeis hingewiesen. Andere Spuren der 3 Phylen sieht er in den militärischen Formationen der τριακάς (Hdt. I 65), in den 9 Skiaden und Phratrien.

fast ausschlesslich auf Vermutungen angewiesen sind. Pareti sieht in ihnen lokale Gebilde. Etwas abweichend hält sie Ehrenberg, unter Beistimmung von Bervé, für eine verwaltungstechnische Organisation bestehender Siedlungsverhältnisse. Das Wesen der Oben bedarf meines Erachtens noch einer eingehenden Untersuchung. Es steht zunächst fest, dass die Oben nicht das ländliche Gebiet, in dem die Spartiaten ihre κλῆροι, aber keinen ständigen Wohnsitz haben, umfassen. Ausdrücklich sagt dies Strabon (VIII 5, 3 p. 364): Μεσσόαν δ' οὐ τῆς χώρας εἶναι μέρος, ἀλλὰ τῆς Σπάρτης, καθάπερ καὶ τὸ Λιμναῖον. Daraus folgt, dass sie das Gebiet der Stadt Sparta sowie Amyklai umfassten. Amyklai war aber später ein Dorf. Da sie sich im Grunde genommen auf eine einzige Stadt erstrecken, so kann man billig mit Ehrenberg sagen, dass die lokale Gliederung in Sparta politisch nahezu bedeutungslos war. Die Oben waren kaum mehr als die Viertel einer heutigen Grossstadt. Die einzigartige Natur des spartanischen Staates brachte es mit sich, dass hier der personale und der lokale Charakter einander sehr nahe standen. Es besteht kein direkter Gegensatz zwischen beiden. Deshalb hat auch das lokale Element für die spartanische Verfassung nur geringe Bedeutung. Es spiegelt sich lediglich in den Fünfmännerkollegien von Beamten wieder (was Ehrenberg zu wenig betont), nicht in der Gerusia, nicht in der Apella. Inwieweit bei den städtischen Oben die eigene Verwaltung reichte, wissen wir nicht. Eine Hesychglosse besagt: γεροάκται· οἱ δήμαρχοι παρὰ Λάκωσιν. Wir wissen von diesen Demarchen nichts nähe es. Allerdings besass Amyklai im II.—I. Jh. v. Chr. seine Beamten, seine Dogmatographen (IG V 1, 26), die die Beschlüsse (welcher Art?) wiederzuschreiben hatten, ja seine eigenen drei Ephoren, aber, im Hinblick auf die topographische Lage dieser Obe, ist es fraglich, ob wir ihre Einrichtungen ohne weiteres auf die städischen Oben übertragen dürfen. Es gibt in den Oben Empeloren (die mit den Agoranomen in anderen Städten verglichen werden, also die polizeiliche Aufsicht über den Marktverkehr hatten), ferner agonale Ämter, aus 5 (6) Männern (βίδεοι und andere), die also in der Agoge eine Rolle gespielt haben werden, es gibt Gynaikonomen (die sich wohl von den Harmosynoi nur chronologisch unterscheiden), verschiedene Epimeleten, Nomophylaken (5 an der Zahl), deren Amtsbefugnisse

unklar sind, Patronomen usw., aber die Quellen fliessen nicht reichlich genug, um uns über diese Dinge zu belehren. Die Grenze zwischen Staatsbeamten und städischen Beamten lässt sich nicht immer ziehen. Hoffentlich werden die Ausgrabungen darüber mehr Licht bringen. In der Kaiserzeit werden die Oben Phylen genannt; gemeint sind natürlich Lokalphylen. Die Schriftsteller nennen die städischen Oben Demen (Hdt. III 55 Ἀρχίῃ... ἐν Πιτάνῃ συνεγενόμην, δήμου γὰρ τούτου ἦν), Komen (schol. Thuc. I 20), Poleis (schol. Pind. *Ol.* VI 46; Eur. *Troad.* 1111 πόλιν Πιτάνας), Phylen (Hesych s. Πιτανάτης στράτος), Topen, auch χωρία (Paus., Strab.). Lokaler Charakter ist also den Oben nicht ohne weiteres abzusprechen [3]).

Anhang.

Namen ὠβά, ὦά, οὐά. Ὠβά wird öfters mit ὦά, οὐά identifiziert. Hesych bietet: ὠάς· τὰς κώμας; — ὠγή· κώμη; — οὐαί· φυλαί· Κύπριοι. Gegen diese Identifizierung hat Bechtel *(Dial.* II S. 381) den Einwand erhoben, dass „*F*, als dessen Ausdruck β betrachtet werden müsste, im Inlaute schon zur Zeit Alkmans dem Untergange verfallen war, also nicht bis in die Kaiserzeit in der Schrift festgehalten werden konnte". Nach dem heutigen Stande unseres Wissens ist der Einwand völlig berechtigt. Trotzdem ist der lautliche und sachliche Zusammenhang von ὠβά, ὦά (ὠ*F*ά), οὐά so evident, dass er schwerlich auf Zufall beruhen kann. Mann muss ihn anerkennen und gestehen, dass wir über die lautlichen Verhältnisse und noch mehr über die Entwicklung der Graphik (*F* = β) bisnun nicht genügend unterrichtet sind. Vielleicht bringen auch hier neue Ausgrabungen lakonischer Inschriften eine

[3]) Nicht unwichtig für unsere Frage ist, was man in Sparta mit der Einführung von Oben bezweckte. Nachrichten darüber fehlen leider gänzlich. Man hat vermutet (Schömann-Lipsius I[4], S. 230), dass Lykurg die von den Spartanern im Laufe der Zeit aufgenommenen Fremden in den Staatsorganismus einverleiben wollte. Von den drei Stammphylen bestanden die Pamphyloi schon zur Zeit der dorischen Wanderung. Sie umfassten verschiedenartige Elemente. Die nach der Wanderung und vor Lykurg aufgenommenen Fremden wurden wohl gleichzeitig mit ihrer Aufnahme dieser Phyle zugeteilt. War dies nicht der Fall, so geschah es bei der Einführung der Oben. Die nach Lykurg aufgenommenen Fremden wurden wohl einer der Oben zugewiesen.

Klärung. Thumb *(Hb. gr. Dial.* 86) hält ὠβά für identisch mit ὠϝά. Wir haben in ὠβά, kypr. thess. οὐά wohl ein achäisches Wort. Ortsnamen auf -οᾱ sind auf dem einst achäischen Boden häufig; in Lakonien, Arkadien, im westlichen Achaia haben wir neben Messoa: Ἡρϝάοα, Θεισόη, Λυκόα, Φολόη, Ἀρόη, Φελλόη, weit verbreitet ist Οἰνόα (Bechtel, *Dial.* I S. 351 f.; Bölte, Pauly-Wiss. u. *Mesoa*). In dem Suffix könnte οἶᾱ stecken, gebildet von *ὤϝιᾱ, einer Parallelbildung zu ὠϝά: οἶα hiess „Ortschaft, Dorf, Gemeinde, Demos" (Οἶα in Tegea, οἶαι· κῶμαι, οἰᾶται· κωμηταί Hesych.; Boisacq u. οἶη). Der attische Demenname Οἶᾱ, Ὄᾱ macht allerdings in der Annahme achäischer Herkunft der Namen ὠϝᾱ, οἶᾱ, schwankend. An ein vorgriechisches Wort wird man angesichts räumlicher Verbreitung von -οᾱ schwerlich denken. Vielleicht hatten sich im att. Oia einst achäische Flüchtlinge angesiedelt. Das Problem des Ortssuffixes -όᾱ bedarf noch weiterer Untersuchung.

MÖBELFORMEN DES ÄGÄISCHEN KULTURKREISES

von

GEORG KULCZYCKI

Nach meinem Aufsatze „Die Möbelformen des ägäischen Kulturkreises" (Eos XXVIII, Lwów 1930/31), gelangten einige bisher unpublizierte Tonmodelle von Sesseln aus den Museen zu Delphi und zu Theben zu meiner Kenntnis. Da sie charakteristisch und höchst interessant sind, ergänze ich meine frühere Arbeit (s. 7) und füge bei Gelegenheit einige Beiträge hinzu. An dieser Stelle danke ich dem Herrn Dr. Leinbock und dem Herrn Dr. Maninen, die mir einige Aufnahmen von unpublizierten Gegenständen aus dem Museum in Tartu und Helsinki gütigst zur Verfügung stellten; ferner dem Herrn Dr. Majewski in Lwów, der mich liebenswürdigerweise auf einige wenig bekannte Monumente aufmerksam gemacht hat.

Stuhl Typus C (dreifüssiger Lehnstuhl mit breiter halbkreisförmiger Leistenlehne). Ein weiterer Sessel, wellen- und streifenartig bemalt, gut erhalten, wurde auf Cypern unter den mykenischen Einfuhrwaren gefunden[1]); ein ebensolcher zweiter in Dendra bei Midea[2]).

Stuhl Typus D_2. Abb. 1 zeigt eine leider ungenügende Zeichnung eines tönernen Miniaturthrones aus Mykenai[3]). Denselben Typus repräsentiert das bei Perrot-Chipiez[4]) publizierte Bruchstück ohne Füsse (Abb. 2), gewiss falsch als „buste de femme... détaché sur deux grandes ailes" gedeutet, wie das schon Reichel (S. 8 Anm. 6) richtig betont hat. Es

---

[1]) Myres I. D., *Handbook of the Cesnola Collection of Antiquities from Cyprus*, New York 1914, s. 337, Nr. 2018.

[2]) Persson A. W., *The Royal Tombs at Dendra near Midea*, Lund 1931, S. 88, Fig. 61.

[3]) Angeblich im Athenischen National-Museum, ohne Inventarnummer; die Abbildung ist der Abhandlung Reichel W., *Über vorhellenische Götterkulte*, Wien 1897, entnommen.

[4]) Perrot-Chipiez VI, fig. 347, Erklärung 8, 749, 752.

sind Sessel, deren Sitze und Lehnen aus einheitlichen Baumklötzen gehauen und gehöhlt zu sein scheinen. Die drei Füsse (bei Abb. 1) sind jedoch nicht als eingefügt zu betrachten, vielmehr kann man diesen Typus mit dem von uns mit D bezeichneten massiven, vermutlich aus einem Baumklotz gehauenen Lehnstuhl[5]) in Verbindung bringen. Die Ähnlichkeit dieser ägäischen D-Fauteuils mit den alteuropäischen Baumsesseln habe ich in meiner Abhandlung S. 6/5 und 14/15 bereits angedeutet. Die beschriebenen zwei Modelle sind als Wiedergabe von Klotzsesseln zu betrachten, für welche wir auch einige Analogien im nordischen Volksmöbelgewerbe finden (Abb. 3). Die Füsse kann man sich aus demselben Baumstamm ausgearbeitet denken, wie es z. B. der abgebildete finnische Sessel anschaulich zeigt[6]). Ähnliche Klotzsessel mit Füssen finden wir auch im schwedischen Bauernmobiliar[7]).

Diese Sessel könnte man sich auch geflochten denken (entsprechend den zweifelsfrei geflochtenen etruskischen und römischen 'Klubsesseln'; siehe *Die Möbelformen* S. 6) wonach die zwei hervorragenden Ecken der Lehne als Enden zweier Leisten zu betrachten wären. Um diese Leisten konnte sich das Geflecht winden, wie es die gemalten Streifen auf Abb. 2 anzudeuten scheinen. Dagegen passt Abb. 1 weniger zu dieser Interpretation, da die zwei vermutlichen Lehnleisten nicht die Verlängerung der Füsse bilden, was bei einer Flechtkonstruktion vorauszusetzen wäre.

Die Frage, ob man sich diese zwei Fauteuils als Klotzsitze oder als geflochtene Sessel vorstellen soll, muss bisweilen (wie auch bei dem 'Klubsessel' D) unentschieden bleiben.

Es ist nicht ohne Interesse, dass wir ein drittes Exemplar eines solchen 'Klubsessels' mit drei Füssen auf einem kyprischen Krater wiederfinden, der auf das XII. oder X. Jahrhundert datiert ist (Abb. 4). Es wäre dies ein Beweis für den Zusammenhang dieser Insel mit dem ägäischen Kultur-

---

[5]) Meine Abhandlung, Abb. 11, vgl. Abb. 12, 13.

[6]) Der finnische Sessel hat vier Füsse; die Zahl der Füsse hat aber keinen unbedingten Zusammenhang mit dieser Baumklotzkonstruktion.

[7]) Uebe F. R., *Deutsche Bauernmöbel*, Abb. 89. Schwedischer Baumsessel aus Halland.

kreise, auch im Gebiete der Möbelformen (vgl. auch S. 87). Ausserdem kann die Zeichnung dieses Sessels, mit seinen dünnen fladerartigen Linien im Innern, als Bestätigung der Richtigkeit der Rekonstruktion dieses Sessels als Baumsessel wohl gelten.

Stuhl Typus E (einfacher Taburetsessel mit vier geraden Füssen). Neulich wurde bei Knossos (in Teké) ein Kykladenidol, eine sitzende Frau darstellend, gefunden. „Der Schemel entspricht genau dem des Harfenspielers von Thera" (vgl. *Die Möbelformen* Abb. 15[8]).

Stuhl Typus H. Sessel mit Sitz und Lehne aus einheitlichem Stück, mit drei eingefügten Beinen.

Typus H1. — Abb. 5 zeigt das Tonmodel eines solchen Fauteuils aus dem Museum in Delphi. Noch drei solche Modelle sind mir bekannt und zwar zwei in demselben Museum[9]) und eins, im J. 1910 im Grabe Z gefunden, im Museum zu Theben. Alle Modelle sind recht plump ausgeführt, aber doch deutlich genug um die eigenartige Konstruktion eines Holzstuhles erkennen zu lassen. Der Sitz samt der runden Rückenlehne scheint aus einem Baumklotz gehauen zu sein, wobei die Sitzfläche gehöhlt ist[10]). Drei Füsse waren, aller Wahrscheinlichkeit nach, eingefügt. Doch könnte man auch hier eine Naturform als ursprünglich annehmen, d. h. bereits am ausgewählten Baumstamm konnten die Äste solche Füsse bilden. Ähnliche Fälle einer Benutzung von Naturformen beobachten wir häufig an primitiven europäischen

---

[8]) Marinatos, *Funde und Forschungen auf Kreta* (Jahrb. d. d. arch. Inst. 1933, S. 301, Abb. 10, 11).

[9]) Museum Delphi nr. 2647: zweites ohne Nummer (Saal IV Schrank 5), stark verstümmelt und unsicher rekonstruiert. Eins von diesen Sesselmodellen publiziert in *Fouilles de Delphes* V S. 15, Nr. 6, fig. 60.

[10]) Was die Technik anbelangt, so kann man auch vermuten, dass man sich bei der Aushöhlung des umfangreichen Klotzes mit Ausbrennen beholfen hat.

Holzmöbeln [11]). Das Ganze macht mit seinen drei Füssen, also dem ungleichen Bogen angepasst, den Eindruck einer Urform.

Typus H_2. — Die Abb. 6 (Modell aus dem Museum zu Theben, gefunden 1910 im Grabe Z) zeigt uns eine Abart desselben Typus in zierlicher Rokokoform. Der Stuhl ist reichlich wellen- und streifenartig bemalt und seine Lehne schwingt sich in ausgesucht geschnittener Form empor, während sonst die Rundform überwiegt.

Es ist von besonderem Interesse, dass wir auch den Konstruktionstypus H, den Klotzsessel mit drei eingefügten Füssen, in der primitivsten Volksmöbelkunst Europas (Esthland, Schweden, Albanien) wiederfinden, wie es z. B. Abb. 7 und 8 veranschaulichen (beachte die wohl zufällig einigermassen ähnliche Verzierung der Lehne des ägäischen Sessels aus dem Museum in Theben und des schwedischen Stuhles). Da ich eine Sonderstudie über die Zusammenhänge der ägäischen Möbelkunst vorbereite, verzichte ich an dieser Stelle auf weitere Erörterungen, und mache nur noch darauf aufmerksam, dass wir auch hier, wie bei den in meiner ersten Arbeit besprochenen 'Baumsesseln', Berührungspunkte der ägäischen Möbelformen mit den volkstümlichen europäischen antreffen.

Stuhl Typus I. Auf Abb. 9 sehen wir den Abdruck eines von Evans publizierten Siegels aus Knossos [12]). Der Herausgeber bemerkt, dass der Sessel einige Analogien mit dem Throne aus Knossos zeigt. Die beiden Verstärkungsleisten in den Winkeln unter dem Sitze geben wirklich ein bogenartiges Profil, ähnlich den A-Stühlen, und die untere Querleiste erinnert an die Seitenquerleiste bei dem Throne aus Knossos. Meiner Ansicht nach ist jedoch die Ähnlichkeit

[11]) Vgl. volkstümliche skandinavische Schemel bei Erixon S., *Möbler och heminredning*, Stockholm 1926, II, Abb. 559 und als „pallar med naturvuxna ben" bestimmt (S. XXV.). Ähnliche Schemel sind in anderen kulturell rückständigen Gebieten Europas vorhandem, wie in Esthland (Pöldmäe R., *Eesti rahvaomastest majariistadest*, Aastaraamat V., Tartu 1929, S. 54, Abb. 15), in den Westkarpathen (Frankowski E., *Sztuka ludowa*, *Wiedza o Polsce*, T. III, Warszawa, S. 346, Abb. 1), ferner in den Ostkarpathen u. s. w.

[12]) Evans, *The Ring of Nestor* (J. H. St. XLV 1925, Abb. 20).

nur oberflächlich. Die auffallend leichte Leistenkonstruktion unterscheidet sich scharf von der monumentalen und schweren Form der Throne und Taburette des A-Typus. Der Konstruktionstypus ist eher dem ägyptischen Stuhle (z. B. Perrot-Chipiez I Abb. 510) ähnlich. Derartige einfache Konstruktion mit unterer Querleiste finden wir übrigens in den Möbelformen anderer Kulturen, besonders bei den Hettitern [13]) und den Mitanni [14]). Dagegen bilden die schrägen Verstärkungsleisten unter dem Sitze eine Form, die recht selten in antiker Möbelkunst vorkommt. Diese Winkelverstärkungen sind ein spezielles und sonderbares Merkmal des beschriebenen ägäischen Stuhles und lassen sich im Bereich der antiken Möbelformen nur mit ähnlichen Verstärkungsleisten an den Lehnen der italischen Stühle zusammenstellen [15]).

Tisch Typus A. Die Abb. 10 stellt einen mykenischen Goldring dar. Das Bauwerk links am Rande des Bildes wurde von Tsundas, Perrot und Reichel verschieden interpretiert. Tsundas sieht hier einen Tempel der Aphrodite von Paphos [16]). Perrot nennt den Gegenstand schlechtweg allgemein 'Altar' [17]), Reichel bekämpft überzeugend die wirklich ganz unwahrscheinliche Interpretation Tsundas', aber bestreitet auch die Ansicht Perrot's, und behauptet, das Bauwerk sei ein ganz deutlicher leerer 'Thron'. An dieses Monument knüpft er auch seine weitreichende Ansicht über den Kultus leerer Throne bei den Ägäern [18]).

Meiner Ansicht nach, ist der „rechtwinkelige Aufsatz", die angebliche „Lehne des Thrones", nichts anderes als eine Hälfte der typischen Konsekrationshörner. Das zweite Konsekrationshorn soll man sich als verdeckt durch die ausgestreckte Hand der Adorantin vorstellen. Eine solche Freiheit des Graveurs steht in keinem Widerspruch mit dem Geiste

---

[13]) z. B. die Stele aus Marasch, Perrot-Chipiez IV, S. 556, Abb. 280 u. a.

[14]) Oppenheim, *Der Tell-Halaf* 1921, Taf. 37 a und 42 b.

[15]) Richter G., *Ancient furniture*, Oxford 1926, Abb. 251, 252.

[16]) Τσοῦντας, Μυκῆναι καὶ Μυκηναῖος πολιτισμός, Ἀθήνησιν 1893.

[17]) Perrot-Chipiez VI 1894, s. 842, Abb. 428, 23.

[18]) Reichel S. 3 ff.

der frei und impressionistisch gerichteten ägäischen Kunst; ähnliche Fälle sind in dieser Kunst durchaus nicht vereinzelt [19]).

Übrigens, abgesehen von dem Gegenstande auf dem Blatte des angeblichen 'Thrones', hat der Unterbau aus vier dünnen, deutlich erkennbaren Füssen mit einem Strebepfeiler in der Mitte, absolut keinen Berührungspunkt mit irgend einer anderswoher uns bekannten ägäischen Sesselform.

Wenn man dagegen den vermutlichen Thron oder Tempel mit dem prächtigen, originellen steinernen Opfertisch aus Knossos (*Die Möbelformen*, Taf. XII Abb. 21) vergleicht, so sieht man, dass auf dem Goldring eben ein solcher Tisch unzweideutig dargestellt ist: vier dünne Füsse und ein Strebepfeiler in der Mitte tragen ein aller Wahrscheinlichkeit nach längliches Blatt.

Die Darstellung auf dem Goldringe dient uns als Beweis dafür, dass es eine für sakrale Zwecke bestimmte spezielle Tischform gab, die daher auch im Formenschema als besonderer Typus zu figurieren hat [20]). Da der Strebepfeiler bei hölzernen Tischen nicht nötig wäre, kann man annehmen, dass diese Tischform immer aus Stein verfertigt war.

---

[19]) Vgl. z. B. den goldenen Ring aus Mykenai in meiner Abhandlung auf Taf. VII 22. Wir sehen dort die Konsekrationshörner aus technischen oder künstlerischen Gründen nicht hieratisch in der Mitte, sondern frei am Rande des Tisches aufgestellt: ausserdem ist die erste adorierende Gestalt nur mit einer Hand dargestellt. Gestalten, deren eine Hand durch den Körper verdeckt ist, sehen wir auf mehreren anderen Goldringen. Die kämpfenden Krieger auf der Belagerungsscene (bekanntes Fragment eines silbernen Rhytons aus dem Schachtgrabe in Mykenai) verdecken einander auf ganz unschematische Weise, so ist z. B. bei zwei Kriegern nur ein Fuss sichtbar. Solche Freiheit in künstlerischer Darstellung ist der schematisch-expressionistischen Kunst anderer gleichzeitigen alten Kulturen gänzlich fremd, bildet dagegen ein charakteristisches Merkmal der ägäischen Kunst.

[20]) Den dritten Beleg für einen solchen Tisch finden wir vermutlich auf einem anderen Goldring (Perrot-Chipiez VI 1874, S. 844, Abb. 429, auch Furtwängler, *Mykenische Vasen*, S. 78). Der Gegenstand hat zwar eine unklare Form; möglich dass auch hier ein Tisch mit einem Strebepfeiler dargestellt ist, aber es kann auch ein Altar sein, mit der üblichen Reliefverzierung in Form von Konsekrationshörnern und eines Pfeilers (vgl. z. B. das bekannte Goldblech aus Mykenai).

Tisch Typus B_2. Der Tonsarkophag aus Hagia Triada bietet eine etwas verstümmelte Darstellung eines Opfertisches (Abb. 11). Das Blatt ragt zur rechten Seite (die linke ist verstümmelt) weit über den Fuss hervor. Daraus können wir schliessen, dass das Blatt rund war und auf drei Füssen ruhte, analog den Tischen von Abb. 25 u. 26. Wären es vier Füsse gewesen, so hätte das Blatt vermutlich gleich beim Fussansatz geendet. Der Tisch ist jedoch viel höher als andere uns bekannte runde dreifüssige Tische. Die interessante Form der Drechslung der Füsse zeigt einen hohen Grad der Entwicklung. Den dicken oberen Teil des Fusses bildet ein nach oben sich erweiternder Zylinder, der am unteren Ende mit einem schräg hervortretendem Gesims versehen ist. Der untere Teil des Fusses ist ungefähr um die Hälfte dünner und oben mit einem gedrechselten Wulst verziert.

Dieses charakteristische Schema des gedrechselten Fusses, oben schwer und unten leicht, finden wir, zwar in einer ganz anderen Ausführung, unter ägyptischen Möbelformen wieder (Abb. 12); die gedrechselten Füsse vorderasiatischer Möbel weisen dieses Schema nicht auf. Doch muss noch eine andere Tatsache betont werden, nämlich dass man dieses Schema des Drechselns in nur wenig veränderter Form bei etruskischen Möbeln wiederfindet. Den dicken, nach oben sich erweiternden, oberen Teil des Fusses, der in seiner unteren Hälfte mit gedrechselten Ringen verziert ist, bemerken wir an der etruskischen Kline des archaischen Pinax aus Cerveteri (Abb. 13). Diese charakteristische Form des oberen Teiles des Fusses ist überhaupt ein Merkmal der etruskischen Möbel[21]). Ein ähnliches Grundschema charakterisiert auch einige Arten der griechischen gedrechselten Füsse. Bei archaischen Denkmälern tritt auch das schräge Gesims als Abschluss des oberen dicken Fussteiles auf (vgl. z. B. die Kline der Phineusschale, Abb. 14), wobei der untere Teil dünn und mit Ringen verziert ist. Daneben kommen auch Zylinderformen mit Verengungen in der Mitte vor[22]).

---

[21]) Vgl. z. B. Richter, Abb. 269, von der Tomba del convito in Corneto; Abb. 251; Abb. 269 usw. usw.

[22]) Vgl. ebd. Abb. 184 Priamos- und Achilleus-Szene auf dem Kylix von München; Abb. 62—69, 31, 93, 94, 186 usw.

Die oben erwähnten Drechselformen der griechischen und noch mehr der etruskischen Möbelkunst stehen viel näher den beschriebenen ägäischen, als den ägyptischen Formen. Man könnte also in diesem Falle eine Invasion der spätägäischen Form in die etruskische und griechische Möbelkunst sehen.

Beitrag zu den Drechselformen, Siegel aus Zakro LM III. Ein fragmentarisch dargestellter, vermutlich gedrechselter Fuss (zwei Wulste erkennbar) mit aufgelegtem Sitz; wahrscheinlich ein Stuhl. Wegen der allzu fragmentarischen Darstellung weise ich in der Systematik nur die gedrechselte Form aus (Taf. IV).

Bett. Blegen[23]) publizierte eine kleine Terrakotte, die er als Tisch-Modell erklärte. Persson[24]) interpretiert sie richtig als ein Bett. Die Bemalung scheint Decke und Kopfkissen anzudenten. Die Form der vier Füsse und die gebogene Linie des Bettes sind schwerlich konstruktiv zu erklären. Die Terrakotte ist jedoch insofern wichtig, als sie uns erlaubt, die Existenz von Betten in der ägäischen Möbelkunst zu konstatieren.

---

[23]) Blegen C., *Zygouries, a prehistoric settlement in the valley of Cleonae*, Cambridge, Massachuttes, 1928, S. 206, Fig. 196.

[24]) Persson a. a. O. S. 88, Anm. 4.

ANHANG

ÜBER EINIGE UNSICHERE GOLDRINGE.

Die Echtheit des Goldfundes aus Thisbe und des Nestorringes wurde schon mehrmals geleugnet (S. Lippold im *Gnomon* V 1929, S. 289; über den Thisbefund B. Schweitzer im *Gnomon* IV 1928, S. 170 ff. P. Coussin im *Rev. Arch.* XXII 1925, S. 299 ff.). Auf den drei bestrittenen Goldringen sind Möbel dargestellt. Wie stellt sich das Problem der Echtheit dieser *Monumente im Lichte der Kritik der dargestellten Möbelformen dar?*

Auf dem Nestorringe haben wir vermutlich einen Opfertisch, welchen ich in meiner vorigen Arbeit nachgewiesen habe (S. 8, Abb. 29). Eine genauere Kritik müsste jedoch darauf aufmerksam machen, dass die Füsse des 'Opfertisches' eine ganz unklare und unbestimmte Form haben. Der Zusammenhang dieser Form mit den Füssen der Truhe von der Abb. 41, welchen ich als wahrscheinlich angedeutet habe, scheint mir jetzt ganz unsicher. Die Füsse verbreiten sich nach unten eher wurzelartig, was den Eindruck eines Missverständnisses des dargestellten Objektes seitens des Verfertigers des Ringes erweckt. Weiter, wäre es doch ein Opfertisch gewesen (das gedoppelte Blatt stimmt im allgemeinen mit anderen Darstellungen überein), dann würde es uns ganz sonderbar anmuten auf einem Tische, auf dem sonst immer geschlachtete Opfertiere dargestellt sind, einen triumphierenden Löwen sitzen zu sehen (vgl. Abb. 25, 26, vgl. auch oben Abb. 11); solche Tische dienten doch wohl ausschliesslich zu blutigen Opfern. Endlich das Gestell — auf dem unteren rechten Bilde des Ringes — auf welchem ein Greif sitzt, hat mit seinen plumpen Füssen und dünnem Blatt eine so unklare und wenig überzeugende Form, dass ich schon früher verzichten musste diesen Gegenstand in meiner Systematik zu erwähnen.

Die Taburette des Ringes aus Thisbe, welche ich auch irrtümlich in meine Systematik (zwar mit Fragezeichen und Anmerkung betreffs Undeutlichkeit der Form) mitgenommen habe (s. vorige Arbeit Abb. 14) — sind bei strengerer Kritik ebenfalls verdächtig. Abgesehen davon, dass wir anderswo keine Analogien zu den nach unten sich verengenden und am Ende mit einen Knauf versehenen Füssen finden, sind die kleinen Kugelchen zwischen dem Blatte und der sitzenden Person hier ganz unverständlich eingeschoben, ein Fall, der ganz vereinzelt dasteht. Die vier gleichsam perspektivisch dargestellten Füsse, sind zwar für ägäische Kunst nicht unmöglich, aber doch sehr unwahrscheinlich. Mit seiner doppelten Sitzleiste erscheint das Ganze als eine Entlehnung der Formen der bekannten Baumumzäumungen.

Auf dem dritten Ringe aus Thisbe mit der Szene der Adoration der göttlichen Mutter mit Kind, der unlängst zum Vorschein gekommen ist (Evans, *Palace* III 1830, Abb. 328), sehen wir einen Thron, dessen Konstruktion jeglicher Analogie bar und als ganz unverständlich bezeichnet werden muss. Die zwei Paare gekreuzter Leisten im Untergestell erinnern an Klappstühle, was auch Evans hervorhebt (S. 471), die aber an dieser Stelle allen Erklärungsversuchen trotzen. Die Lehne mit zwei etwas hervorragenden Leisten scheint perspektivisch (!) dargestellt zu sein. Bedenklicher ist es aber schon, wenn rechts in der Luft ein Dreifuss auf hohen Füssen mit einem Becken schwebt — also ein Dreifusschema, welches sehr wenig an den von Evans erwähnten (S. 473, 174 und II S. 634, Abb. 398) knossischen Bronzedreifuss, dagegen auffallend an typisch griechische τρίποδες erinnert. Auch die Fussenden erwecken Bedenken. Die Füsse der griechischen τρίποδες waren am Ende gewöhnlich mit Löwenpfoten geschmückt, die in schematischer, malerischer Darstellung auf Vasenbildern als drei, oder vier kleine Kreise angedeutet erschienen (ebenso bei den Füssen der Speisetische). Der Abschluss der Füsse des Dreifusses auf dem Ringe aus Thisbe, mit zwei (!) nebeneinander liegenden Kugeln, erweckt samt den allgemeinen Proportionen des Gegenstandes den Eindruck einer sinnlosen Entlehnung aus der griechischen Vasenmalerei. Es ist bemerkenswert, dass eben einen 'hellenisierenden' Stil der Funde aus Thisbe auch andere Kritiker hervorgehoben haben

Die Analyse der dargestellten Möbel spricht also gegen die Echtheit aller drei besprochenen Ringe.

Tafel I



1



2



FINNISCH

3



KYPRISCH

4

1. Tonmodell eines Thrones aus Mykenai (Reichel W. *Über vorhellenische Götterkulte*, 1897, Fig 3).

2. Tonfigur, Frau auf Thron (Ibidem, Fig 3a)

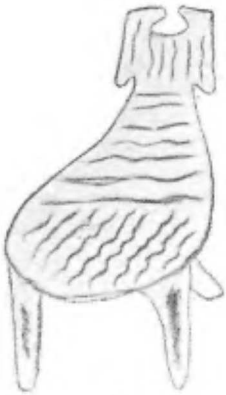
3. Finnischer Baumsessel aus Saloinen, Helsinki, Nationalmuseum.

4 Sessel von einem kyprischen Krater in Louvre (*Bull. Corr. Hell.* 1907, S. 232 Abb. 10).

Tafel II



5



6



ESTHNISCH

7



SCHWEDISCH

8

5 Tonmodell eines Sessels (Mus. Delphi Saal IV Schr. E) 2/5 nat. Gr.
6. Tonmodell eines Sessels (Mus. Theben) 2/5 nat. Gr.
7. Esthnischer hölzerner Sessel aus Karksi (Eesti Rahva Museum in Tartu, Nr. C 15).
8. Schwedischer hölzerner Sessel aus Blekinge (Nordiska Museum, Nr. 119, 632).

Tafel III



9



10

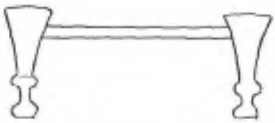


11



AEGYPTISCH

12



ETRUSKISCH

13



GRIECHISCH

14

9. Siegel aus Knossos (Evans, *The Ring of Nestor* Abb. 20).

10. Mykenischer Goldring (Perrot-Chipier VI, 1894, Abb. 428, 23).

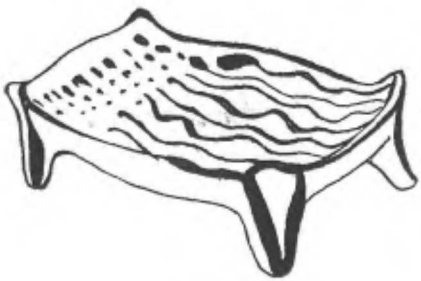
11. Szene mit Opfertisch von dem Sarkophag aus H. Triada.

12. Ägyptischer Thron von dem Wandgemälde des Grabes Ramses' II.

13. Etruskische Kline von dem Pinax aus Cerveteri (Walters, *Cat. of Vases in the Br. Mus.*, Vol. I, Part II, Fig. 370).

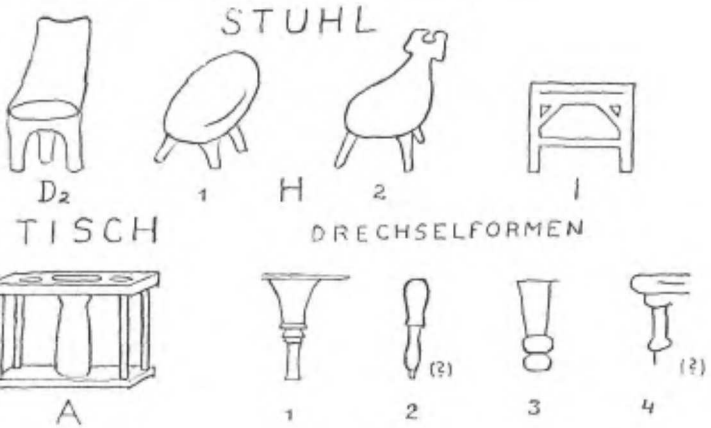
14. Fuss der Kline von der Phineusschale.

Tafel IV



15

FORMENSCHEMATA



15. Terrakottamodell eines Bettes (Blegen C., *Zygouries*, 1928, Fig. 196).

URSPRUNG UND URFORMEN DES POLN. KONTUSZ

von

JAKOB WILLER

I.

Die Frage nach dem Ursprung des polnischen 'kontusz', die bisher nur die Slavisten und Historiker beschäftigt hat, erweist die Notwendigkeit einer Synthese der Sprach-, Geschichts- und Kunstwissenschaft, beschränkt sich aber nicht, wie es leider bis jetzt der Fall gewesen ist, etwa bloss auf die neuere Kulturgeschichte. Dies nachzuweisen ist der Zweck nachfolgender Skizze.

Die slavische Philologie überliess das kulturgeschichtliche Moment den polnischen Historikern und Kultur- oder Kunsthistorikern. Die Verfasser von Kostümgeschichten, wie der Deutsche Franz Hottenrot in dem Werke *Trachten, Haus-, Feld- und Kriegsgerät der Völker alter und neuer Zeit*, 2 Bde, Stuttgart 1884, behandeln zwar die ganze Entwicklung von der ältesten Zeit bis auf unsere Tage, lassen aber den Zusammenhang des Kontusch mit dem alten Orient vermissen. Wenn das Werk auch stellenweise veraltet ist, so machen doch die zahlreichen farbigen Abbildungen den künstlerischen Wert des Buches aus, denn von diesem Gesichtspunkt aus, nicht etwa vom historischen oder gar philologischen, betrachtet Hottenrot seine Darlegungen.

Von den polnischen Abhandlungen, die das Thema behandelten, sei vor allem Siegmund Gloger mit seiner *Altpolnischen Enzyklopädie* genannt, 3 Bde, Warszawa 1902—1907 (poln.). Dieser leitet den Ursprung des nationalpolnischen Kontusch aus dem Türkischen ab. Auch die neueste Arbeit auf diesem Gebiete, das Buch der Maria Gutkowska *Geschichte der Trachten*, Warszawa-Lwów 1932, führt den Gegenstand vom alten Ägypten bis auf unsere Zeit fort, ohne jedoch mehr als Gloger über unser Problem zu bieten, wenn auch die Geschichte der polnischen Trachten einen breiteren Raum einnimmt. Man kann sogar sagen, dass wir dem älteren Hottenrot bedeutend wichtigere Aufschlüsse über den Kontusch verdanken.

Die angedeutete Lücke wurde zum Teil von Slavisten ausgefüllt; interessant ist die Tatsache, dass die Verwandt-

schaft des Kontusch mit dem nahen Orient des Altertums zum erstenmale auf sprachlichem Gebiete festgestellt wurde. Nicht Miklosich war es, dem diese Feststellung gelang, der im *Etymologischen Wörterbuch der slavischen Sprachen*, Wien 1886, S. 128 den polnischen Namen mit dem ungarischen *köntös* und dem türkischen *kontoš* in eine Reihe stellt.

Der polnische Lexikograph deutscher Abstammung, M. Samuel Bogumił Linde, hat als erster unter den Slavisten [1]) den Zusammenhang mit dem alten Orient geahnt; wir lesen nämlich a. a. O. unter *kontusz*: „nom. turc. et tatar. cf. Medorum κάνδυς" (jedoch ohne weitere Belege). Berneker entscheidet sich im *Slavischen etymologischen Wörterbuch* [2]), gestützt auf den Iranisten Korsch, gegen Miklosich und für Linde mit den Worten: „Linde erinnert ansprechend an das von Xenophon Kyrupaidie 8, 8, 10, 13 u. a. überlieferte κάνδυς, ein persisches Obergewand". Zum Schluss sei noch Alexander Brückners [3]) S. 253 gedacht, der ebenfalls das Wort κάνδυς aus der Xenophontischen *Kyrupaidie*, als Bezeichnung des persischen Obergewandes, mit dem polnischen *kontusz* verbindet, ohne jedoch die Quelle anzuführen, aus der er diese Feststellung schöpft. Brückner drückt sich darüber ganz allgemein aus: „Den Namen *(kontusz)* verbindet man mit dem des persischen Obergewandes κάνδυς" u. s. w. Die Rekonstruktion der iranischen Urform vom Griechischen aus bietet keinerlei Schwierigkeiten; die griechische Endung -υς entspricht im allgemeinen iran. altind. *-uš*, z. B. ἡδύς <dor. ἁδύς, got. *swōtus*, iran.-altind. *suaduš*, gr. μῦς, skr. *muš*; ebenso erhalten wir aus κάνδυς iran. **kanduš* (vgl. tschechisches *kanduš*, alb. *kondoš*, Berneker a. a. O.). Die polnische tenuis *t* in *kontusz* entstammt dem türkischen *kontoš*, vgl. übrigens poln. *kołczan* 'Köcher' gegenüber türkischem *kolczan* (neben *koldżan*), oder türkisch *kemal* neben arab. *dżemal*, hebr. *gamal* (gr. κάμηλος [4]).

---

[1]) In seinem *Wörterbuch der polnischen Sprache*, Lwów 1885 (polnisch) II S. 4356.

[2]) *Indogerm. Bibliothek* II. Reihe: *Wörterbücher*, Heidelberg 1912, S. 559.

[3]) *Etymologisches Wörterbuch der polnischen Sprache* (poln.), Kraków 1927.

[4]) Nach einer freundlichen mündl. Mitteilung von Prof. Kuryłowicz sei türk. *kafr* neben *gafr* 'töten' erwähnt.

Nach Berneker a. a. O. stammt das nur im bayrischen Dialekt bewahrte *kantusch* direkt aus dem Polnischen. Dieser Umstand ist deshalb wichtig, weil ich diese Bezeichnung auf das XVII. Jh., in die Zeit der Belagerung Wiens durch Kara Mustafa und den Entsatz der Kaiserstadt durch den polnischen König Johann III. Sobieski zurückführe. Der Eindruck dieser Rettung war auf die deutsche (bajuwarische) Bevölkerung der habsburgischen Länder so gross, dass sich der Name *kontuš* auf das benachbarte Bayern, aber auch auf das Slovenische übertrug.

Von den altgriechischen Schriftstellern kommen vor allem Herodot, Xenophon, Plutarch, Diodor, Arrian, Dion Kassios, der Geograph Strabo, Lukian, der Komödiendichter Aristophanes, von den Lexikographen der Sophist Pollux, Philostratos Maior in den *Imagines*, Hesychios bis zum Patriarchen Photios in Frage.

Wir lesen also bei Xenophon *Anab.* I 5, 7: das persische Heer marschiert durch einen sumpfigen Engpass Kilikiens und die Sichelwagen bleiben stecken; da befiehlt Kyros der Jüngere, die Wagen aus dem aufgeweichten Boden herauszuziehen, und als es ihm zu lange dauert, heisst er seine nächste Umgebung mit zorniger Stimme mit Hand anlegen. Das Gefolge geht mit Eifer ans Werk: ῥίψαντες γὰρ τοὺς πορφυροῦς κάνδυς... ἕεντο ὥσπερ ἂν δρόμῳ τις ἐπὶ νίκῃ, καὶ μάλα κατὰ πρανοῦς γηλόφου ἔχοντες πολυτελεῖς χιτῶνας καὶ τὰς ποικίλας ἀναξυρίδας usw. Xenoph. *Kyrup.* I 32: ταῦτα τὰ γὰρ πάντα Μηδικά ἐστι καὶ οἱ πορφυροῖ χιτῶνες καὶ οἱ κάνδυες; ebd. VIII 3, 10: καὶ οἱ ἱππεῖς δὲ πάντες παρῆσαν καταβεβηκότες ἀπὸ τῶν ἵππων καὶ διειρκότες τὰς χεῖρας διὰ τῶν κανδύων, ὥσπερ καὶ νῦν ἔτι διείρουσιν, ὅταν ὁρᾷ βασιλεύς; ebd. 13: Kyros der Ältere erscheint zu Wagen mit der Tiara auf dem Kopfe: χιτῶνα προφυροῦν μεσόλευκον... καὶ κάνδυν ὁλοπόρφυρον; ebd. 14: τὰς δὲ χεῖρας ἔξω τῶν χειρίδων εἶχε; VIII 8, 17 χειρίς (= *manica*). Vgl. Xen. *Hellenika* II 1, 8: ἡ δὲ κόρη ἐστὶ μακρότερον ἢ χειρίς.

Plutarch *Alexander* 45: ἐνεδύσατο τὴν βαρβαρικὴν στολήν; 30: οὐδὲ ἀναξυρίδας οὐδὲ Μηδικὴν κάνδυν οὐδὲ τιάραν ἔλαβεν, ἀλλὰ ἐν μέσῃ τινὰ τῆς Περσικῆς καὶ τῆς Μηδικῆς μιξάμενος. Lukianos, *Dial. mort.* 14, 4: σὺ δὲ καὶ τὴν Μακεδονικὴν χλαμύδα καταβαλὼν κάνδυν, ὥς φασι, μετενέδυς. Philipp tadelt seinen Sohn, weil er die makedonische Nationaltracht gegen die persische

vertauscht hatte. Aristophanes, *Wespen* 1137: Οἱ μὲν καλοῦσι Περσίδ', οἱ δὲ κανδυκήν *(schol.* βαρβαρικὸν φόρημα) ebd. 1143: ἐν Ἐκβατάνοισι ταῦθ' ὑφαίνεται. Pollux, *Onom.* VII 58: τὸν βασίλειον κάνδυν ἁλιπόρφυρον, τὸν τῶν ἄλλων πορφυροῦν. Hesychios II 45: κάνδυς· χιτὼν Περσικός, ὃν ἐμποπρονοῦνται οἱ στρατιῶται (cf. Suidas II 505, Moiris, Photios Lex.). Philostratos Maior *Imag.* 358 K. 29: der König sitzt auf dem Throne einem Pfau gleich, in den κάνδυς gekleidet: καὶ Περσῶν μὲν ἴδια κάνδυς καὶ ἀναξυρίδες καὶ τιάρα ἦν... ὁ δὲ κάνδυς[5]) ἐστὶ δὲ ὅτε ἐκ δερμάτων· ἦν δὲ χειριδωτὸς χιτὼν κατὰ τοὺς ὤμους ἐναπτόμενος (ἀμφιμάσχαλος[6]).

Ohne Bezeichnung des medisch-persischen Namens des Gewandes, lesen wir bei Herodot VII 61 über die Bewaffnung der Perser: Περὶ τὸ σῶμα κιτῶνας χειριδωτοὺς ποικίλους, desgleichen Strabon XV 20: χιτὼν δὲ χειριδωτὸς διπλοῦς ἕως γόνατος. Philostratos *Imag.* 344 K. 4: στολὴ τῷ μειρακίῳ χλαμὺς ἔχουσά τι ἀνέμου καὶ κόλπου χειριδωτοῦ φοινικῷ, συμμετρεῖ δὲ χιτὼν εἰς ἥμισυ τοῦ μηροῦ καὶ ἴσα τοῦ ἀγκῶνος (reicht gleichweit bis zur Hälfte der Schenkel und Ellbogen).

II. Perser.

Aus den vorgenannten Texten folgt, dass der Kandys ein Chiton mit Ärmeln war. Nach Photios ein Obergewand; bei Lukianos wirft Philipp seinem Sohne Alexander den Kleidertausch vor, dass er nämlich für die makedonische χλαμύς den persischen κάνδυς angelegt habe; somit sind beide als Obergewänder anzusehen. Bei Hesychios finden wir die Nachricht, dass die Soldaten die Ärmel an die Schulter hefteten. Nach der *Anabasis* und *Kyrupaideia* a. a. O. trugen die persischen Reiter (ἱππεῖς) den κάνδυς.

Nach Pauly-Wissowa RE III 2207 trugen die Könige purpurne κάνδυες, ebenso die Hofleute; das Volk begnügte sich aber mit ledernen (ἐκ δερμάτων). Das Obergewand reichte entweder bis zu den Füssen (Herodian V 3, 6): σχήματι βαρβάρῳ χιτῶνας χρυσοῦφεῖς... χειριδώτους καὶ ποδήρεις ἀνεζωσμένους — hier wäre also hervorzuheben, dass das Gewand um die

[5]) Auch polnisch ist *kontusz* männlich (κάνδυς bei Plutarch weiblich).
[6]) Vgl. Pauly-Wissowa RE III 2206; also ein doppelärmeliges Gewand, wobei die Ärmel an die Schultern geheftet wurden.

Hüften gegürtet wurde), oder bis zu den Knien (Strabon XV 20: ἕως γόνατος, Philostratos *Imag.* 334 K. 4: εἰς ἥμισυ τοῦ μηροῦ).

Amelung in Pauly-Wissowa RE a. a. O., dem vorliegende Darstellung verpflichtet ist, hebt ausdrücklich hervor: „Ein Ärmelgewand ist der nationalgriechischen Tracht fremd". Die persische Tracht war der medischen entgegengesetzt (Hottenrot I 30). Der κάνδυς war die Nationaltracht der Meder, ein Gewand mit einer Schleppe, so dass man es von vorn und an beiden Seiten in die Höhe raffen und mit einem Gürtel zusammenfassen musste; unten war es doppelt so breit als oben, mit eingenähten Ärmeln. So nach Hottenrot, der, wie die vorgenannten griechischen Schriftsteller, wirkliche Ärmel annimmt. Neuere Darsteller lassen solche Ärmel beim Hofgewand nicht gelten. Und so weist Louis Speelers *(Le costume oriental ancien,* Brüssel 1923, S. 31 § 26) nach, dass wirkliche Ärmel am Kandys fehlten. Nach ihm bestand der κάνδυς aus einem Gewande im Kimonogenre, das sehr lang und breit, durch einen unsichtbaren *(invisible)* Gürtel zusammengehalten war, so dass sich zahlreiche Falten bildeten, deren Linien schräg anstiegen. In Blusenform fielen die kurzen und weiten Ärmel auf die Höhe der Brust, wobei die Arme durch weite Öffnungen hier durchgesteckt wurden. In Wirklichkeit aber gab es überhaupt keine Ärmel, sondern eine einfache Öffnung *(en réalité il n'y avait pas de manches du tout, mais simplement une ouverture).* Der Überschuss des Stoffes erweckte, indem er von den Schultern herabfiel, den Anschein von Ärmeln *(l'excédent d'étoffe tombant des épaules simulait des manches).* Auch Marie Gutkowska a. a. O. (Abb. 45 b, c) ist dieser Ansicht. Nach ihr hatte der κάνδυς, wenn auseinandergefaltet, die Figur eines Rechtecks, dessen Länge der doppelten Höhe eines erwachsenen Mannes glich; die Breite des Gewandes wurde nach den wagrecht ausgestreckten Armen bestimmt. In der Mitte des Gewebes, in der halben Länge des Rechtecks, schnitt man die Öffnung für den Kopf aus, und die Seitenränder wurden zusammengenäht. Der Faltenwurf oberhalb des Gürtels hing von der Haltung und Bewegung der Arme ab. Senkte man diese, so wurden die Hände gleich wie mit breiten Ärmeln bedeckt (ebd. Abb. 45 bc)[7]). Wenn man die

[7]) Erinnert an die Talare der griechisch-orientalischen Geistlichkeit.

Arme emporhob, fiel der Stoff seiner ganzen Breite nach in zahlreichen Falten auf die Arme herab.

Kyros bewahrte den κάνδυς als höfisch-zeremonielle Tracht. Weil jedoch das allzuweite Gewand die raschen Bewegungen, wie sie im Krieg oder auch auf der Jagd erforderlich waren, behinderten, heftete man die herabfallenden Falten an die Schultern. Der König trug, nach den Angaben griechischer Historiker, einen Purpurkandys mit einem weissen lotrechten Streifen durch die vordere Mitte (χιτῶνα μεσόλευκον πορφυροῦν, Xenophon *Kyrup.* VIII 3, 13). Hottenrot (I 31) zitiert ausdrücklich den κάνδυς, bei Gutkowska fehlt der Name. Das Gewand war nur bei den Medern und Persern zu Hause, also nicht etwa von ihren Nachbarn entlehnt. Speelers sagt a. a. O. S. 31: „C'est le vêtement caractéristique des Achéménides. La candys ne se porte que par les Achéménides qui n'ont pas pu l'emprunter à leurs voisins vaincus, puisqu'elle n'est guère représentée sur les monuments de ces derniers; par conséquent, on peut supposer, qu'ils ne l'ont pas connue". Das Obergewand war stets umgürtet.

Im Kriege war die altnationale Tracht der Perser gebräuchlich. Unter der Herrschaft der Meder kleideten sich die Perser in Tierhäute mit den rauhen Teilen nach aussen (vgl. die Schafspelze der Tataren und der heutigen ruthenischen Bauern im östlichen Kleinpolen), die enganliegenden Ärmel reichten bis ans Handgelenk, Hosen — oben breiter, nach unten ganz schmal und um die Fussknöchel enggeschlossen — erhielten sich als Kriegertracht. Bei Hofe erschien jeder Perser mit Bogen und Köcher, von denen eine Handpeitsche zum Antreiben der Pferde niederhing (vgl. die türkische Karbatsche oder die russische Nagajka [8]).

Die königliche Garde in der Säulenhalle zu Persepolis trägt abwechselnd medische und persische Tracht. Im IV. Jh. v. Chr. war der κάνδυς als Luxusgewand noch vor Alexanders Zug nach Osten bekannt, worauf die Kleiderinventare der Brauronischen Artemis hinweisen (Pauly-Wissowa RE III S. 2208).

---

[8]) Dareios III. Kodomannos hält in der Schlacht bei Issos auf dem pompeianischen Mosaik in der Rechten einen Bogen, wie Dareios I. auf den Dareiken; auch der polnische Adel trug auf den Kontuschgewändern den Köcher als Kriegerabzeichen.

Fünf κάνδυες als Weihgeschenke haben sich in den attischen Inschriften erhalten (CIA II 754). Charakteristisch ist, dass das griechische Theater, das religiös-sakralen Charakter besass, die tragischen Schauspieler in langen Ärmelgewändern vorführte (ebd. S. 2212); das gleiche Kostüm beobachten wir im Kult des Dionysos. Aischylos soll nach Athenaios die στολή auf die attische Bühne gebracht haben, nach dem Muster der Hierophanten in den eleusischen Mysterien — stammt doch der grosse Tragiker selbst aus Eleusis. Melpomene, die Beschützerin der tragischen Schauspieler, Könige (Tyrannen) und Seher treten in der Tragödie in Ärmelgewändern auf. Die mythischen Herrscher wurden so den damaligen persischen Königen (Tyrannen) auch äusserlich gleichgestellt. Dieser Umstand fällt um so mehr ins Gewicht, als die Ärmeltracht den Hellenen allgemein als barbarisch erschien.

Im IV. Jh. kommt jedoch das Ärmelgewand allgemein auch im Privatleben in Gebrauch. Noch den Römern galt der Ärmelchiton als barbarisch und als Zeichen von Verweichlichung (Verg. *Aen.* IX 616, wo ein Grenzsoldat und Bauer in einer Person im Zweikampf seinem Gegner gegenüber betont, dass er zu jeder Zeit in der Rüstung das Feld bestellt habe, stets gewärtig, den Feind abzuwehren und folglich die Ärmeltunika, *tunicae manicas*, nicht kenne). Cassius Dio LXX 17, berichtet vom Kaiser Commodus, er habe, wenn er ins Theater ging, angelegt χιτῶνα χειριδωτὸν σηρικὸν λευκὸν διάχρυσον. Infolge näherer Beziehungen zu den orientalischen Völkern und Byzantion wurde die persische Tracht allgemeine Mode (Pauly-Wissowa RE S. 2217, Gutkowska S. 21, 33 Abb. 104, 105).

III. Parther und Neuperser.

Nach dem Siege Alexanders des Grossen über die Perser und nach seinem Tode fiel das frühere persische Gebiet den Seleukiden Syriens zu. Nur Baktrien hatte besondere hellenistische Herrscher (Agathokles, Eukratides[9]).

Im J. 250 v. Chr. entstand unter der iranischen Dynastie der Arsakiden auf dem ehemaligen Gebiete des eigentlichen Persien das Reich der Parther, das vom Euphrat bis nach

[9]) Justi, *Geschichte des Irans* in Geigers *Grundriss der iranischen Philologie*, Strassburg 1896—1904, II 483.

Indien reichte. Die Parthava waren ein kriegerisches Bergvolk, der Lehre Zoroasters treu ergeben (schon unter Dareios I. werden die Parthava als persische Provinz erwähnt). Unter Arsakes (Aršaka) fielen sie von den Seleukiden ab und traten seitdem als unabhängige Nation auf. Wie ihre Vorgänger, die alten Perser, so trugen auch die Parther den κάνδυς, freilich mit einem höchst bezeichnenden Unterschiede. Der linke Ärmel (des Kriegskandys) war um vieles länger als der rechte [10]), was ja wohl verständlich ist, da der rechte Arm für den Kampf unbehindert bleiben musste. Ein Mantelumhang um die Schultern ergänzt die Tracht der Parther (Hottenrot I 89). Aber auch hier gingen schon die alten Perser mit dem Beispiel voran.

Die lehrreiche Arbeit Speelers — die anderen vom Verf. benutzten Schriften schweigen davon — bemerkt nämlich in einer kurzen Notiz S. 32 seiner vorgenannten Abhandlung folgendes: „A l'époque achéménide aussi, apparaît encore un vêtement nouveau à certains égards; il se compose d'une partie qui enveloppe le corps et d'une autre qui, flottant sur le dos, recouvre aussi le bras sans faire manche" und ebd. S. 44 bei den Kriegergestalten in der Säulenhalle zu Persepolis hebt Speelers ausdrücklich den Mantel hervor: „manteau combiné de la pèlerine" (näheres darüber bei Besprechung der archäologisch-ikonographischen Denkmäler [11]).

Seit 226 n. Chr. erscheint das neupersische Reich der Sassaniden, das bis 641 dauerte, als die Araber die Sassaniden besiegten und den unterworfenen Persern den Islam aufzwangen. Im XI. Jh. (1030) treten als Herrscher Persiens die türkischen Seldschuken, im J. 1220 die Mongolen des Dschingis-Khan, im Beginn des XIV. Jh. die Turkmenen auf. Das Seferidengeschlecht aus Adharbaidschan erkämpfte den Persern die Freiheit.

Die Sassaniden bestrebten sich in allem die uralten Sitten, Gebräuche, den Glauben, die Tracht und das Schrifttum der

[10]) Vgl. S. 110 zur weiteren Entwicklung dieses Ärmels bei den Arabern.

[11]) Schon hier jedoch sei der polnischen bzw. tatarischen *Burka* erwähnt, in der der berühmte polnische Reitergeneral und unermüdliche Bekämpfer der Schweden, Stefan Czarniecki, aus dem XVII. Jh. auftritt und von Malern dargestellt wird.

alten Perser und den Mazdaismus in aller Reinheit wiederherzustellen. Das Volk und die niederen Stände blieben der parthischen Tracht getreu (Überhosen nach Strabo, bei Hottenrot I 108), die höheren Stände (der Adel) aber ahmten den Schnitt der altpersischen Gewänder nach, wie es ja der Adel auch unter den Parthern getan hatte (Hottenrot I 107). Die Hauptbestandteile dieser Tracht waren die bereits bekannten Obergewänder mit langen Ärmeln, mehr oder weniger eng angepasst, umgürtet, da ja, wie wir gesehen haben, der Gürtel seit den ältesten Zeiten einen unumgänglichen Bestandteil der persischen Tracht bildete, vorne vom Gürtel abwärts aufgeschlitzt, oberhalb des Gürtels geschlossen. Die Arsakiden führten bereits Turbane und geflügelte Halbmonde als Kopfputz ein, als Symbole der Sonne und des Mondes; galt doch der König als Bruder jener Himmelskörper (vgl. übrigens dazu den Mithraskult). Die neupersische Panzerreiterei bildete nach Dion Chrysostomos einen wahren Schrecken ihrer Feinde, und bekannt ist die Furcht der Römer und Kaiser Julians des Abtrünnigen vor den Neupersern; ferner nennt sie Ammianus Marcellinus, im Kriege gegen Schapur II, ein furchtbares Kriegervolk; von den früheren Hellenen sprechen sich Herodot und Aristoteles über den kriegerischen Geist der alten Perser aus.

IV. Archäologische und ikonographische Denkmäler.

Die ältesten einheimischen Skulpturen besitzen wir in den Ruinen der Paläste von Persepolis und Pasargadai, und in den gewaltigen Reliefs von Behistun [12]). Wir besitzen Gardesoldaten in Fayence in natürlicher Grösse, die abwechselnd in hofmässige lange, und in kurze Obergewänder gekleidet auftreten, die die Krieger im Felde trugen. Die Krieger der Leibwache haben dunkelblaues Haar. Verf. sah als Student der Philosophie im J. 1904 die gleiche Haarfarbe bei Neupersern in Lwów, anlässlich des Aufenhalts des persischen Schahs samt Gefolge auf seiner Durchreise nach Wien; ein Umstand, der einerseits für die Richtigkeit gewisser Rassen-

[12]) Die Vorderansicht eines κάνδυς befindet sich auf einer in Attika gefundenen Stele (Speelers S. 44).

merkmale, anderseits für die Unveränderlichkeit der orientalischen Verhältnisse seit uralten Zeiten spricht. Aus der Zeitperiode der Sassaniden besitzen wir Skulpturen auf den Felsengräbern von Nagsch-Rustan.

Unter der Herrschaft der Araber und der späteren eigenen Könige verschwinden infolge der Annahme des Islams die bildlichen Darstellungen. Die Angaben der griechischen Historiker sowohl, wie die vorhandenen Überreste der bildenden Künste aus der altklassischen und der späteren hellenistischen Epoche bestätigen vollauf die Darstellungen der alten Perser. Auf dem Friese des Telephos in Pergamon erscheint der König Aleos, neben ihm ein anderer König, und ein Jüngling, der ihm an Rang gleich ist, alle drei mit Kandysgewändern bekleidet.

Pelias tritt als König im Hofkandys im Gipsrelief der latinischen Gräber auf[13]).

Malerei. Auf der sogenannten Dareiosvase in Neapel[14]), stellt die mittlere Reihe Dareios und seine Hofleute dar. In der Mitte befindet sich der König in persischer Tracht, mit der phrygischen Mütze aus Lammfell[15]), statt des krummen Perserschwertes trägt Dareios das gerade Partherschwert, übrigens hatte der letzte Achämenide den persischen ἀκινάκης durch das gerade Schwert ersetzt (Hottenrot I 107). In der Rechten trägt er ein mit Nägeln beschlagenes Zepter, hinter ihm steht ein Gardesoldat in Hoftracht, in Hosen (ἀναξυρίδες). Obwohl der König auf dem Throne sitzt, überragt er gleichwohl durch seinen Wuchs seine Umgebung (Hdt. VII 187, Xen. *Kyrup.* VIII 3, 14). Das Vasenbild stellt die Szene vor, die Herodot VII 10 schildert, in der Artabanos dem Könige vom Kriegszug gegen Griechenland abrät. Von den übrigen Personen sieht man zwei in Persertracht, die anderen jedoch haben keinerlei Kopfbedeckung und wegen ihrer nackten Oberleiber stellen sie kleinasiatische Griechen vor (Hdt. I 10, Plat. *Republ.* 452). Nackte Leiber sind unpersisch, vgl.

---

[13]) Amelung in Pauly-Wissowa RE S. 2216.

[14]) 1851 in Camisium gefunden (Baumeister, *Denkmäler des klassischen Altertums* I 408).

[15]) Die heutigen Perser und türkischen Offiziere tragen gleiche Mützen.

Speelers S. 314, 26 über die alten Perser: „En Perse... le nu est plus rare".

Münzen. Der Δαρεικός, ein Goldstater, erhielt sich bis zum Untergang des persischen Reiches. Wie auf den Felsreliefs von Behistun, so erscheint der König in dem langen κάνδυς, der unten mit einer breiten Borte umsäumt ist, und Hosen, in der Linken hält er den Bogen (daher der Übername der Münze bei den Griechen τοξότης), eine Krone auf dem Kopfe. Auf späteren Münzen kniet der König, wobei er den Bogen zum Schuss spannt (vgl. Ferd. Friedensberg, *Die Münze in der Kulturgeschichte*, Berlin 1926, S. 31 Abb. 8).

Agathokles, der König von Baktrien, prägte Denkmünzen mit dem Brustbild Alexanders des Grossen, ebenso Eukratides 20 Staterenstücke (Friedensberg S. 100). Dagegen ist Arsakes, der als göttlicher Ahnherr der neuen Arsakidendynastie verehrt wurde, als Gott der Parther auf dem Throne mit dem Bogen in der Rechten dargestellt. Nach Justi *(Grundriss* II 483) sollen hier Seleukidenmünzen kopiert sein, aber der Bogen weist vielmehr auf den Dareios der Δαρεικοί Die Köpfe auf den Münzen tragen die Tiara gleich den Persern auf den griechischen bildlichen Darstellungen jener Zeit (zu der altpers. Kopfbedeckung vgl. Speelers S. 38, 39 § 32, 40 § 33); auf der Kehrseite steht der König mit dem Bogen vor einem Altar, wie die Gestalten in Nagsch-Rustam *(Grundriss* II 487); daneben sieht man das Reichsbanner *(kavéh)*, welches auf dem pompejanischen Mosaikbilde der Schlacht bei Issos sichtbar ist. König Arsakes XIV. Orodes ist auf silbernen Tetradrachmen in dem Hofkandys dargestellt.

Viel wichtiger für unseren Gegenstand ist der Kriegerkandys, der bis zur Hälfte des Schenkels reichte (vgl. Philostratos, *Imag.* 334 K: εἰς ἥμισυ τοῦ μηροῦ. Strabon XV 20 ἕως γόνατος) und enganliegende Ärmel hatte. Diesen sehen wir vor allem auf dem Borghesischen Mithrasdenkmal (gegenwärtig im Louvre, Paris). Es stellt ein Mithrasopfer dar. Der Jüngling, der das Stieropfer darbringt, trägt ein Obergewand, das bis ans Knie reicht und kurze, bis an den Ellbogen reichende enge Ärmel hat (vgl. Philostratos a. a. O. καὶ ἴσα τοῦ ἀγκῶνας). An den Schultern sieht man die von Speelers erwähnte 'pèlerine').

Nicht ganz getreu ist die Persertracht wiedergegeben auf dem sog. Attalosvotiv, das eine Schlacht mit den Persern

darstellt[16]). Von beiden Persern ist der Obere, verwundete, in den Kriegerkandys gekleidet, der untere jedoch ist nackt, nur mit Kopfbedeckung, die jedoch nicht nach Persersitte Gesicht und Wangen verhüllt. Die Nacktheit bezeichnet Baumeister a. a. O. als 'unerhört'. „Der gefallene Perser" (jetzt in Neapel, Baumeister II Abb. 1415) mit krummem Schwerte ist im Ganzen getreu dargestellt, weicht jedoch in Einzelheiten von der herkömmlichen Persertracht ab (Schuhe, Hosen, Kopfbedeckung und Schwert sind persisch, der Chiton aber, der die rechte Schulter freiässt, steht wahrscheinlich unter dem Einflusse des Galliers aus der Schlacht mit den Galliern in Venedig, Abb. 1414, ebd.).

Der Triumphbogen des Septimius Severus, nach dem Siege über die Parther erbaut, stellt Parther, Araber und Adiabener (aus Armenien) in Ärmelgewändern dar. Es sei hier bemerkt, dass unter der Partherherrschaft in Armenien und Georgien der Einfluss persischer Sitten auf Leben und Religion der Armenier sich stark geltend machte (*Grundriss* II S. 528; eine eigene Arsakidendynastie herrschte in Armenien). Auch in sprachlicher Beziehung macht sich die Beeinflussung der armenischen Sprache durch die persische zur Zeit der Parther geltend; die meisten persischen Lehnwörter in der armenischen Sprache sind auf jene Zeit zurückzuführen (vgl. *Grundriss der idg. Sprach- und Altertumskunde*, Berlin-Leipzig 1929, IV S. 99 f.).

Malerei. Hierher gehört vor allem das berühmte pompejanische Mosaikbild, das die Schlacht bei Issos zwischen Alexander und dem letzten Achämeniden, Dareios III. Kodomannos, nach dem Berichte des Quintus Curtius III 27 darstellt. Alexander greift den Perser an, der seinen König decken wollte; das Pferd des Persers fällt, dieser selbst wird vom makedonischen Könige durchbohrt. Der persische König, der hinter dem Wagenlenker auf dem Schlachtwagen steht, trägt den κάνδυς, dessen Ärmel durch Armbänder eingefasst sind; in der Linken hält Dareios den Bogen, von dem kein vornehmer Perser sich trennte (vgl. Dareios I. auf dem Δαρεικός); der

[16]) Baumeister II Tafel XXXV. Der Reitertrupp in Nr. 128 hat Ärmel am Obergewand, es fehlen aber die Mützen, wie sie das Mithrasdenkmal besitzt (vgl. Pergamon S. 1241 ebd.).

verwundete Perser trägt den κάνδυς, der hier am deutlichsten ins Auge fällt. Er reicht bis ans Knie; dieser Perser hat übrigens — wie der König und alle übrigen Perser — die ἀναξυρίδες an; als Kopfbedeckung tragen alle, also auch der Wagenlenker, die phrygische Mütze, so wie der Perser, der dem König sein eigenes Ross zur Flucht bietet.

Im Gegensatz zu den Persern, die — wie wir gesehen haben — alle den Kopf bedeckt haben, bleibt Alexander ohne Kopfbedeckung; dafür ist er mit einem Panzer ausgerüstet, worunter ein Ärmelchiton auffällt (am rechten Arm kenntlich). Auf dem Alexandersarkophag (in Stambul) sind Alexander und ein junger Reiter in Ärmelchitone, ohne Panzer, gekleidet, der alte Reiter zur Rechten trägt einen κάνδυς und darüber einen Panzer. In der Jagdszene hat ihn der griechische Reiter an (Pauly-Wissowa RE III 2211). Die Hauptseite des Sarkophags nimmt so die Angaben der griechischen Historiker vorweg, wonach Alexander die persische Tracht angenommen habe. Die Griechen auf dem Sarkophage haben weder κάνδυς noch ἀναξυρίδες, und unterscheiden sich eben dadurch von den Persern (vgl. dazu die Griechengestalten auf der vorgenannten Dareiosvase). Dagegen trägt der Reiter in der Mitte von allen Seiten die Aufschrift *Hephaistion*: nach Plutarchs *Alexander* 48 hatte jener eben die persische Tracht angenommen. Infolge der reichen Beute aus Persien verbreitet sich die Tracht über ganz Griechenland, gilt aber allezeit den Alten als fremd, barbarisch [17]).

Hiermit wäre die Behandlung des Themas abgeschlossen, insoweit der Gegenstand das klassische Altertum und den weiteren alten Orient (Persien) betrifft, der ja durch die Kämpfe mit Hellas und in späterer Zeit mit Byzanz in die mittelalterliche Geschichte eingreift. Will man aber auf den polnischen Kontusch zurückkommen, dann verdient es der Gegenstand, wenigstens skizzenhaft, bis auf unsere Zeit hinab fortgeführt zu werden.

Die Araber (in Persien) änderten die Tracht der Neuperser, indem sie die charakteristischen weiten Kaftane einführten; oder man kombinierte die altpersischen und arabischen

[17]) Auf den altchristlichen Sarkophagen treten die Juden in Ärmelgewändern auf, ebenso die Daker auf der Trajan- und die Barbaren auf der Marc-Aurelsäule; das gleiche gilt von den Dienerinnen auf den flachen Grabreliefs der 'Jüngeren Niobide' in Florenz, die in Ärmelchitone gehüllt erscheinen (Pauly-Wissowa RE II 2208).

Trachten, die die Grundlage für neue Trachten wurden. Uns interessieren vor allem die Ärmelformen. Denn neben kurzen, bis zum Ellbogen reichenden, tauchen fortan Schlitzärmel auf, die entweder aus den alten, kurzen, sich entwickelten, oder aber herabhingen und den Zweck verfolgten, dass man die Arme durch sie hindurchstecken konnte (Hottenrot I 109). Die gewöhnlichen Schlitzärmel hatten vorn ihre Öffnung, in der unteren Hälfte der Ärmel; die bis zu den Füssen reichenden dagegen waren genau in der Mitte geschlitzt (ebd. Abb. 78, 20, 21 bezw. 78, 18), so dass man bequem die Arme hindurchzuziehen vermochte. Dieser Ärmel entstand aber aus dem parthischen linken Ärmel, der die Linke ganz verdeckte (vgl. oben S. 104).

Der ikonographischen Darstellung der neupersichen Trachten begegnen wir erst gegen Ende des XV. Jh. Das arabisch-türkische Kostüm übernahmen sämtliche Moslims (Kurden, Afghanen, die kaukasischen Bergvölker), aber auch Christen, wie die Georgier, mit den in der Mitte geschlitzten Ärmeln (Abb. 78 a bei Hottenrot), die Armenier (Abb. 79, 14), obwohl sie Christen geblieben sind (Abb. 78, 20 zeigt uns einen armenischen Maultiertreiber mit Schlitzärmeln). Die ägyptischen Mameluken, die sich aus dem Kaukasus rekrutierten, Tscherkessen und viele andere Völker daselbst wiesen und weisen die gleiche Tracht auf. Neben der alten Hof- und Kriegstracht (κάνδυς) erscheinen Pelze mit herabhängenden Ärmeln (Hottenrot I 110). Die christlichen Mönche in Mingrelien (Kaukasus) tragen Kutten nur mit einem, dem linken Ärmel, als Überbleibsel nach den Parthern.

Die osmanischen Türken trugen über dem Kaftan ein ärmelloses Obergewand *(feredje)* von anderer Farbe, als die des Kaftans (Hottenrot I 160), beide gleich lang, wobei die Kaftanärmel von dem Obergewand abstachen. Daneben jedoch verwendeten die Türken von alters her ein kürzeres enganliegendes Gewand, den Župan, der lange, vorn geschlitzte, Ärmel hatte, die weit nach unten herabhingen (Hottenrot I 163). Wir haben also vor uns zwei verschiedenfarbige Gewänder, die auch durch ihren Schnitt voneinander abwichen, und von denen das obere Schlitzärmel hat[18]).

[18]) Die Neugriechen trugen seit Ende des XVI. Jhs. vorwiegend türkische Tracht (wie die Albanesen).

V. Die Polen und der Kontusch.

Denkmäler über die polnische Tracht haben sich am frühesten vom Župan aus dem XVI. und XVII. Jh., solche vom Kontusch erst aus der zweiten Hälfte des XVIII Jhs. erhalten. Zuerst sammelte sie der berühmte polnische Geschichtsmaler Jan Matejko in den einleitenden Arbeiten für seine geschichtlichen Kompositionen, wie Siegel, Miniaturen, Porträts sowie Studien über Trachten und polnische Rüstungen in dem Werke *Ubiory w Polsce (Kostüme in Polen).*

In der ersten Hälfte des XVI. Jhs. tauchen Trachten auf, deren Schnitt den zeitgenössischen türkischen und magyarischen nahekommen. Erst in der zweiten Hälfte des XVI. Jhs. setzt sich endgültig der östliche Typus der polnischen Tracht durch (Gutkowska Abb. 236). Über dem Župan trug man das Obergewand zumeist mit Schlitzärmeln. Unter Stefan Batory (XVI. Jh.) beeinflussen sich die polnischen und magyarischen Trachten gegenseitig. Der Kontusch taucht in Polen zunächst als Kriegstrophäe in den türkisch-tatarischen Feldzügen auf (XVI. Jh.), die man über den Župan anlegte, dessen Gürtel fortan den Kontusch umgürtete[19]). Erst unter Siegmund III. aus dem schwedischen Geschlecht der Vasa wurde der Kontusch allgemein zur feierlichen Nationaltracht erhoben. Sein Sohn Wladislaus (der nachmalige vierte König dieses Namens) zeigte Vorliebe für diese Tracht, sein Vater selbst jedoch hielt strenge an der spanisch-habsburgischen Hoftracht fest und verbot dem Prinzen das Tragen des Kontusch (Gloger III S. 79).

Ende des XVII. Jhs. wird der Kontusch allgemein von Adel und Bürgerschaft getragen, indem er sich immer mehr dem orientalischen Urbilde nähert. Jan III. Sobieski war der erste und zugleich der letzte polnische Herrscher, der immer den Kontusch anhatte. Am Tage der denkwürdigen Schlacht bei Wien (11. Sept. 1683) trug er nach dem Zeugnisse seines Hofmannes Dyakowski einen seidenen Kontusch. Des Königs Kämmerer, der auch als Historiograph und Dichter hervortrat, Vespasian Kochowski (1633—1699), berichtet als Augenzeuge in seinem *Commentarius de bello adversus Turcos,* dass Sobieski

[19]) In ähnlicher Weise führten die Makedonier den κάνδυς der Perser in Griechenland ein.

seinen Einzug in die befreite kaiserliche Residenz in einem Kontusch aus blauem Tuch und einem seidenen weissen Župan hielt (Gloger III 70). Dass diese Tracht dem Westen gänzlich fremd war, bekundet die Bemerkung des vorgenannten Dyakowski, dass man beim Entsatze Wiens die berechtigte Furcht äusserte, ob die Kaiserlichen wohl die polnischen leichten Reiter von den ähnlich gekleideten türkischen Spahis unterscheiden möchten (Gutkowska S. 79).

Die aufgeschlitzen Ärmel wurden *wyloty*, d. i. 'Schösse', also 'Flatterärmel' genannt. Die Frauen trugen mantillenartige Gewänder, die im Polnischen durch das Deminutiv *kontusik* bezeichnet wurden (Linde a. a. O. *z wylotami kontusiki* — strój kobiecy — Frauenkontusche mit Flatterärmeln). Die Frauenkontusche hatten aber nach orientalischem Muster lange Ärmel, wogegen die Ärmel der Männer bedeutend kürzer waren, da der kampflustige Edelmann beim geringsten Anlass sehr oft zum Säbel griff, um im Zweikampf seine Ehre zu wahren. Das äussere Zeichen der Herausforderung zum ritterlichen Zweikampf bestand darin, dass man die Ärmel des Kontusch auf die Schultern zurückwarf. Die Jugend und Dienerschaft durften sie nie so tragen, sondern steckten sie rückwärts hinter den Gürtel. Die Leibdiener, die hinten auf den Stufen der schwerfälligen Kutschen standen, mussten bei dem damaligen Zustande der polnischen Landstrassen oftmals die Kaleschen aus den sumpfigen Wegen herausziehen (vgl. die ähnliche Episode in Xen. *Anab.* I 5, 7 mit den Reitern von Kyros dem Jüngeren, die in den κάνδυς gekleidet waren).

Die Stoffe und Gewebe, die man zu den Kontuschen verwendete, stammten zumeist aus Persien, das gleiche war auch mit den Gürteln der Fall. Die in Polen, besonders in Lwów, ansässigen Armenier brachten sie aus dem Osten.

Während der Tagung des Grossen Landtags (1788—1791), der durch die Annahme der denkwürdigen Verfassung vom 3. Mai 1791 beschlossen wurde, kam die Czamara auf, im Schnitt dem Kontusch ähnlich, hinten, wie dieser, mit Falten versehen; sie unterscheidet sich aber von ihm durch ein charakteristisches Merkmal: die Ärmel waren nicht geschlitzt, sondern eingenäht; diese Gewänder wurden offen über dem Župan getragen, der auch den Gürtel mit dem Säbel trug. So kehrt der Kontusch als Czamara zu seiner altpersi-

schen Urform zurück, zum kurzen κάνδυς mit Ärmeln. Dagegen erinnern die Frauenkontusche, mit den herabhängenden langen Ärmeln, noch immer an die neupersische Tracht aus der arabischen Zeit (X. Jh.).

Daneben bestanden noch im XVIII. Jh. kontusch-ähnliche Kapoten, die jedoch stets zugeknöpft über dem Župan getragen wurden (also eine andere Abart des κάνδυς, der allerzeit, sowohl in der Hof- wie in der Kriegstracht, vorne geschlossen getragen wurde).

VI. Rückblick.

Vom VIII. Jh. v. Chr., d. i. vom Erscheinen der Meder auf dem geschichtlichen Schauplatz, bis auf unsere Zeit, also *über zweieinhalb Jahrtausende haben wir das Auftreten von* Namen und Sache verfolgt, die jetzt an der Nationaltracht der Polen (und Magyaren) haftet. Im Westen Europas ist beides unbekannt. Bei näherer Betrachtung der Völker, die das Gewand zugleich mit dem Namen empfingen — abgesehen von den Völkern des Balkans, die von den Osmanen unterjocht wurden und bei denen das Gewand alltäglich ist — drängt sich uns der Schluss auf, dass wir vor uns der Zucht edler Rosse und der Reitkunst leidenschaftlich ergebene Völker haben. Nach Fr. Hommel *(Geographie und Ethnographie des alten Orients*, München 1926, S. 30) war die Pferdezucht den Semiten und Ägyptern[20]) unbekannt, dagegen von den Iraniern eifrig betrieben. Nach Herodot I 192 besass der babylonische Satrap ein Gestüt von ungezählten Stuten (16000) und 800 Hengsten *(Grundriss* II 63 f.). Was wir vom persischen Adel wissen, das können wir mit gleichem Rechte auch auf die Polen und Magyaren übertragen.

Türken, Polen und Magyaren waren als Reiter berühmt. Der Rosschweif bildete bei den Türken ein Ehrenzeichen der Würdenträger, Husarenname und Husarenstückchen stammen von den Magyaren, die polnischen gepanzerten 'geflügelten' Husaren bildeten einen wahren Schrecken der Türken und

[20]) Es sei jedoch bemerkt, dass die Bibel den Pferdenamen sus dem Ägyptischen entlehnt hat. Die Semiten Babyloniens, denen der Esel als heiliges Tier galt — der Messias reitet auf einer weissen Eselin — nennen das Pferd 'Esel des Ostens'.

Tataren. Friedrich II. verwendete daher, nach der Teilung Polens, Angehörige des polnischen Adels als Instruktoren für seine Kavallerie, die preussischen und österreichischen Ulanen trugen die polnische Konfederatka (viereckige Ulanenmütze).

Was die alten Perser anbetrifft, so sind ihrer Reiterei vor allem die Siege über die Syrier und Babylonier zuzuschreiben *(Grundriss* II 73). Bei Karrhai (53 v. Chr.) erlitten die Römer eine furchtbare Niederlage von der Reiterei der Parther, und Kaiser Julian fiel im Kampfe mit den neupersischen Panzerreitern (363 n. Ch.). Sie haben das weströmische und oströmische Reich überdauert, und nach den vielfachen Katastrophen in alter, mittlerer und neuer Zeit, haben sie, mit erstaunlicher Lebenskraft ausgestattet, ihre Unabhängigkeit immer aufs neue erstritten und behauptet. Von den Persern lernten die Araber die Kriegskunst; sie waren es, die den Arabern die Schätze des hellenischen Schrifttums vermittelten, zur Zeit, als Kaiser Justinian die Philosophenschulen in Athen schloss und die Weisheitslehrer aus der alten Musenstadt verwies *(Grundriss* II 543).

Die Erwähnung des κάνδυς-Kontusch verdanken wir den griechischen Historikern (Herodot, Xenophon, Plutarch), dem Geographen Strabon, den Lexikographen, aber auch Dichtern, wie Aristophanes. Fast alle, von Herodot bis auf den Patriarchen Photios, haben den Namen bewahrt und der Nachwelt überliefert. Anderseits haben Kunstdenkmäler der Plastik, Malerei, Münzkunde, die Kostüme der tragischen Schauspieler der Welt den Ruhm vergangener Jahrhunderte verkündet, den Triumph von Hellas über den Osten. Aber auch vom Orient kamen Einflüsse nach Griechenland, wie Kostüme, herüber, namentlich nach dem Siegeszuge Alexanders.

Der ursprünglich medische Hofkandys, den die Perser übernahmen, bildet — wie wir gesehen haben — die Urform des geistlichen Rockes der orientalischen (orthodoxen) Priester. So haben die Trachten des ersten Dareios des Felsreliefs in Behistun einerseits, des letzten Dareios vom Mosaikbild in Pompei anderseits, durch Jahrhunderte fortgedauert. Sie unterlagen gewissen Veränderungen unter den Parthern, aber die Sassaniden bewahrten treu die Überlieferungen der Achämeniden. Unter den Arabern kommen die Schlitzärmel auf, von ihnen haben sie die Türken übernommen, von denen sie hinwiederum bei den Magyaren (als Köntös) und den Polen Eingang gefunden haben. Den Zusammenhang zwischen den

vergangenen Zeitperioden und der Kultur seiner eigenen Nation hat jedoch zuerst der Pole Linde intuitiv aufgezeigt, nicht etwa dank der Verwandtschaft der Kostüme, sondern gestützt auf die sprachliche Gleichung *kontusz* = gr. κάνδυς. Also auch hier haben die Griechen vermittelt, und erst späterhin haben die Iranisten die Gleichung bestätigt.

Obige Ausführungen haben gezeigt, wie notwendig in diesem Falle die allgemein anerkannte Bedeutung der Synthese von sprachlichen und sachlichen Erörterungen bei dieser Untersuchung waren. Historiker, Kostümforscher und Linguisten gingen besondere Wege und daher blieb man in dieser Frage auf 'türkischem Boden' stehen. Man muss aber gestehen, dass die Sprachforscher mit der Identifizierung κάνδυς — *kontusz* den Anfang machten, die Kostümforscher jedoch in ihren Gesamt- und Einzeldarstellungen den Zusammenhang nicht ahnten. So hat im Einklang mit der Losung der altklassichen, humanistischen Überlieferung auch hier wieder der Geist über die Materie obgesiegt.

DE GRAECORUM IMAGINE MUNDI

Graecos et Romanos iam inde ex antiquissimis temporibus aliquas habuisse mundi mappas docent et geographi et periegetae. Vetustissimam talis tabulae descriptionem invenisse sibi visus est Gu. Roscher in scriptiuncula Ps.-Hippocratea *De hebdomadibus*[1]), cuius auctor talem mundi novit formam: „Totus quoque orbis terrarum in septem dividitur partes: 1. ut caput enim et faciem habet Peloponnesum, sedem virorum magnanimorum, — 2. Isthmum correspondentem cervici, — 3. Ioniam ut pericardium, — 4. Hellespontum ut femur, — 5. Bosporum Thracium et Cimmerium ut pedes, — 6. Aegyptum Mareque Aegyptium ut ventrem, — 7. Pontum Euxinum et Maeotida ut inguina et longabonem".

Hanc mundi formam priscam esse iure merito Roscher autumavit meaque quidem sententia sat idoneis argumentis adstruxit. At miror sane virum egregium ipsam hanc mappae speciem nullo dignasse commentario: scil. quod humanam referat speciem, itaque eundem repraesentet macrocosmum, cuius homo existit microcosmus, hic ille vivus organismus. Conceptionem hanc esse propriam philosophorum Ioniorum

[1]) Vide W. Roscher in *Philologo* LXX 1911, p. 259 sq.

pridem demonstravi in dissertatione c. t. *Die biologischen Grundlagen der ionischen Philosophie* (*Archiv f. Gesch. der Naturwissenschaften und Technik* 1920): cuius hypotheseos haec mundi forma nova quidem et optima est confirmatio.

At mappam hanc mundi esse alteram vetustioris tabulae recensionem evidentissime patet, si quidem has organismi partes cum nostris Graeciae tabulis comparaveris. Omnia enim quam optime concordant in quinque primis mundi partibus: re enim vera habes illic organismum et cohaerentem et aliquam hominis figuram re erentem. Quae figura humana disturbatur ac divellitur duabus postremis partibus additis: praebent enim partes et ad externam hominis formam depingendam supervacaneas et praepostero loco positas, ut organismi pictura evadat non solum implicata, sed prorsus monstruosa. Certe non opinor primigenium huius tabulae auctorem perfectam mundi formam potuisse dare: at si eam ad speciem humanam rettulit, talem procul dubio proposuit, quae uni cuique coaevorum probari potuerit. Quod si has partes additicias omittimus, imago erit non solum concinna, sed etiam — id quod maioris est momenti — haec mundi imago correspondebit ei, quam antiquissima mundi descriptio aut si mavis periplus, quem nobis v e t u s Argonautarum conservavit fabula, proposuit, quae Bosporum non excedebat Colchidemque in aditu fere Bospori locabat. Illa mira consonantia imaginis Ps.-Hippocrateae cum fabulosa carminis Argonautici luce clarius demonstrat, revera hanc parciorem imaginem mundi esse primitivam ac primam, eamque non esse — quod Roscher putavit — originis Milesiae, sed in ipsa Graecia conformatam. At res litteraria nos docet, carmen Argonauticum brevi esse retractatum: temporis processu Argonautarum iter tantas subiit variationes et mutationes, ut historia harum permutationum totam fere geographiae antiquae compleret evolutionem. Eandem sortem subiit et illa Ps.-Hippocratea imago mundi: cum brevi post novae terrae ac regiones Graecis innotescerent, has auctor minime putavit praetereundas. Primum innotuit Aegyptus, iam ab Odysseae (in Menelai apologo) auctore introducta, verum qui Pontum Euxinum ignorat. Hunc Pontum et Maeotida in Graecorum litteras intulerunt Milesii, qui colonias his in partibus ponebant: quae additio cum sit ultima, non est cur dubitemus eam ab auctore Milesio esse profectam, totamque hanc imaginis mundi recensionem iure appellari Milesiam.

QUAESTIONES MYTHOGEOGRAPHICAE II

scripsit
RENATA KÖRNER

III. Tartarus.

De nomine. Tartarus et nomine et re tanta nobis obtrudit aenigmata, ut iure merito miremur, cur nemo ad hunc usque diem — si Ottonem Waserum in Roscheri *Lexico Mythologico* s. v. exceperis — hanc quaestionem ex professo tractandam sibi sumpserit. Ipsa nominis forma primitus fluida fuisse videtur, nam et genus est varium (femininum tradit Pind. *Pyth.* 1, 15, neutrum Hesiodus) et declinatio eius est heteroclita; praeter enim num. sing. Τάρταρος habemus non solum num. plur. Τάρταρα, sed etiam dat. plur. Τάρτασιν (ex Τάρτα[ρ]σιν, quo de cf. Brugmann, *Gr. Gramm.* § 61, 4), qui illa Τάρταρα ab aliquo *Τάρταρ derivata esse suadet: nescio an hoc ipso facto externa vocis origo commendetur, praesertim cum et μάκαρ alienis adnumeretur linguis. At maiorem curam suscitat num. plur. τὰ Τάρταρα, qui solus iuxta singularem ὁ Τάρταρος habetur: comparandus quidem est talibus num. plur. ut δρυμός: δρυμά, κέλευθος: κέλευθα, μηρός: μῆρα, κύκλος: κύκλα (cf. lat *locus: loca*), ubi — quod in Τάρταρος quidem desideratur — habetur etiam num. plur. in -οι (κέλευθοι, μηροί, κύκλοι, *loci*). Iure suo grammatici hunc pluralem numerum magis massam ac copiam quam pluralitatem designare autumant. De plurali Τάρταρα Carolus Brugmann (*Gr. Gramm.* § 428) in specie haec sentit: „Gegenüber dem Singular auf -ο-ς deutet die neutrale Pluralform zuweilen nur auf die Ausgedehntheit des Gegenstandes hin, z. B. δρυμά, Τάρταρα". At nescio cur Brugmann hanc, quam pro omnibus his nominibus statuerit interpretationem, pro Tartaro putaverit esse attenuandam: nam quod ad δρυμός attinet, procul dubio de pluribus silvis continuis potest esse sermo. Interpretationem hanc Brugmannianam manasse ex cura non alterandae receptae significationis vocis Τάρταρος patet, cui scil. numerus pluralis vix affingi potest. E contra vero existentia talis numeri pluralis demonstrat vocem initio diversam habuisse vim, certeque talem quae aliquem numerum pluralem posset admittere, ut e. gr. abyssi (βάραθρον), tumuli (τάφος) sim. Id certe hoc usu grammatico demonstratur

vocem Τάρταρος initio minime esse nomen proprium aut personae aut regionis, sed potius substantivum appellativum ad aliquam rem, quae per se pluralitatem admittat, designandam, posteaque iuxta Orci Ditisque analogiam a Graecis et a nobis intellectam esse regionis cuiusdam nomen proprium. Operae ergo pretium ducimus requirere quam rem vox ista appellativa primo designaverit. Qua cum explicatione plane congruit, quod K. Witte *(Singular und Plural,* Vrat. 1912) ex usu poëtico pro Homero statuit, numerum scil. pluralem non abstractum quoddam, sed potius aggregatum exprimere.

Etymologiae quidem hucusque propositae nihil ad rem nostram faciunt idque iam a limine praemittendum recentiores doctos de graeca, immo de indoeuropaea vocis originatione prorsus desperare vocemque ex alia qualibet lingua nobis hucusque ignota mutuo desumptam esse suspicari. At praeteritorum temporum docti hac in re confidentiores erant: quorum cum originationes nunc quoque quibusdam probentur, aliquas saltem proponam, potius ut demonstrem recentiores merito vocis explicandae spem abiecisse, quam ut illas etymologias alicuius pretii esse ducam.

Ipsi antiqui varias probarunt vocis explicationes. Grammatici in schol. Il. Θ 13 deducunt vocem Τάρταρος a ταρταρίζειν. σφόδρα ῥιγεῖν: vel ὠνόμασται διὰ τὸ ἐκτεταράχθαι καὶ συγκεχύσθαι τὰ ἐν αὐτῷ πάντα; idem repetierunt grammatici latini apud Servium in *Aen.* VI 577 (Isid. *Orig.* XIV 9, 8. Lact. Plac. in Stat. *Ach.* I 134) haec docentes: „Tartarus vel quia omnia illic turbata sunt, ἀπὸ τῆς ταραχῆς, aut, quod est melius, ἀπὸ τοῦ ταρταρίζειν, i. e. a tremore frigoris, sole enim caret". At cum ταρταρίζειν evidentissime ipsum a Tartaro sit formatum, haec sententia non potest stare. Verum tamen nec nunc desunt qui antiquos verum sensisse putant in eo, quod Τάρταρος merito deducatur a radice *ταρ reduplicata, quae radix inveniatur v. gr. in ταρ-μύσσειν 'terrere', τάρ-ασσω, τάρ-βος, τρ-έω (Leo Meyer, *Handbuch der griech. Etymologie* II 789. 791): quacum reduplicatione comparant docti βάρβαρος, Γάργαρος, κάρκαρος (— τὰ κάρκαρα), μάρμαρος, βόρβορος etc. eamque sententiam contaminant — utpote qui accuratiorem legum phoneticarum observantiam demonstrare aut nequeant aut nolint — cum opinione, quae onomatopoeiae vocem hanc deberi contendit (v. gr. lexicon Liddelii-Scotti). Unus qui diligentiorem huius sententiae suscepit apologiam, Theodorus

Benfey *(Minos, Hermes, Tartaros,* in *Abhandl. d. Gött. Ges. d. Wiss.* XXII 1877, p. 17—40), novam praeterea hanc protulit hypothesin, qua Tartari et vocem et rem ex Indorum derivatam demonstret mythologia. Summa quidem opinionis Benfeyanae haec est: lingua indoeuropaea praebet radicem **tar* 'scandere', ex qua reduplicata vox sanscr. *tarâtar-a* 'perpetim descendere' est formata, unde deductum est nomen *talâtalá* 'extrema profunditas', ut designatio cuiusdam regionis infernalis, cui respondeat graecum Τάρταρο. Illud sanscr. *talâtala* minime — ut aliis doctis placuit — est compositum ex *tala* + *atala* (quae et ipsa sunt nomina regionum infernalium), sed potius simplex e reduplicatione efformatum. Tantum vero abest, ut Benfeyi argumenta cuidam persuaserint, ut nostro quidem tempore nemo inveniatur, qui eius opinionem repetere, nedum defendere audeat: inque his *Tartarus* idem subiit fatum cum *Sârameyá*-Ἑρμείας, *Karbará*-Κέρβερος, *Manu*-Μίνως etc., quas easdem esse voces idem Benfey post alios asseruit. Hoc tamen Benfeyo facile concedimus eius quidem etymologiam toto caelo esse meliorem quam originationem talium philologorum, qui ut Conradus Schwenck (*Etymologisch-mythologische Andeutungen,* Elberfeld 1823, p. 136) Τάρταρος deducunt ab ἄρα (ἔρα) 'terra' „mit vorgesetztem *t*-Laut, wie *terra*". Neque multo praestantior erat propositio Augusti Pott *(Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der indogerm. Sprachen,* Lemgo 1836, II p. 116 sqq.), qui componens et Tartari et populi Tatarorum nomen cum voce persica *târi* 'caligo', ex ea radice reduplicata voces has processisse putat.

Aliam prorsus vocis Τάρταρος explicandae viam iniit Strabo (III 149), qui Homerum Tartarum ad remotissimae Tartessi in ultima Hispania sitae normam finxisse suspicatur: ἡ δὲ νὺξ ὅτι δύσφημον καὶ τῷ Ἅιδῃ πλησιάζον, ὁ δὲ Ἅιδης τῷ Ταρτάρῳ, εἰκάζοι ἄν τις ἀκούοντα περὶ Ταρτησσοῦ τὸν Τάρταρον ἐκεῖθεν παρανομάσαι τὸν ἔσχατον τῶν ὑποχθονίων τόπων, προσθεῖναι δὲ καὶ μῦθον τὸ ποιητικὸν σώζοντα . . . πρὸς μὲν δὴ τὸ χεῖρον ἀπὸ τῆς τοῦ Ταρτάρου μυθοποιίας αἰνίττοιτό τις ἂν τὴν τῶν τόπων μνήμην τῶν περὶ Ταρτησσόν. Quae opinio profecto non tam absurda est, ut primo obtutu videri possit, cum reapse aliquando mortuorum sedes a regione aut loco designentur: ipsi enim Graeci duo noverunt flumina Tartari denominatione insignita, unum in Thessalia a Tartaro tyranno Melitensi cognominatum, alterum Italicum, quod incidit in Padum.

At cum argumenta alia praeter fortuitam nominum similitudinem desint, iure merito docti Strabonis sententiam repudiarunt. Eo magis stupemus repetentes eam nostris temporibus, ut unicam nominis explicationem, ut in *Dictionnaire de mythologie*, Parisiis 1845, p. 873: „On croit que l'idée du Tartare a été formée sur la Tartesse des Anciens, qui était une petite isle à l'embouchure du Bétis, aujourd'hui Guadalquivir, en Espagne: on envoyait peut-être dans cette isle les criminels d'État". Quod ut melius comprehendamus, meminerimus oportet Francogallos solitos esse condemnatos deportare in remotas regiones Americanas, inter quas ob imminentia mortis pericula etiam erant, quae metonymice 'inferi' (*enfer*) cognominarentur: at opus non est animadversione ipsos antiquos praeter metalla et exilium nil tale novisse. His nostris diebus recoquit confidenterque recommendavit eandem opinionem Paniagua, *Géographie mythique*, Parisiis 1911, p. 115 dicens: L'hébraïque *Tarsis*, le nom grec de Τάρταρος, le *Tartare*, c'est le dravidien *tari* 'être inculte', *tarisu* 'terre aride', qui a produit en védique *tars*, *tatarsa* 'avoir soif'; quem in Maeotide situm asserit. Sed facile concedimus hanc saltem auctoritatem rei nullam facere fidem.

Quae cum ita sint, de probabili Tartari etymologia adstruenda desperamus: nec linguae semiticae quidquam nos promovent, non enim praebent simile, quocum vox Τάρταρος apte possit comparari. Assyrii quidem inferos suos dicunt *iṣrit lā tari* 'regio unde non revertuntur', attamen — ut M. Schorr rerum Assyriarum apprime gnarus me docuit — cum verbum *tari* reduplicationem non admittat, Τάρταρος hac cum phrasi nullo modo potest coniungi. Veri autem videtur simile Ταρτάρου vocem praehellenicae praeberi dialecto. Missa ergo nominis disquisitione, iam ad rem ipsam transeamus.

De regione. Tartarum vulgo putant mortuorum designare regnum, sed quo terrarum loco inveniatur, quid proprie designet, quomodo ad alias infernas regiones aut saltem denominationes se habeat, ab ipsis quidem doctis satis neglectum esse videtur. Nec multo ingeniosiores hac in quaestione se praebuerunt mythologi, qui concordes paene profitentur, Tartarum esse sub terra locum, ubi mortui pro sceleribus in vita perpetratis poenas luant. Quod a vero quidem non omnino

absonum, praesertim si posteriores, praecipue Romanorum poetas, spectes, sed antiquis temporibus vix atque vix creditum invenitur. Nemo autem — id quod quaestionis caput esse putamus — totam viam, quam designatio haec ab antiquissimis temporibus ad poëtarum Romanorum opera permensa est, accuratius investigavit: quod aliorum omissum hic pro viribus supplendum spondemus.

Qua in re duces sequimur Homerum et Hesiodum, utpote antiquissimos Graecorum scriptores, qui quamquam inter se minime consentiunt, attamen cum primi Tartari mentionem perhibuerint, auctores nobis sunt gravissimi. Atqui primum quid Homerus nos de Tartaro doceat videamus. Primam eamque ampliorem eius mentionem dedit Iuppiter Θ 10 sqq., ubi deos comminatur, ne Achivos Troianosve adiuvent — alioquin coniecturus sit praevaricantem rebellemque in Tartarum:

ὃν δ' ἂν ἐγὼ ἀπάνευθε θεῶν ἐθέλοντα νοήσω
ἐλθόντ' ἢ Τρώεσσιν ἀρηγέμεν ἢ Δαναοῖσι,
πληγεὶς οὐ κατὰ κόσμον ἐλεύσεται Οὔλυμπόνδε·
ἢ μιν ἑλὼν ῥίψω ἧς Τάρταρον ἠερόεντα,
τῆλε μάλ', ᾗχι βάθιστον ὑπὸ χθονός ἐστι βέρεθρον,
ἔνθα σιδήρειαί τε πύλαι καὶ χάλκεος οὐδός,
τόσσον ἔνερθ' Ἀΐδεω ὅσον οὐρανός ἐστ' ἀπὸ γαίης·
γνώσετ' ἔπειθ' ὅσον εἰμὶ θεῶν κάρτιστος ἁπάντων.

Qui versus mire conspirant cum eis, quos posuit Hesiodus *Theog.* 717 sq. ut clausulam titanomachiae:

...καὶ τοὺς μὲν (scil. Τιτῆνας) ὑπὸ χθονὸς εὐρυοδείης
πέμψαν καὶ δεσμοῖσιν ἐν ἀργαλέοισιν ἔθησαν,
νικήσαντες χερσὶν ὑπερθύμους περ ἐόντας,
τόσσον ἔνερθ' ὑπὸ γῆς ὅσον οὐρανός ἐστ' ἀπὸ γαίης·
τόσσον γάρ τ' ἀπὸ γῆς ἐς Τάρταρον ἠερόεντα.
ἐννέα γὰρ νύκτας τε καὶ ἤματα χάλκεος ἄκμων
οὐρανόθεν κατιὼν δεκάτῃ ἐς γαῖαν ἵκοιτο·
ἶσον δ' αὖτ' ἀπὸ γῆς ἐς Τάρταρον ἠερόεντα.
ἐννέα δ' αὖ νύκτας τε καὶ ἤματα χάλκεος ἄκμων
ἐκ γαίης κατιὼν δεκάτῃ ἐς Τάρταρον ἵκοι.
Τὸν πέρι χάλκεον ἕρκος ἐλήλαται· ἀμφὶ δέ μιν νὺξ
τριστοιχεὶ κέχυται περὶ δειρήν· αὐτὰρ ὕπερθεν
γῆς ῥίζαι πεφύασι καὶ ἀτρυγέτοιο θαλάσσης.

"Ενθα θεοὶ Τιτῆνες ὑπὸ ζόφῳ ἠερόεντι
κεκρύφαται βουλῇσι Διὸς νεφεληγερέταο
χώρῳ ἐν εὐρώεντι, πελώρης ἔσχατα γαίης·
τοῖς οὐκ ἐξιτόν ἐστι, θύρας δ' ἐπέθηκε Ποσειδέων
χαλκείας, τεῖχος δὲ περοίχεται ἀμφοτέρωθεν.

Quam locorum similitudinem ita interpretatus est Udalricus de Wilamowitz (*Der zweite Schlachttag* Θ [Berl. Akad. 1910] = *Ilias und Homer*, Berlin 1917, p. 57), quod hunc Homeri locum ex *Theogoniae* versibus putaverit ad vivum expressum, itaque — pro sua opinione de carminum Homericorum compositione successiva — poetae libri Θ tempus inter postremos Homeri (quem IX adsignavit saeculo) diasceuastas, quippe qui ex Hesiodo penderet, collocavit eumque septimo adscripsit saeculo. Quod Wilamowitzio quidem facere licebat, cum Wolfii insistens vestigiis carmina Homeri varia variis temporibus orta putaret nec quidquam obstaret, quominus Θ, quod multas ob rationes novissimum fere Homeri pronuntiavit carmen („ein Spätling"), post Hesiodum compositum demonstraret. Nobis vero, qui hanc Wolfii Wilamowitziique de carminum Homericorum ortu ac progressu sententiam non probamus, neque eius argumentis ac multo minus eius thesibus tute uti licet: attamen non eo opinionis praeconceptae progredimur, ut hanc ob rem omnia, quae vir eximie doctus contenderit, plane reicienda existimemus. Perpendenda sunt ergo eius argumenta, quibus permotus Homeri versus ex Hesiodo expressos declaraverit. Atqui non licet negare arctissimum inter utrumque auctorem nexum. Scilicet hic illic idem prorsus habemus: apud Hesiodum Titanas rebelles, qui in Tartarum detruduntur, apud Homerum deos, qui, si rebelles fuerint, eandem subituri sunt poenam. Ipsa vero sors iisdem fere verbis describitur: vincti sub terra recluduntur in quodam praecipitio profundissimo, quod distet tantum a superficie terrae, quantum haec ab Olympi cacumine vel a caeli firmamento. Apertius scilicet poeta non potuit indicare obscurum Tartarum oppositum esse lucidae deorum sedi.

Quae quomodo accuratius sint intellegenda, docti ambigunt plurimique difficultates aut non animadvertunt aut animadversas vix tangunt. Unus est qui audax rem solvere est conatus: K. H. W. Völcker (*Über Homerische Geographie und*

Weltkunde, Hannover 1830, p. 156—158) enim tri ademonstrare est ausus: 1. Tartarum deorum aut mortuorum aut punitorum esse regionem, qualis hominibus mortuis designetur Orcus (Ἀιδης), 2. Tartarum regionem esse non ultraoceaneam, ut v. gr. Orcum aut Elysium Homericum, sed solummodo subterraneam, 3. ipsum vero Tartarum minime esse partem terrae (cuius in visceribus Orcum fuisse scimus), sed extra aut potius infra terram infimam esse situm, tantumque a terra distare, quantum caelum a terra — ergo Tartarum ipsum esse quendam ἀντουρανόν. Ipsam hanc explicationem porro confirmat Völcker Hesiodea Tartari descriptione proposita, quae ipsi eandem prorsus mihi mundi imaginem praesentare videtur.

Quam quaestionem vere intricatam ut accuratius discutiamus, aliqua sunt praemittenda. Scilicet nec Graecos neque alios populos antiquos primitus talem habuisse asserimus mundi imaginem aut mappam, qualem posteriores, qui omnia terrae regiones in iusta itinera ac stationes, maris vero in iusta emporia ac portus dividebant hancque ob rem pro viribus quam accuratissimam terrae imaginem pingebant. Hesiodi vero Homerique temporibus mundi imaginem fuisse potius schematicam quam rei veritati respondentem, facile demonstrari potest exemplis talium mundi 'mapparum' servatis: novimus enim Assyriorum mundi mappas qualescunque sint, cuius exemplum unum, quod hic reproduco, E. A. Budge *(Babylonian Life and History*, [2]London 1925, p. 214) posuit et explicavit: ibi videmus Assyriorum terram Euphrate flumine et urbe Babylone positis designatam, deinde terrarum, quas Sargon rex Agad debellaverat, lineamenta aut potius directiones rude indicatas, reliquumque cosmicum — ut ita dicam — systema, cuius medietatem atque umbilicum ipsa Assyria efficit, octo radiis positis adumbratum, quos inter radios non deest regio 'ubi sol non conspicitur', i. e. Graecorum Erebus: quae mundi mappa tellurem ut discum repraesentat, quem circumfluit 'flumen amarum', Graecorum Oceanus.

Sed inferet aliquis, hanc mundi mappam esse Babyloniam nimisque a Graecorum sensis distare. At nos Graecos in geographia perinde atque in astronomia Assyriorum esse discipulos facile credimus. Quamquam desunt exempla Graeca mappis mundi Babyloniis respondentia, terrae tamen imaginem Graecis saeculi VII aut VI debitam non maiore excelluisse per-

spicuitate supponere par est. Talem quidem mundi imaginem ex Ps.-Hippocratea scriptiuncula *De hebdomadibus* reconstruendam tentavit W. H. Roscher (*Über Alter, Ursprung und Bedeutung der hippokratischen Schrift von der Siebenzahl* 1912) inque eo minus felicem se praebuit, quod non animadverterit mundi aut potius Graeciae partes ibi primitus fuisse quinque duasque, quae septenarium complerent numerum, ibi esse additicias. Sed utut est, patet hanc imaginem terrae a Ps.-Hippocrate propo-

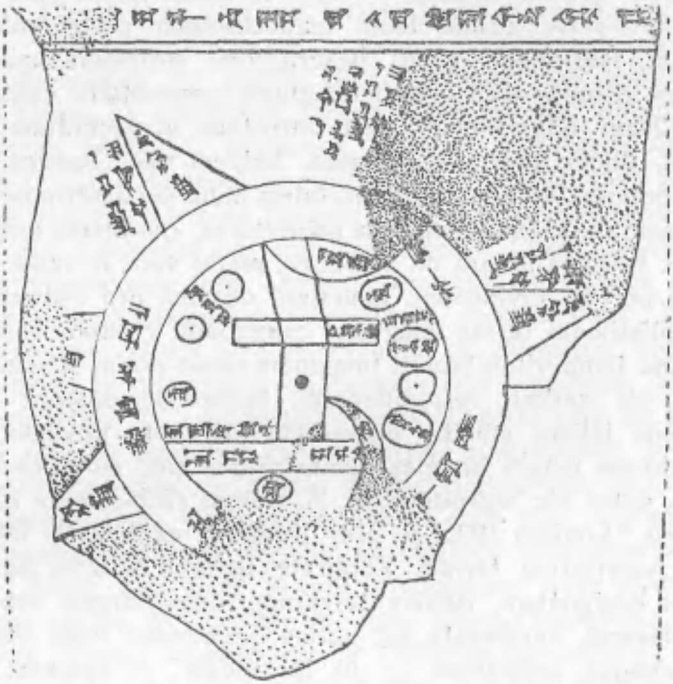


Tabella Babylonica Musei Britannici num. 92697 mundi repraesentans imaginem.

sitam, quamquam Ionum curis aut scientiae debitam, minime esse mundi descriptionem, sed potius schema mere phantasticum, cum p e r s o n a e formam exprimat: quocum mire concordat id quod R. Ganszyniec *(Die biologischen Grundlagen der jonischen Philosophie* in: *Archiv f. Geschichte der Naturw. u. Technik* 1920) olim ostenderat, Ionum systema cosmicum exprimere organismum v i v u m. Hanc ob rem operam et oleum perderemus, si nostris innixi mundi mappis tentaremus Hesiodi Homerique κόσμον reconstruere: ubi ipsi poetae nil definitum

sciverunt aut proposuerunt, quomodo nos lineis hoc describamus? At aliquam, licet universam fluidamque aut — si mavis — evanidam fere mundi imaginem ipsos habuisse non negamus ipsamque ea qua par est cautela adhibita reconstruendam sumemus.

Qua in re nos quidem minus erimus confidentes quam recentissimus Homericae mundi imaginis delineator, Guilielmus Dörpfeld *(Das Weltbild der Achäer*, in: *Die Heimkehr des Odysseus*, München 1925, I p. 230 sqq.), qui omnino diversam ab ea, quam hucusque docti reconstruxerunt achivam mundi mappam proposuit, eaque quae minus cum Homeri contextu concordant, brevibus his expedivit verbis, quae profecto dubia movent: „nur einige spätere Veränderungen des Homer-Textes und mehrere Missverständnisse haben zu unrichtigen Ansichten über das achäische Weltbild geführt". Cuius opinionem, cum minus Tartarum quam alias terrestres mundi regiones tangat, hic quidem silentio praeteribimus eaque potius in quo cum omnibus idem sentit, afferemus. Terram putatam esse discum omnes concedunt: firmissimum, quamvis hucusque ignoratum, argumentum nos Babylonia mundi imagine allata huic opinioni traditae addimus, quippe cum in geographicis — ut in ceteris fere omnibus scientiis ac disciplinis — Graecos a Babylonia pendere asseveremus. Hunc discum ab Oceano esse circumdatum — id quoque secundum Babyloniorum opinionem — nemo unquam dubitavit: Babylonica huius conceptionis origo explicat id quod suo iure Dörpfeld miratur, unde nimirum Graeci sciverint, reapse terram circumdatam esse aquis, cum ipsa Graecia — sive accipias Europaeam sive Asiaticam — potius sit terra continens: ipse Dörpfeld Graecos hanc telluris aut potius Oceani circumfluentis conceptionem fabulosis Minyis „aut aliis populis orientalibus" (p. 247) debere aestimat. Tellurem supra Oceanum supereminere consentaneum est — alioquin Oceani fluctus illam inundassent. Supra vero terram caeli extenditur firmamentum dimidii globi formam exprimens: hoc firmamentum repositum est in terra, ex qua excreti montes ceu columnae caelum illud sustentant. Quibus ex montibus maxime notus est praeter Atlantem Thessalorum Olympus, qui propterea deorum putatur sedes, quod caelum tangat aut potius penetret: in eius cacumine dei — velut Achivorum reges in montium colliumque summitatibus arces suas, quas dicimus

ἀκροπόλεις — palatia sua exstruebant. In ipsis vero terrae visceribus extenduntur inferi, ad quos patet aditus et ex Oceani parte — ibi scilicet, ubi sol diurnum absolvens cursum declinat, ut post laborem actum balneo vespertino recreetur — et ex variis terrae antris: solis occasum inferorum indicare aut constituere aditum plurimorum populorum, etiam Babyloniorum, communis erat opinio. Inferi vero — ut merito docti observarunt — ipsius telluris constituunt partem, ut nostris temporibus metalla.

At quid sub terra inferisque invenitur? Estne illic vacuum aut intermundium aliquod? Secundum Homerum Hesiodumque habetur illic Tartarus (quamquam Hesiodus inferos inter et Tartarum adhuc Chaos interponit). Völcker quidem et Dörpfeld alios secuti Tartarum putant accuratissime respondere huic dimidio supra terram extenso globo, quem caelum dicimus, itaque Tartarum ipsum inferiorem globi medietatem exprimere, quasi quoddam contracaelum, totamque rerum naturam perfectissimam, ut aiunt, corporis formam, globum scil., repraesentare. Fortasse haec conceptio verum attingit, quamquam non desunt, quae contra talem Tartari imaginem pugnare videntur. Ut gravissimam difficultatem afferam, in Tartaro velut in carcere recluduntur Titanes; at deos Homericos Hesiodeosque non in caelo, sed in Olympo habitare iamdudum observatum est, ita ut secundum analogiae leges Tartarus Titanum Olympo potius quam caeli firmamento deberet respondere. Quam difficultatem ut expediamus, videamus qui proprie sit Titanum Tartarus et quomodo se habeat et ad Orcum et ad Elysium, mortuorum (punitorum) beatorumve sedes.

Titanum nomen regum praehellenicorum designationem esse eosque hanc ob rem dis Olympiis opponi solitos, quod tunc temporis reges — ut Orientalium erat mos — ipsi forma colerentur religiosa, veri est simillimum. Quod si admittimus — nec quid obstet nobis est compertum — patet reges quoque perinde ac deos creditos esse immortales neque unquam in Orco habitasse eos putatum esse a subditis: immo ipsorum fuisse Elysium aut Beatorum insulam a priscis memoratam poetis. Qua cum sententia mire congruit damnatorum beatorumque sedium vicinitas et quod Saturnus, deorum Olympiorum pater, Titan ipse Titanumque princeps creditur inque Elysio imperitare perhibetur. Quomodo ergo oriri potuit fabula

Hesiodea de Titanibus in subterraneum Tartarum detrusis? Non Hesiodus eam finxit — ipsam fabulam antiquiorem esse inque Hesiodi *Theogoniam* solummodo breviter secundum aliquam relationem prolixiorem esse inlatam patet. At licet nobis hac in fabula — Euhemeri fere viam ac rationem approbantibus — conspicere imaginem conflictus regum divorum praehellenicorum cum Graecorum dis, victorumque ab Olympiis memoriam perpetuo esse damnatam huiusque damnationis formam ac figuram esse Tartarum? Quamvis concinna sit ac congrua talis historiae imago — ita v. gr. et Venus antiquorum et Diana, cum christiani victoriam reportaverint, in daemoniorum ordinem sunt relatae — minus tamen nobis probatur, cum mythologiam historiae esse imaginem reflexam nequaquam nobis possimus persuadere. Quin immo fabulam de Titanibus in Tartarum detrusis poëticum putamus τόπον, conflictus scil. Gigantum cum dis apud priscos maxime usitatum ac communem, quem poëta aliquis in Titanas transtulerit adque Gigantum exemplar sub montibus ignivomis reclusorum Titanas quoque punitos finxerit.

Quam sententiam probare videtur is qui ex professo fabulam de Titanibus Gigantibusque tractavit, Maximilianus Mayer *(Giganten und Titanen in der antiken Sage und Kunst*, Berlin 1887, p. 132), cum variis argumentis allatis haec dicit: „Überzeugen wir uns nicht mehr und mehr, dass Alles, was an diesem Mythus — Titanum dicit fabulam — alt, echt und greifbar erscheint, auf Riesen- und Gigantengeschlechter hinausläuft?“ Titanes cum dis confligentes sunt devicti et detrusi in Tartarum, i. e. in locum, quem Homerus finxerat probabiliter in insula iuxta Beatorum Insulam sitam et ab Oceani fluctibus circumdatam, quam posteri partim Orci coloribus depingebant partim prorsus cum Orco confundebant, itaque aura iucunda, grato sole ac luce privabant, ut vivide eam describit Iuppiter iracundus Θ 477 sq.:

ὡς γὰρ θέσφατόν ἐστι· σέθεν δ' ἐγὼ οὐκ ἀλεγίζω
χωομένης, οὐδ' εἴ κε τὰ νείατα πείραθ' ἵκηαι
γαίης καὶ πόντοιο, ἵν' Ἰάπετός τε Κρόνος τε
ἥμενοι οὔτ' αὐγῆς Ὑπερίονος Ἠελίοιο
τέρπονθ' οὔτ' ἀνέμοισι, βαθὺς δέ τε Τάρταρος ἀμφίς·
οὐδ' ἢν ἔνθ' ἀφίκηαι ἀλωμένη, οὔ σευ ἔγωγε
σκυζομένης ἀλέγω, ἐπεὶ οὐ σέο κύντερον ἄλλο.

Differentia tamen Tartarum inter et Orcum intercedens sub oculos cadit, hic enim omnibus in commune mortuis, ille solis destinatur dis, qui divina privati dignitate ob periurium aut rebellionem a divorum palatiis Olympoque seclusi in Tartarum relegantur. Hesiodus quidem fabulosum sectans colorem Tartarum potius ut damnatorum sceleratorumque depingit sedem, cum hunc altissime sub terra ponat, ex vinctis nullus unquam pateat exitus, ubi Titanes in vincula coniecti vitam degunt, ita fere, ut alibi in terrae visceribus Gigantes et Aloidae poenis addicti. Quo ex facto eluceret Tartarum non confictum esse pro Titanibus — id quod plurimi contenderunt docti — sed priscam, eamque praehellenicam mortuorum esse sedem, quae posterioribus temporibus in desuetudinem abierit et hanc ob rem ad unum solum 'mortuorum' ordinem, scil. Titanum, restrictus est. Similiter sentit M. Mayer (p. 133): „Der Sitz im Tartarus, ihr (scil. Titanum) einziges mythologisches Merkmal, kommt ihnen von Hause aus nicht zu, wenn wir darin recht gesehen haben, sondern gehört den versunkenen Menschen- und Gigantengeschlechtern der Vorzeit". Qui seclusionis locus primitus potuit esse indifferens, i. e. neque beatorum nec damnatorum, sed mortuorum tantum. Quae suppositio speciosa quidem est, sed ut postea videbimus, vix granum veri continet.

Iam si auctorum posteriorum usum perlustramus, videmus omnes fere auctores ex Hesiodo pendere quem Homero consentientem didicerunt: ubique enim Tartarus est Orci ille punitionis eximiae sedes, qui praesertim in *Prometheo* Aeschylea commemoratur, ubi v. gr. Prometheus — qui a posteris et ipse inter Titanas recensetur — praeter alia merita suo consilio Iovem Saturnum in Tartarum detrusisse gloriatur, v. 2 sq.:

> ἐμαῖς δὲ βουλαῖς Ταρτάρου μελαβαθὴς
> κευθμὼν καλύπτει τὸν παλαιγενῆ Κρόνον
> αὐτοῖσι συμμάχοισι

quo Aeschylus Homeri Θ sq. 479 respicit. Alii quoque loci Homeri redolent imitationem, ut v. 152 sq.:

> εἰ γάρ μ' ὑπὸ γῆν νέρθεν Φ' Ἄιδος
> τοῦ νεκροδέγμονος εἰς ἀπέραντον
> Τάρταρον ἦκεν, δεσμοῖς ἀλύτοις
> ἀγρίως πελάσας...

qui versus manifeste repetunt Iovis minas Θ 14 sq. in deos

rebelles pronuntiatas et ab Aeschylo itidem Prometheo v. 1050 sq. tributas.

At si in *Eumenidibus* v. 70 sq. poeta dicit de Furiis:

ἐπεὶ κακὸν
σκότον νέμονται Τάρταρόν θ' ὑπὸ χθονός,

videmus iam Tartari naturam mutatam in simplicem synonymam Erebi designationem, partem scil. aliquam Orci, ex quo viae deducunt hinc ad Elysium illinc ad Tartarum. Nova est haec procul dubio opinio quae cum Hesiodea vix vocem habet communem: hic enim Tartarus Aeschyleus iam non est Titanum sedes deorumque rebellium, sed — ut posterorum — potius Furiarum tortorumque, periurorum sceleratorumque. Neque alium noverunt Tartarum ex Aeschyli temporibus poetae tragici (cf. Soph. *Oed. C.* 1389, 1574, saepe Eurip.). Unde haec tanta tamque subita mutatio? Causam huius evolutionis requirimus in doctrina Orphica sexto a. Chr. n. saeculo renata totasque fere litteras graecas invadente, cuius habitum et Odysseae Necyia redolet: ea eschatologia de mortuorum praemiis ac poenis disseruit. Gravissima huius doctrinae vestigia referunt Platonis dialogi, qui disertis verbis Tartarum punitionis locum ponunt, ut *Gorg.* 524 a, ubi philosophus dicit duas vias ducere huc ad Beatorum insulas illuc ad Tartarum (οὗτοι οὖν, ἐπειδὰν τελευτήσωσι, δικάσουσιν ἐν τῷ λειμῶνι, ἐν τῇ τριόδῳ, ἐξ ἧς φέρετον τὼ ὁδώ, ἡ μὲν εἰς Μακάρων Νήσους, ἡ δ' εἰς Τάρταρον) qui alibi, *Gorg.* 523 b, dicitur prorsus vindictae ac iustitiae ergastulum (τὸ τῆς τίσεώς τε καὶ δίκης δεσμωτήριον, ὃ δὴ Τάρταρον καλοῦσιν), quam sententiam mutatis verbis repetit *Phaedrus* 113 e (τούτους δ' ἡ προσήκουσα μοῖρα ῥίπτει εἰς τὸν Τάρταρον, ὅθεν οὔποτ' ἐκβαίνουσιν). Hic est ille Tartarus ex poetis et speciatim ex Vergilii Aen. VI nobis familiaris, qui Tartarum nobis describit ut arcem aeream undique flammis vallatam ac muris, ex qua prorumpunt gemitus et fletus damnatorum, cuius regimen Furiis est commissum portaeque custodia crudelissimae Tisiphonae credita. Ut Styx Acheronve Orcum, ita Phlegethon circumdat Tartarum: ibi truces Titanes, Aloidae omnesque qui contra deos peccaverunt, poenis addicuntur.

Hic ergo Tartarus qui est pars Orci, qualis sunt et Campi Elysii, totus est Orphicorum. Orphicam scimus et sententiam de deorum periuris exilio Tartaroque multatis, quam refert

Hesiodus. Nec desunt rationes cur totam de Tartaro doctrinam Orphicam asseramus. Sed cum vix coniectura assequamur qui fuerint Orphici, nullam inde lucem eliciemus ad ipsius Tartari naturam definiendam.

Quibus expositis merito quaeritur Tartarusne sit potius notio eschatologica Orphicorum quam cosmologica Graecorum. Problema hoc eo est gravius quod Graecorum religionem ullam eschatologiam proprie dictam neque habuisse neque excoluisse scimus. Quod si recentioribus credas doctis, Tartarus cosmici systematis est pars, eaque infima, quam O. Waser ita sitam putat:

αἰθήρ
ἀήρ
ἀΐδης
τάρταρος

Parum hac in re differt Gu. Dörpfeld, qui Völckeri amplectens sententiam haec asserit (p. 233): „Tief unter dem Hades denkt der Dichter sich den Tartaros, offenbar als untere, der Himmelskuppel entsprechende Halbkugel... Die ganze Welt war demnach für Homer und die Achäer eine Kugel, also der vollkommenste Körper, und in ihrer Mitte schwebte die Erdscheibe mit dem Hades und Okeanos". Quam hypothesin etiam graphice Dörpfeld repraesentavit. At nescio quae virum sane egregium moverit ratio, ut quam optimis aetatis Alexandrinae adscribere solemus hypothesin mundi imaginem repraesentantem, ipsis Homeri Achivis tribuat: in Homeri contextu nil simile invenias. At Dörpfeldium respexisse eum solum Homeri locum qui cum Hesiodo consonet, facile patet: alteram vero eamque prolixiorem Tartari descriptionem, quae potius suadet locum in insula quadam situm imaginari, consulto praeteriit et cum aliis sensit, qui hoc quoque loco Tartarum sub inferis situm malunt intellegere. Iam quod cosmicum Homeri systema attinet, tria omnino poeta mundi agnovit regna: Olympicum cui praesidet Iuppiter qui et terrae, cuius pars est Olympus, dominatur, alterum regnum marinum cum Neptuno rege, tertium inferorum cui Dis praeest. Quae regna profecto non excludunt alias mundi partes, ut est οὐρανός qui nulla Homero, ni fallimur, est regio, sed potius limes mundi, quem sibi imaginatur ad instar cooperculi ahenei, in quo nemo potest

stare, nedum habitare. Cui caeli firmamento si Tartarus corresponderet, ut post Völckerum aliosque vult Dörpfeld, minime posset esse Titanum ergastulum: quod ut possit esse secundum poetarum sententiam, necesse est respondeat potius Olympo deorum sedi. Hinc iam patet Tartarum non esse notionem cosmicam, sed potius eschatologicam, quae designet regionem, in qua post vitam hac in terra transactam mortui puniendi morentur. Ergo regio haec coniungenda est cum religione quae hominum docuit existentiam post mortem. Priscis vero temporibus soli reges credebantur immortales, quippe qui etiam di sint reputati. Sed reges divos post vitam hac in terra transactam in Elysium aut Beatorum insulam transferri consentanea omnium erat persuasio: vix enim quisquam tali auderet afficere contumelia regem superstitemque gentem *regiam, ut mortuum in Tartaro retineri aut cruciari contenderit.* Quo minime excluditur Tartarum aliquem in persuasione illorum temporum locum tenuisse. Scilicet ubi erat praemium exspectandum — qualis erat admissio in Elysium — ibi erat etiam poena timenda: haec potuit esse reclusio in Tartaro. Et praemia et poenae conformatae sunt ad institutionum terrenarum normam: in Elysio Saturnus, beatorum dominus ac rex, in alta residet arce velut in acropoli, ubi perpetuo flant Zephyri et dulces aurae, beati ibi choreas perpetuas agunt et agones — eis ergo vacant occupationibus, quibus libentissime vivi in palatio operam dabant. Itaque et poenas realem vitam imitari par est: Tartarus priscis — ut ex Hesiodi Homerique versibus patet — non est locus tormentorum (talis reputatur primum apud Platonem), sed solius perpetuae reclusionis: haec enim erat una sola poena capitalis, quae divis regibus olim potuit infligi. Iamque meminerimus oportet apud priscos Graecos duas sollemnes poenae capitalis formas exstitisse: praecipitationem in barathrum (Spartae, Athenis, Delphis, Romae) aut — quae erat antiquior, ni fallimur, poena — reclusio vivi regis in tumulo, cuius exemplum habemus in *Antigone* Sophoclea et in Vestali ob incestum condemnata. Effugit doctorum acumen Tartari notionem utrumque mortis genus in memoriam revocare: quotiescunque enim sermo est de detrusione alicuius delinquentis in praecipitium (ῥίπτειν est vox sollemnis coniuncta cum Tartaro), auctor imaginatur sibi Tartarum ut illud barathrum, quod posteris temporibus ipsum quoque Orcum designat:

ubicunque vero sermo est de perpetua damnati reclusione, ob oculos poetae versatur illa infelix reclusio in tumulo, quem ad notissimum tumulum rotundum Mycenaeum aliosque consimilem fuisse scimus. Quibus extricatis patet antiquissimam Tartari vim fuisse — ut Romanorum Campi Scelerati, in quos Vestales damnatae deducebantur — tumuli, in quo damnatus vivus, ut Antigone, recluderetur: posteris vero temporibus, cum regno abolito poena haec abierit in desuetudinem proque ea vulgatior placeret detrusio in praecipitium, Tartarus quoque praecipitii vim accepit. Nunc iam liquet, cur Τάρταρος numerum admittat pluralem: reapse enim plures potuerunt esse et praecipitia et tumuli, ut et plures sunt Campi Elysii. Platonis temporibus renata Orphicorum doctrina quae olim de solis regibus, nunc iam de omnibus communiter praedicat hominibus, quia iamdudum democratiae patuerunt imperia: mortuisque promiscue renata haec religio docuit applicari tormenta ut vilibus furibus aut sicariis. Nihil tum obstabat, quominus talis Tartarus cum Orco coniungeretur eiusque pars ut locus punitionis putaretur, cuius altera erat regio praemii, scil. campus Elysius.

Quamquam ergo ipsam Tartari vocem explicare nequimus, utpote quae sit originis non graecae, eius tamen vim in tantum contigit nobis dilucidare, ut nullum iam dubium de primigenia eius vi ac notione remaneat.

A PROPOS DE L'*m* FINAL LATIN

par

JEAN SAFAREWICZ

I

M. Niedermann, dans son excellent *Précis de phonétique historique du latin*, donne à la page 56 de la 2e édition française la remarque que, dans le cas de disparition d'un *s* ou d'un *m* final, en latin archaïque et dans le latin parlé des siècles suivants, l'*u* bref précédent apparaissait comme *ŏ*. C'est ce qui est visible dans certaines inscriptions archaïques, surtout dans la sentence des frères Minucius de l'année 117 av. J.-C. (CIL I² 584): nous y trouvons à la ligne 14 le passage: *in montem Lemurino infumo*, au contraire, à la ligne 16 du même décret nous lisons: *in montem Lemurinum summum*. Or, à mon avis, il faut interpréter l'*o* final dans les accusatifs *Lemurino infumo* non pas comme un signe d'un *o* bref, mais comme un essai de noter la voyelle nasale l o n g u e.

Nous nous arrêterons d'abord sur certains traits de l'orthographe de cette inscription. Il est à constater que, dans le texte en question, l'*m* final est en général noté soigneusement; il n'y a pas un seul exemple d'omission de l'*m* final dans les formes du gén. pl.:

5. *Vituriorum*; 6. *Langatium*; 26. *Genuatium*; 28. *eorum* (30; 31; 39); 31. *Langensium Veituriorum*; 32. *Langensium Veiturium*; 42. *pratorum*; 43. *Genuensium*.

A l'accusatif sans préposition l'*m* final est écrit partout:

3. *agrum* (5; 23; 24; 28; 30; 32; 39); 4. *Romam*; 4. *sententiam*; 5. *quem* (23; 37; 38; *quater*; 39); 5. *heredem*; 23. *poplicum*; 24. *eum* (32); 25. *eam* (26); 25. *pequniam* (26); 27. *partem* (27); 27. *uicensumam*; 27. *sextam*; 31. *alium*; 31. *Genuatem*; 31. *Veiturium*; 34. *uim*; 34. *materiam*; 41. *ampliorem*; 42. *modum*.

Dans le cas d'emploi d'un accusatif avec préposition les exemples suivants sont conformes aux règles du latin classique:

a d: 6/7. *ad flouium Edem*; 8. *ad comualem Caepliemam*; 10. *ad riuom Vinelascam infumum*; 13. *adterminum*; 13. *ad flouium Edem*.

c i r c u m: 8. *circum uiam Postumiam*.

i n: 7. *in flouium Lemurim*; 9. *in flouium Neuiascam*; 9. *in flouium Procoberam*; 12. *in fontem*; 16. *in montem Lemurinum summum*; 17. *in*

castelum; 17. *in montem Iouentionem*; 18. *in montem Apeninum*; 19. *in montem Tuledonem*; 19. *in flouium Veraglascam*; 20. *in montem Prenicum*; 20/21. *in flouium Tulelascam*; 21. *in montem Claxelum*; 22. *in fontem Lebriemelum*; 22. *in flouium Porcoberam*; 23. *in flouiom Porcoberam*; 25. *in poplicum Genuam*; 27. *in poplicum Genuam*; 35. *in poplicum Genuam*.

p r o p t e r: 11. *propter uiam Postumiam*.

t r a n s: 11. *uiam Postumiam*; 12. *trans uiam Postumiam*.

L'*m* final n'est pas omis au n.-acc. sg. neutre:

27. *natum*; 45. *iniquom*.

De même dans les mots isolés:

2. *coram*; (4. bis); 8. *circum*; 9. *dorsum* (20); 10. *deorsum* (12; 19; 22; 23); 26. *tum*; 31. *dum* (41); 42. *quam*.

Une hésitation dans l'orthographe de l'*m* final est visible dans le mot *sursum*: chaque fois que ce mot est employé isolément, l'*m* final est écrit, cf. *susum* 7; 8; 15; *sursum* 10; 16 bis; 17; 18; 20; 21. Si au contraire *sursum* est suivi de *uorsum*, on a le flottement de l'orthographe: on lit en effet à la l. 7: *suso uorsum*; à la l. 14: *sursuorsum*: à la l. 15: *sursumuorsum*; Ce cas doit cependant être analysé séparément, car nous y avons affaire à un mot composé présentant les conditions phonétiques spéciales: le second membre de ce mot commence par un *u*-.

Restent à considérer les cas suivants.

I. L'omission de l'*m* final:

l. 7: *usque ad riuom Comberane*. Les éditeurs suppléent cette ligne en *Comberane(am)*, en la comparant à la l. 8: *inde riuo Comberanea susum*;

l. 9: *in riuo Vendupale*. Le sens de la phrase indique clairement qu'on a ici un acc. sg.;

l. 14. *in montem Lemurino infumo*;

l. 19/20: *in montem Berigiemam infumo*.

Nous pouvons laisser de côté le passage de la ligne 7, car il y manque non seulement l'*m* final, mais également la voyelle qui devait se trouver devant cet *m*; en outre, le mot se trouve à la fin de la ligne; il n'y avait pas de place pour les deux dernières lettres. Il n'y a donc en somme que trois exemples à expliquer; ils ont ce trait en commun qu'ils apparaissent avec la préposition *in*.

II. L'addition d'un *m* final dans les formes où il ne se justifie pas:

l. 9/10: *inde flouio Procoberam deorsum*;

l. 12: *in fontem in Manicelum*;

l. 18/19: *inde Apeninum iugo recto in montem Tuledonem*.

De ces exemples, les deux premiers se font comprendre facilement: *Procoberam* remplace une forme *Procoberā*, et de même *Manicelum* remplace *Mannicelō*, cf. d'une part l. 7: *inde flouio Lemuri susum*, l. 9: *inde dorsum fluuio Neuiasca* etc., de l'autre l. 6: *ab fontei in Mannicelo*, l. 12: *ab fonte enmanicelo*; donc *in Mannicelō* est dénomination d'une source.

L'interprétation du passage l. 18/19 présente des difficultés. Voici le texte du bronze:

(17) *inde sursum iugo recto in montem Iouentionem ibi terminus* (18) *stat inde sursum iugo recto in montem Apeninum quei uocatur Boplo ibei terminus stat inde Apeninum iugo recto* (19) *in montem Tuledonem ibei terminus stat.*

Il est hors de doute que *Apeninum* ne peut pas être un accusatif régulier: dans l'inscription on ne trouve que l'ablatif avec *inde:*

7. *inde flouio suso uorsum*; 7. *inde flouio Lemuri susum*; 8. *inde riuo Comberanea susum*; 9. *inde dorsum fluio Neuiasca*; 10. *inde sursum riuo recto Vinelesca*; 12. *inde deorsum riuo, quei...*; 14. *inde Ede flouio sursuorsum*; 15. *inde sursumuorsum iugo recto monte Lemurino*; 15. *inde susum iugo recto Lemurino*; 16. *inde sursum iugo recto* (16/17; 17; 18; 20); 19. *inde deorsum iugo recto*; 20. *inde dorsum iugo recto*; 21. *inde sursum iugo recto Blustiemelo*; 22. *inde recto riuo Eniseca.*

L'adverbe *inde* sans ablatif est à la l. 21/22: *inde deorsum*, et à la l. 23: *inde deorsum;* enfin, on lit *inde* isolément à la l. 11: *inde alter trans uiam Postumiam terminus stat.*

Nous sommes par conséquent en présence d'une faute qu'on peut expliquer de deux manières: ou bien il faut comprendre le mot *Apeninum* comme *Appenninō*, abl. sg., et l'interpréter comme dénomination d'une chaîne de montagnes, non pas d'une seule montagne — ce qui serait en accord avec le passage précédent: *montem Apeninum quei uocatur Boplo* — ou bien il faut y supposer une faute du copiste qui a répéte un mot du texte précédent au lieu d'un adverbe *sursum* ou *deorsum* attendu.

En tout cas nous sommes en possession de deux ou peut-être trois exemples où une forme avec l'*m* final a remplacé un mot terminé par une voyelle longue.

Il s'agit maintenant de décider comment on peut expliquer ces cas de l'omission et de l'addition d'un *m* final. Sans doute, peut-on toujours supposer une faute mécanique du

copiste, car il n'est pas impossible d'indiquer comment ces fautes pourraient se produire: *Procoberam* à la l.10 peut être influencé par le régulier *Procoberam* dans la l. 9; à la l. 12, *in Manicelum* peut être assimilé à *in fontem* précédent; quant à *Apeninum*, à la l. 18, nous avons déjà indiqué la possibilité d'une faute mécanique dans ce mot. Il faut ajouter que l'inscription contient deux fautes mécaniques évidentes: *termins*, à la l. 15, et *eus* (=*eis*) à la l. 29.

La méthode d'expliquer les difficultés par la faute mécanique est pourtant un pis-aller qui doit être évité chaque fois qu'on peut appliquer quelque autre interprétation, phonétique ou syntaxique.

Dans deux cas en effet la syntaxe pourrait être responsable de l'hésitation dans l'emploi: dans la l. 12 *in Manicelum*, où l'on peut penser à l'accusatif avec *in* pour exprimer le lieu (non pas la direction); de même à la l. 9 *in riuo Vendupale* peut être compris comme un ablatif de direction, voir Stolz-Schmalz[5], p. 538. Mais ni l'accusatif *Procoberam* à la l. 10, ni le groupe *inde Apeninum* à la l. 18. n'admettent pas une pareille explication; on y attend un ablatif. La syntaxe n'explique pas non plus les expressions *in montem Lemurino infumo* (l. 14) et *in montem Berigiemam infumo* (l. 19/20).

Il faut par conséquent chercher du côté de la phonétique. Nous pouvons bien admettre, avec M. Niedermann, que dans cette inscription le groupe *-um* est parfois, à la fin du mot, noté *-o*; mais comment expliquer le remplacement des formes *Procoberā* et *Apenninō* par *Procoberam* et *Apeninum*?

Nous sommes obligés de supposer que nous y avons affaire à l'orthographe hypercorrecte, et que, par conséquent, il existait la possibilité de confondre les terminaisons *-ā* et *-am*, *-ō* et *-um*. C'est ce qui indique la quantité longue de la voyelle nasale finale notée *-a*, *-o* ou *-am*, *-um*. La voyelle longue *-ō* était suffisamment fermée pour pouvoir être confondue avec le son, écrit d'habitude *-um*.

II

Il serait intéressant de voir si les conclusions de ce qui précède trouvent la confirmation dans les autres inscriptions latines archaïques. Les matériaux en question sont facilement accessibles dans l'index du I[er] tome du Corpus (CIL I[2], p. 817

et 821-822). Voici les exemples qui confirment notre point de vue:

CIL I² 583, 13 (Lex repetundarum, an. 123-122 av. J.-C.): *queiue in urbem R o m a m propiusue u[rbem Romam p(assus) M domicilium non habeat* etc.]; cf. ib. 17: *queiue iu urbe Romae propiusue urbem Roma[m p(assus) M domicilium non habeat* etc.].

585, 1 (Lex agraria, an. 111 av. J.-C.): *quei ager poplicus populi Romanei in t e r r a m I t a l i a m P. Muucio L. Calpur[nio cos. fuit* etc.].

585, 22: *quem agrum [locum]ue pro eo agro l o c u m u e de eo agro loco* etc.

585, 55: *praefectus milesue in p r o u i n c i a m er[it. . .].*

585, 75: *quei eorum (in) a m e i c i t i a m populi Romanei bello Poenicio proxsumo manserunt* etc. (S· ORUM aes, ut uidetur. CIL I² ad l.).

594 I 5, 14 (Lex Coloniae Vrsonensis, an. 44 av. J.-C.): *is pontif(ex) augurq(ue) in c(olonia) Iul(ia) in c o n l e g i u m pontifex augurq(ue) esto.*

594 IV 1, 7: *si uolet in eius l o c u m qui condemnatus erit sententiam dicere ex h(ac) l(ege) liceto.*

594 IV 2, 8: *praeter eos qui s(upra) s(cripti) s(unt) ne quis in o r c h e s t r a m ludorum spectandorum causa sedeto.*

Il y a également, il est vrai, un certain nombre d'exemples contradictoires; en voici la liste:

CIL I² 583, 13 (v. ci-dessus): *in u r b e m Romam*, abl.

585, 5: *quod eius in u r b e m oppido uico est.*

585, 71: *quod pequniae ob eam rem p r o p i o r e m die exactum er[it* etc.].

593, 13 (Lex Iulia Municipalis, an. 45 av. J.-C.): *quod q u e m q u e m h(ac) l(ege) profiterei oportebit, is* etc.

593, 20: *quae uia in u r b e m Rom(am) propiusue u(rbem) R(omam) p(assus) M ubei continente habitabitur sunt erunt* etc.

593, 26: *qua inpartei urbis quisque eorum uias publicas in u r b e m Roma propiusue u(rbem) R(omam) p(assus) M reficiundas sternendas curet* etc. (∠ aes pro ⊕, CIL I² ad l.).

593, 50: *quominus aed(iles) et IIII uir(ei) uieis in u r b e m purgandeis II uir(ei) uieis extra propiusue urbem Rom(am) passus M purgandeis* etc. (M deest in aere spatio uacuo relicto, CIL I² ad l.).

La question se pose, comment il faut comprendre ces derniers faits; sont-ils de nature à affaiblir notre conclusion? Nous essayerons de montrer que presque tous ces exemples peuvent s'expliquer sans recourir à l'interprétation phonétique.

Il est tout d'abord à noter que dans un exemple au moins, l'explication purement phonétique est impossible: c'est dans l'inscription 583, 13: *in urbem Romam*, abl. sg. Car, si l'orthographe *urbem* peut être comprise comme résultat de de la confusion entre *-em* et *-ë* (ce qui serait d'accord avec

l'hypothèse de M. Niedermann), le mot suivant: *Romam* (abl. sg.) ne se laisse pas expliquer de la même manière. Ici nous sommes visiblement en présence de la confusion syntaxique.

D'autre part il est impossible de ne pas remarquer que, dans les sept exemples qui nous intéressent à présent, le groupe *in urbem* se répète cinq fois. C'est ce qui nous permet de supposer que l'expression *in urbem* devint au IIe s. av. J.-Ch. une formule consacrée, employée, du moins dans la langue parlée, à peu près indifféremment dans la fonction de l'accussatif de direction et de l'ablatif de lieu. Ce qui nous permet de faire cette supposition, c'est que le mot *urbs* était d'usage extraordinairement fréquent; il devint le synonyme de *Rome*, on le sait. D'autre part, on pourrait rappeler qu'à Byzance l'expression correspondant à l'attique εἰς τὴν πόλιν — donc à l'accusatif — s'est transformée en dénomination de Constantinople. Le parallélisme avec le développement du groupe *in urbem* est frappant. Malheureusement il est impossible de prouver dans les textes littéraires ce changement de fonction de l'expression *in urbem*: l'école et les éditions des érudits devaient écarter dès l'antiquité les formes de l'ablatif *in urbem* des textes archaïques — supposant que ces formes y ont jamais existé. Nous pouvons seulement affirmer que l'emploi de la formule *in urbem* (acc.) et *in urbĕ* (abl.) était fréquent à l'époque de Plaute: ces formules se rencontrent dans Plaute 19 fois pour 48 exemples de tous les autres emplois du mot *urbs* (d'après le lexique de Lodge). Pour le roman, cf. Meyer-Lübke, *Rom. Etym. Wörterbuch* 9078.

En somme, nous pouvons considérer les exemples de l'ablatif *in urbem* comme témoignage d'un changement syntaxique, non pas phonétique. Il ne reste par conséquent que deux cas contradictoires: CIL I² 585, 71 et 593, 13. Dans le premier: *quod pequniae ob eam rem propiorem die exactum er[it]*, l'accusatif *propiorem* pouvait apparaître sous l'influence de l'accusatif précédent; dans l'autre: *quod quemquem h(ac) l(ege) profiterei oportebit is...*, on a répété le *quem*. C'est une explication par la faute mécanique — il faut bien l'avouer — mais, comme ce sont deux exemples seulement contre un nombre considérable des cas qui sont d'accord avec l'hypothèse que nous avons émise, nous pouvons ne pas tenir compte de leur témoignage.

DE ARTICULI IN INSCRIPTIONIBUS CRETENSIBUS USU SYNTACTICO

scripsit
ANDREAS KOCEVALOV

Ad virorum praestantissimorum C. Meisteri et Jacobsthalii dissertationes[1]) doctrinae plenas etiam alias syntaxis creticae capita addi non supervacaneum esse puto, ex quibus unum hic tractare conabar. Fundamento utor inscriptionibus a Blassio collectis volumini III corporis c. t. *Sammlung der griechischen Dialektinschriften* insertis. Ad quas E. Fraenkel in eiusdem corporis volumine IV titulos in commentariis periodicis non Germanicis usque ad annum 1914 editos addidit. Eius corporis inscriptiones nonnullae in P. Deitersii disputationibus duabus *(Zwei kretische Inschriften aus Magnesia [Rhein. Museum* LIX p. 565 sqq.] et *De Cretensium titulis publicis quaestiones epigraphicae,* diss. inaug. 1904) et in Dittenbergeri *Sylloge inscriptionum Graecarum* tertium edita (= D^3) accuratius prolatae sunt, quae opera laudabam, cum harum inscriptionum locos afferebam. In inscriptione 5075, quam Deiters in dissertationis suae p. 27 sqq. iterum edidit, Deitersium sequens ea quae ex folio Veneto fluxerunt supplementa uncis rotundis inclusa dedi. Accedunt inscriptiones in his operibus editae: Kohler und Ziebarth, *Das Stadtrecht von Gortyn,* Göttingen 1912: *Bulletin de Correspondance Hellénique* (= BCH); *Wiener Studien*; *Monumenti antichi* (= MA), *Supplementum epigraphicum Graecum* redigendum curavit Hondius, vol. I, II, III (= SEp); *Inscriptiones Graecae* (IG). In rebus orthographicis Bechtelium *(Die griechischen Dialekte,* vol. II, Berlin 1923, p. 657—795: *Der kretische Dialekt)* secutus sum. — Ubicunque apte fieri potuit, coniunctiones positivas et negativas statuere studui, i. e. coniunctiones, in quibus articulus saepenumero reperitur aut vice versa libenter omittitur.

I. De articulo substantivi partes agente.

1. Pronominis demonstrativi vice articulus his locis fungitur: 4972, 5 [Αἱ δ' ὁ μ]ὲν πατρῶια μ̄ολ̄ε̄ι, ὁ δ' ἀλ(λ)ᾱι,

[1]) K. Meister, *Der syntaktische Gebrauch des Genetivs in den kretischen Dialektinschriften (Indog. Forsch.* XVIII 1905, p. 133—203). H. Jacobsthal, *Der Gebrauch der Tempora und Modi in den kretischen Dialektinschriften* (*Ind. F.*, Beiheft zum XXI Band, 1907).

4985, 12 τὰ ἐγραμμέν' ἄλλα δὲ μέ... „haec scripta (sunt), alia autem non (addenda)". 4991 I 14 sq. Αἰ δέ κα μ̄ὸλ̄ει ὁ μὲν ἐλεύθε[ρ]ον, ὁ δ[ὲ δ]ο̄λον, quae verba Kohler et Ziebarth ita vertunt: „Wenn aber die eine Partei behauptet, dass er ein Freier, die andere, dass er ein Sklave sei". V 29 sq. αἰ δέ κ' οἱ ἐπιβάλλοντες οἱ μὲν λείονται δάττεσθαι τὰ κρέματα, οἱ δὲ μέ. 4998 VI 9 sq. τὰννήμίναν ἔχεν τὸν κατακείμενον, τὰν δὲ τὸν καταθέμενον; in inscriptionibus saec. II a. Chr.: 5101 (Malla) 22 τὰ μὲν... τὰ δέ D[3] 712 (Lato-Olus) 4 τὰν ἐπιτροπὰν περὶ ὧν καὶ πρὸ τῶ. Deiters p. 34, 48 θέμεν δ(ὲ καὶ ἄλλας στάλας, τὰν) μὲν Κνωσοῖ... τὰν δέ (...ἐν ἑκατέραι πόλι). SGDI 5041, 11 στασάντων δὲ τὰς στάλας... οἱ μὲν Ἱεραπύτνιοι Ὡλεροῖ ἐν τῶι ἱερῶι, τὰν δὲ ἐν Ἀπόλλωνι. 5083 (Lato, inscr. metrica) 4 τοῖς σὺ δίδου πανδάματορ χάριτας.

2. Pronominis relativi articulus his locis vim habet fortasse in inscriptione archaica SEp II 509 (Eltynaia) 4 [τ]ὸν Fεῖπον, in inscriptionibus saec. III: D[3] 524 (Praisus) 5 νάσους τὰς καὶ νῦν ἔχον[τι]. 525 (Gortyna) 4 τῶι καυχῶι (= χαλκῶι). τῶι ἔθηκαν. 526 (Itanus) 33 τούς. 527 (Drerus) 78 τούς γέ μοι θεούς, τοὺς ὤμοσα, 90 τούς, 102 τόνπερ, 151 τὰς. SGDI v. IV p. 1033 n. 2 (Gortyna — Lato) C 4 τός; in inscriptionibus saec. II: 5015 (Gortyna) 23 [ὅθθα δέ] δάνεια... ὀφήλει ά πόλις..., ἀποδιδόντων ἐν Fέτεθθι τ[ριθθί.... αὐ]τοῖς τοῖς ὀφήλοντι[1]). Deiters p. 20 (Hierapytna) 22 sq. τῶν..τῶν...τός SGDI 5101 (Malla) 14 τός; in inscriptionibus metricis recentioribus: *Wiener Studien* XXV p. 1 sqq. n. 2, 1 τάν. 4959 a (Eleutherna) 2 adverbium τῇ.

II. De articulo adiectivi vice fungente.

1. De articulo generi designando inserviente. Apud nomina abstracta articulus tum solum interdum exprimitur, si propter anaphoram (cf. § IV. 3) usurpatur aut pronominis correlativi (cf. § VII) aut possessivi (cf. § III) partes agit: 5184 (decretum Teium classis antiquioris, i. e. secundum Deitersium, *Rhein. Mus.* LIX p. 577 sq., 220—216) 13 καὶ ἐν τοῖς πρότερον χρόνοις δεδωκό[των τῶν προ]γόνων ἡμῶν τὴν ἀσυλίαν καὶ καθιέρωσιν, ubi articulus τὴν propter anaphoram

[1]) Blass scribit ὀφήλονσι. Ὀφήλοντι lego Jacobsthalium sequens, qui locum ita vertit: „man soll zurückgeben, denen man schuldet, d. h. den Gläubigern" — v. op. cit., p. 134. Similiter in inscriptione magna Gortynia (4991 XI 36 et 39) vox 'creditores' (= die Gläubiger) verbis οἷς κ'ὀπέλῃι et οἷς κ' ὀπείλῃι τὸ ἀ(ργ)ύριον redditur.

usurpatus est — cf. v. 7 ὑπέρ τε τοῦ εἶναι ἱερὰν κα[ὶ ἄσυλον]. 5133 (locus incertus, II ª) 11 παρέδει[ξε δὲ κ]αὶ τὰν αἵρεσιν [κ]αὶ τὰν εὔνοιαν ἂν ἔχον[τες δ]ιατετελέκαντι. MA XVIII p. 369 sq. (Lyttus, 249 ª) 2 τὴν εὔνοιαν καὶ αἵρεσιν ἣν ἔχω[ν] διετέλε[ι] βασιλεὺ[ς Ἀντίοχος. D³ 721 (Gnosus II ª) 3, 12. etiam loci nonnulli § III, 2 allati. Sed in inscriptionibus recentioribus non desunt exempla, in quibus nomina abstracta sine articulo occurrunt, etsi articulus pronominis correlativi aut possessivi vim habens desideratur: 5104 (Olus) c 35 sq. ἀρε[τᾶς] ἕνεκεν καὶ εὐνοία[ς], ἂν ἔχων διετέλεσ[ε]. 5159 (Mylasa) 15 ἀρετᾶς ἕνεκα [καὶ εὐνοίας τᾶς ποτὶ τᾶν πόλι]ν... 5162 (Mylasa) b 18 similia v. IV p. 1037 n. 17 (Gortyna) φιλαγαθίας ἕνεκεν, ἃς πεποίηται εἰς τὸν θίασον. His locis omnibus formulam unam in decretis honorariis pertritam habemus, in qua etiam in aliarum dialectorum inscriptionibus articulus omitti solet — cf. exempla a Larfeldio, *Griechische Epigraphik*³ 1914, p. 385 sq., et a Hillero de Gaertringen in Dittenbergeri *Sylloge* (IV p. 326, s: ἕνεκα) collecta.

2. Apud substantiva classem certam designantia articulus comparere solet. Sed apud vocem θεοί usus fluctuat: θεοί sine articulo: 5112 (Phaestum, inscr. metrica II ª) 5 θιῶν γένος. 5040 (Hierapytna, II ª) 52 θεῶν βωλομένων. 5041 (Hierapytna, II/III ª) 7 θεῶν ἱλέων ὄντων; cum articulo: 5016 (Gortyna, II ª) 18 πεδ[ὰ τᾶς] τῶν θιῶν εὐνοίας. 5101 (Malla, II ª) 19 διά τε τᾶς τῶν θεῶν [εὐ]μενείας (postrema exempla duo idem exprimunt ac genitivi absoluti antecedentes; in genitivo absoluto articulum saepenumero omitti, apud genitivum autem attributive positum libenter usurpari etiam infra videbimus). 5041, 18 ἐπιορκόντι μὲν ἦμεν τὸς θεὸς ἐμμανίας, 24 similia. 5182 (decretum Teium classis recentioris) 20 ἐπὶ τῶι πρός τε τὸς θεὸς εὐσεβῶς διακεῖσθαι καὶ μεμνᾶσθαι τῶν φίλων καὶ συγγενέων.

III. De articulo specifico.

1. De articulo pronominis possessivi partes agente. Propinquorum nomina in inscriptionibus archaicis modo cum articulo, modo sine articulo occurrunt:

ἀδελπιός cum articulo bis[1]): 4991 IV 21 ἐπὶ τοῖς τῶν ἀδελπιῶν πάσταις ἔμεν. X 51 ἄιπερ αἱ θέ[λε]ται ἀπὸ τῶν ἀδελπιῶν λανκάνοντι; sine articulo 6ies (vel 7ies): VIII 40 ἄι κα πατὲρ μὲ ἔι ἒ

[1]) Hic locorum, quibus articulus anaphora, quae dicitur (v. § IV 3), explanari potest, rationem non habeo.

ἀδελπιὸς ἐς τῶ αὐ[τῶ] πατρός. SEp II 509 (Eltynaia) 7 αἰ δέ κ' ἀ[δ]ε[λπιὸς] τὸν πηΐσκον (παίσηι) (ita locus in SEp in commentario suppletus est)*[2]). 4991 V 2 ἒ [πα]τρὸδ δόντος ἒ ἀ[δ]ελπιῶ. VIII 20 πατρὸς δόντος ἒ ἀδελπιῶ. II 21 ἐν πατρὸς ἒ ἐν ἀδελπιῶ ἒ ἐν τῶ ἀνδρός. VII 22 αἰ δέ κα μὲ ἴοντι ἀδελπιοὶ τῶ πατρός, υἱέδ δὲ ἐκς ἀδελπιῶν. VII 25 αἰ δέ κα πλίες ἴοντι πατρῶικοι κυἰέες ἐκς ἀδελπιῶν;

ἀνέ̄ρ cum articulo ter: 4991 II 22 ἒ ἐν τῶ ἀνδρός (sed huic locutioni verba ἐν πατρὸς ἒ ἐν ἀδελπιῶ antecedunt). III 44 αἰ τέκοι γυνὰ κε̄[ρ]ε[ύο]νσα, ἐπελεῦσαι τῶι ἀνδρὶ ἐπὶ στέγαν. VI 9 sq. — locus exscriptus est in adnot. 2; sine articulo quater: III 17 αἰ ἀνὲρ ἀποθάνοι τέκνα καταλιπόν, αἴ κα λῆι ἁ γυνά*. VIII 30 ἀνὲρ αἰ ἀποθάνοι πατρῶικοι τέκνα καταλιπόν. XII 16 ματρὶ υἰὸ<ι>ς ἒ ἀνὲρ γυναικὶ κρέματα αἰ ἔδοκεν*. XI 46 Γυνὰ ἀνδρὸς ἃ κα κρίνεται;

γυνά cum articulo 5[ies]: 4991 III 18 s. ἀνέρ. VI 10 (locus exscriptus est infra 1). VI 28 μὲ ἔμεν τᾶς ματ[ρ]ὸς ἒ τᾶς γυναικός. VI 18 τὰ] μ[ὲ]ν κρέματα ἐπὶ τᾶι ματρὶ ἔμεν κἔπὶ τᾶι γυναικί. XI 51 προ[ε]ιπάτω δὲ ὁ ἄρκων τὰ(δ) δίκας τᾶι γυναικί; sine articulo bis: III 44 s. ἀνέρ. XII 16 s. ἀνέρ (de IV 8 et XI 46, ubi post spatium vacuum vox γυνά legitur, nihil certum dici potest);

θυγάτε̄ρ cum articulo bis: 4991 IV 39 λανκάνεν... τὰδ δὲ θυγατέρανς, ὁπόττα κ' ἴοντι, μίαν μοῖραν Fεκάστα[ν (articulus etiam propterea usurpatur, quod vox θυγατέρανς enuntiato relativo subsequente accuratius definitur — cf. § VII). IV 47 λακὲν τὰθ θ[υ]γατέρας ἃι ἔγρατται; sine articulo semel: VI 1 θυγατρὶ ἒ διδῦι, κατὰ τὰ αὐτά.

καδεστάς cum articulo bis: Kohler - Ziebarth p. 35 num. 4 (accuratius *Hermes* XLIX p. 102 sq.) αἰ δ' ἰάττας ὁδῦ διαπέροιεν οἱ καδ[εσταί. 4991 III 49 ὁρκιοτέροδ δ' ἔμεν τὸς καδεστὰνς καὶ τὸς μαίτυρανς; sine articulo semel: 4991 II 18 ἀκεύοντος καδεστᾶ;

μάτε̄ρ cum articulo 8[ies]: 4991 VI 11 μεδ' υἱὸν (ἀποδόθαι) τὰ τᾶς matρός. VI 29 v. s. v γυνά. XI 43 ἀ[τ[ἒθαι δὲ ὑπὲρ μ[ὲ]ν τῦ [πα]τρὸς τὰ πατρῶια. ὑπὲ(δ) δὲ τᾶς matρὸς τὰ matρῶια VI 16 τὰ] μ[ὲ]ν κρέματα ἐπὶ τᾶι matρὶ ἔμεν κἔπὶ τᾶι γυναικί. III 48 ἐπὶ τᾶι matρὶ ἔμεν τὸ τέκνον ἒ τράπεν ἒ ἀποθέμεν*. VIII 51 τράπεθαι [π]ὰρ τᾶι matρί. XII 27 ὁπε̄... δέ κα ... πατρ[ῦι]ὄκος .... πὰρ τᾶι matρὶ τράπε̄ται. IV 23 sq. Τὸν πατέρα τῦν

[2]) Nonnunquam articulus proleptice ad vocem sequentem spectat, ut 4991 VI 10 „μεδὲ τὰ τᾶς γυναικὸς τὸν ἄνδρα ἀποδόθαι", ubi τᾶς γυναικός 'uxoris suae' valet. Locos, quibus talis articulus reperitur aut desideratur, asterisco notavi.

τέκνων καὶ τῶν κρεμάτων καρτερὸν ἔμεν τὰδ δαίσιος καὶ τὰν ματέρα τῶν ϝῶν αὐτᾶς κρεμάτων; sine articulo bis: VI 31 αἰ δέ κ' ἀποθάνēι μάτēρ τέκνα καταλιπόνσα, τὸν πατέρα καρτερὸν ἔμεν τῶν ματρόϊων*. VIII 51 αἰ δὲ μάτēρ μὲ εἴē, πὰρ τοῖς [μ]άτρōσι τράπεθα[ι] (X 14 vocem ματρί post spatium vacuum legimus).

μάτρως cum articulo bis: 4991 VIII 52 τὰν πατρōϊōκον ... πὰρ τοῖς [μ]άτρōσι τράπεθα[ι. IX 4 ἢ αὐ[τὰν ἢ πρὸ αὐτᾶς τὸνς πάτρōανς ἢ τὸ]νς μάτρōανς καταθέμεν.

παιδίον cum articulo bis: 4991 IV 5 τὸ παιδίον ἐπὶ τῶι πάσται ἔμεν τῶι τῶ ϝοικέος. IV 17 αἰ <αι> ἀποθείē τὸ παιδίον, ἄπατον ἔμεν; sine articulo semel: IV 10 γυνὰ κērεύονσ' αἰ ἀποβάλοι παιδίον πρὶν ἐπελεῦσαι.

πατέρ cum articulo 11ies: 4991 IV 49 αἰ δέ κα λῆι ὁ πατὲρ δōὸς ἰὸν δόμεν τᾶι ὀπυομέναι*. IX 41 ἃς κ' ὁ πατὲ(ρ) δōῆι. VI 2 similia *. IV 20 ἐπὶ τῶι τ[ō] πατρὸς πάσται ἔμεν τὸ τέκνον*. VII 17 ἀδελπιδι τῶ πατρός. VII 19 κἀδελπι[ο]ὶ τῶ πατρός. VII 22 αἰ δέ κα μὲ ἴōντι ἀδελπιοὶ τῶ πατρός. XI 43. IV 23 — s. μάτēρ *. VI 7 μēδὲ τὸν πατέρα (ὀνēθθαι) τὰ τῶν τέκνōν*. VI 31 s. μάτēρ; sine articulo 5ies: 4991 VIII 41 ἄι κα πατὲρ μὲ ἦι. SEp II 509 (Eltynaia) 5 sq. [αἰ] δέ κα π[ατ]ὲρ τὸν πηΐσκον παίσηι*. 4991 V 2. VIII 20. II 21 — s. ἀδελπιός.

πάτρōς cum articulo semel: VIII 44 τῶν δὲ κρēμάτō[ν κα]ρτερὸνς ἔμεν τᾶς ϝεργα[σ]ία[ς τὸς] πάτρōανς.

πηΐσκος*[1]) cum articulo bis: SEp 509, 5 v. s. v. πατέρ. ibd. v. 7 s. ἀδελπιός.

τέκνον cum articulo 9ies: 4991 III 48 s. μάτēρ. IV 1 ἐπὶ τῶι πάσται ἔμεν τὸ τέκνον τῶι τᾶς ϝοικέας. IV 20 s. πατέρ. VI 35 αἴ κα μὲ τὰ τέκνα ἐπαινέσει δρομέες ἰόντες. IV 24 s. μάτēρ. VI 6 s. πατέρ. VI 38 τὰ μὲν κρέματα ἐπὶ τοῖς τέκνοις ἔμεν. VII 2 ἐλεύθερ' ἔμεν τά τέκνα. VII 4 δῶλ' ἔμεν τὰ τέκνα; sine articulo: 5ies: VIII 27 αἰ δὲ τέκνα μὲ εἴē. VI 32 s. μάτēρ. III 17. VIII 30 — s. ἀνέρ. VIII 33 αἰ δὲ τέκνα μὲ καταλίποι ὁ ἀποθανόν*.

υἱός cum articulo bis: 4991 IV 37 καὶ τὰ πρόβατα καὶ καρτα[ί]ποδα ... ἐπὶ τοῖς υἱάσι ἔμεν. IV 39 καὶ λανκάνεν τὸς μὲν υἱύνς, ὀπόττοι κ' ἴōντι, δύο μοίρανς ϝέκαστον (articulus etiam propter enuntiatum relativum subsequens usurpatur — cf. § VII); sine articulo 5ies: 4991 XII 16 s. ἀνέρ. VI 3 τῶν τῶ πατρὸς κρēμάτōν πὰρ

[1]) Wilamowitz *(Hellenist. Dichtung* II p. 103) hanc vocem eandem *stirpem habere putat ac substantivum παῖς.*

υἱέος μὲ ὀνῆθθαι. VI 11 sq. s. μάτερ*. X 15 ματρὶ δ'υἱὸν [ἔ ἄνδρα γυναικὶ δόμεν. Kohler-Ziebarth p. 35 n. 5 (accuratius *Hermes* XLIX p. 102 sq.) 4 καὶ αὐτὸν ὑμνόμ]εν κυδύνς, οἱ κ' ἠβίοντι (articulus omittitur, quamquam enuntiatum relativum subsequitur — cf. § VII). (IX 40 vocem υἱὸς post spatium vacuum legimus).

Articuli apud singulos propinquorum nominum casus in inscriptionibus archaicis usus hac tabella illustratur; ubi + dicit articuli expressionem, — vero articuli omissionem:

	SINGULARIS								PLURALIS								summa	
	nom.		gen		dat.		acc.		nom.		gen		dat.		acc.			
	+	—	+	—	+	—	+	—	+	—	+	—	+	—	+	—	+	—
ἀδελπιός .		1		3							2	2					2	6
ἀνέρ . .		3	1	1	1		1										3	4
γονά . .	1	1	2		2	1											5	2
θυγάτερ .						1									2		2	1
καδεστάς .				1					1						1		2	1
μάτερ . .		2	3		4		1										8	2
μάτρōς . .													1		1		2	
παιδίον . .							2	1									2	1
πατέρ . .	3	2	5	3			3										11	5
πάτρōς . .															1		1	
πηΐσκος. .							2										2	
τέκνον . .							3		1	1	2		1		2	4	9	5
υἱός . . .		1		1				2					1		1	1	2	5
summa	4	10	11	9	7	2	12	3	2	1	4	2	3		8	5	51	32
	+	—	+	—	+	—	+	—	+	—	+	—	+	—	+	—	+	—

Propinquorum nomina articulo praedita in singulis casibus has totius exemplorum numeri rationes explent: in nominativo 35,3%, in genitivo 57, 7%, in dativo 83, 3%, in accusativo 71,4%. Itaque in dativo articulus saepissime invenitur, dativum autem accusativus, genetivus, nominativus sequuntur.

In his coniunctionibus articulus saepenumero reperitur: a) apud subiectum accusativi cum infinitivo, quo praescriptum exprimitur: 4991. III 49 ὁρκιōτέροδ' ἔμεν τὸς καδεστάνς. IV 1 (v. s. v. τέκνον), 5 (v. s. v. παιδίον), 20 (v. s. v. πατέρ), 23, 26 (v. s. v. μάτερ), 39 (v. s. v. υἱός), 41, 47 (v. s. v. θυγάτερ). VI 7 (v. s. v. πατέρ), 10 (v. p. 142 adn. 1), 33 (v. s. v. ματερ). VII 2,

4 (v. s. v. τέκνον). VIII 44 (v. s. v. πάτρῶς). IX 4 (v. s. v. μάτρῶς (sed VI 2 prope τὸν πατέρα et τὸν ἄνδρα etiam μεδ' υἱὸν habemus, qua de re v. infra); b) apud genetivum adnominalem attributive positum: IV 19 ἐπὶ τῶι τ[ῶ] πατρὸς πάσται. VI 7 (v. s. v. πατέρ), 9 (v. p. 142, adn. 1), 12 (v. s. v. μάτερ); c) apud dativum e praepositione ἐπί (IV 37 ἐπὶ τοῖς υἱάσι ἔμεν. VI 18 — v. s. v. μάτερ, 38 — v. s. v. τέκνον) aut e praepositione πάρ (VIII 51 τράπεθαι [π]ὰρ τᾶι ματρί, 52 — v. s. v. μάτρῶς) suspensum.

Vice versa in his coniunctionibus articulus libenter omittitur: a) apud subiectum genetivi absoluti 4991 V 2 ἓ [πα]τρὸ̃ δόντος ἓ ἀ[δ]ελπιῶ. VIII 20 eadem formula. II 18 ἀκεύοντος καθεστᾶ; b) apud subiectum sententiae, cuius praedicatum verbum εἶναι est, si copulae vim non habet: VIII 27 αἱ τέκνα μὲ εἴε, 41 (v. s. v. πατέρ), 51 (v. s. v. μάτερ); c) si propinqui nomen cum particula aut praepositione antecedente per crasin, quae dicitur, aut per elisionem copulando iungitur; 4991 VI 12 μεδ' υἱόν. X 15 δ' υἱόν. Kohler-Ziebarth p. 35 num. 5 (accuratius *Hermes* XLIX p. 102 sq.) 5 κυἱόνς, quamquam voces υἱόν et υἱόνς ubique subiecta accusativi cum infinitivo esse videntur, fortasse etiam 4991 VI 3, si ibi παρ' υἱέος, sed non πὰρ υἱέος scribemus [1]).

In inscriptionibus Alexandrinae, quae dicitur, et Romanae aetatis, propinquorum nomina his locis comparent: cum articulo: saec. III: D[3] 526, 44 κα]ὶ αὐτῶ[ι κ]αὶ τοῖς τέκνο[ις] (Itanus). *Mon. Ant.* XVIII p. 366 n. 21, 7 αὐτῷ τε καὶ τῶι πατρί (Lyttus); saec. II—I: 5145 a ὑπὲρ τῶν τέκνων (oppidum incertum). 5055 d Ἐπιτίμα ἁ μάτηρ καὶ Μαστοκλῆς ὁ ἀδελφιὸς Δαμοκούδηι ... μναμεῖον (Hyrtacina); sine articulo: 5088,10 κράνας ... τὰς πατέρος (Leben, inscr. metrica recentior).

2) Omnia exempla, in quibus articulus apud vocem aliquam, quae propinqui nomen non est, pronominis possessivi vice fungitur, enumerari supervacaneum esse puto. Hic nonnullos tantum locos notemus, quibus articulus in formulis similibus modo exprimitur, modo omittitur: *Rhein. Mus.* LIX p. 568 adn. 1 (Gortyna, III[a] exeuntis) 25 οὐ[θ]ὲν ὑπέλειπον τᾶς [φι]λοτιμ[ίας] — at *Rhein. Mus.* LIX p. 567 adn. 2 (Gnosus) 13

[1]) De παρά et πάρ praepositionibus v. R. Günther, *Die Praepositionen in den griechischen Dialektinschriften (Indog. Forsch.* XX 1906, p. 37 sq.).

καὶ οὐθὲν ὑπελείποντο φιλοτιμίας. 5177 (Eleutherna) 16 οὐθὲν ἐλλείπων σπουδᾶς καὶ φιλοτιμίας. 5040 (Hierapytna, II[a]) 61 καὶ τὸς ἐγγύος καταστασάντων ὑπὲρ τούτων — at ibd. v. 68 καὶ ἐγγύος καθιστάντων. D[3] 712 (Lato-Olus) 32 ἐγγύος δὲ καταστασάντων; de formula ἐπιλαβέσθαι καὶ (τῶν) σωμάτων καὶ (τῶν) χρημάτων vide § XXIX 2.

IV. De articulo distributivo.

1. Apud nomina distributive usurpata articulus 8[ies] invenitur: in inscriptionibus archaicis: 4991 V 50 δια[λ]ακόντων τὰν ἐπαβολὰν Fέκαστος. Kohler-Ziebarth p. 34 n. 3 (Gortyna) v. 12 τὰν ἡμίναν Fεκάτερος ἐκσίοντι; in inscriptionibus litteraturae ionicae: 5100 (Malla) 7 λ[αγκανόν]των ἕκαστοι τὰ μέρια κατὰ τὸς ἄ[νδρας] τὸς ἕρποντας. D[3] 524 (Praesus, III[a]) 45 sq. [ἀ]ποδόντω τοῖς πλεύσασι δραχμὰν ἑκάστωι τ[ὰ]ν ἁμέραν. 5016 (Gortyna II[a]) 16 τὰ δ' ἐπιπόλαια πάντα κοι[νὰ ἦμ]εν Γορτυνίων καὶ Κνωσίων, Fεκατέρων τ[ὰν ἡ]μίναν. 5041 (Hierapytna, III[a] vel II[a]) 10 στασάντων δὲ τὰς στάλας ἑκάτεροι (hic de binis stelis in urbe utraque statuendis agi ex subsequentibus patet). 5040 (Hierapytna, II[a]) 55 καὶ τὰς δεκάτας λαμβανόντων ἑκάτεροι ἐς τὰν ἰδίαν πόλιν, 76 στασάντων δὲ τὰς στάλας οἱ ἐνεστακότες ἑκατέρη κόσμοι; — omittitur autem bis: D[3] 524 (Praesus, III[a]) 45 sq. [ἀ]ποδόντω τοῖς πλεύσασι δραχμὰν ἑκάστωι τ[ὰν] ἁμέραν. D[3] 527 (Drerus, III[a]) 155 καὶ ἐλαίαν ἕκαστον φυτεύειν.

2. Articulus comparere solet, si eo res aliqua indicatur: 5045 (Hierapytna, II[a]) 4 ἄχρι ἐπὶ τὸν καταλοβέα τὸν ἐπὶ τῶ ὀρθοστάτ[α] καὶ τὰ θυρώματα. 5056 (Istron, litteratura recentior) 4 ἐπεσκεύωσαν δὲ καὶ τὸν λάκκον καὶ τὸν περίπατον καὶ τῶι δικαίωι[1]) τὰς χειάς. καὶ ἀπὸ μέριος τὸν χορὸν ἔχουσαν.... 5063 (Itanus) τὸ ἀνδριάντιον καὶ τὸν χρύσεον στέφανο[ν]. 5076 (Lato) 9 τὸ ἄγαλ[μα]. 5080 (Lato) 4 τὰν στωιὰν καὶ τὸ θόρωμα. 5081 (Lato) b τ[ὸν] ναόν. 5102 (Olerus) 3 ἐποίησαν] τὸν ναὸν καὶ τὰ ξόαν[α]. 5106 (Olus) καὶ τὰν θυρίδα. IV p. 1039 n. 22 (Lato) 4 τὸν ναόν. p. 1041 n. 30. (Lato) 9 τὸς ναὸς καὶ τὸν περίβολον ὠικοδόμησε. Huius generis articulus in inscriptionibus metricis recentioribus solum omittitur: 5083 (Lato) 2 ναὸν.... ἔθεσαν. 5084 (Lato) 6 σεμνὸν ἄγαλμα.... ἔστασεν. 4959 a (Eleutherna) 2.

[1]) „ὁ δίκαιος muss die zahme Tempelschlange sein" Blass.

3. Per anaphoram, quae dicitur, articulus saepe usurpatur, si apud rei aut personae nomen ponitur, de qua supra agebatur. 5072 (Gnosus, bonae aetatis) b 4 αἴ κα τὸ καρτα[ῖπος μ]ήπω δεδαμναμένον πριάμενος ἀποδιώ[κηι ἄι ἔγ]ρατται, μὴπιθιθέτω τῶν ὑέργων τὰ τριώ[δελα] articulus ante καρταῖπος eo explicatur, quod haec lex, quae post legem subsequentem [τὸ ?] καρταῖπος κτέ. ponenda erat, per lapicidae neglegentiam ante ea verba excisa est.

Anaphoram sensu latiore in his casibus habemus: a) si substantivum aliquod articulo praeditum verbum aut substantivum verbale renovat, quod ad id substantivum sensu prope accedit: 4991 I 49 μōλιομένας τᾶδ δί[κα]ς (supra, v. 2, ἀνπιμōλῆν)— (at in eadem formula anaphora absente articulus omittitur: X 21 μōλιομένας δίκας). V 47 ἀνπὶ τὰν δαῖσιν (supra, v. 45, κρέματα δατιόμενοι). IX 6 [καὶ] δικαίαν ἔμεν τὰν ὄνὰν καὶ τὰν κα[τάθεσιν] (supra, v. 5, καταθέμεν [ἔ ἀποδόθαι]. X 23 ἄκσια τᾶς ἄτας (supra, v. 21, ἀτάμενος). X 24 τὰν δόσιν (supra, v. 22, δοίē). XI 51 ὁ ἄρκōν τᾶ(δ) δίκας = litis auctor (articulus τᾶδ ad v. 46 Γυνὰ ἀνδρὸς ἃ κα κρίνēται = „si uxor cum marito divortium facit" spectat). 5000 Gortyna I 5 τὰν]ς τι[μ]ὰνς τō ἐνεκύρōν (supra ἐνεκ[υράκ]σανς). D[3] 528 (Gnosus, III[a] exeuntis) 9 ἐκ τ[ῶν] τραυμάτων (supra τραυματίας τε γενέσθαι), 17 ἐν ταῖς ἀρωστίαις (supra, v. 16, π[ολλ]ῶν τραυματιᾶν γενομένων). Deiters p. 31 (Lato-Olus, II[a]) 23 τὸν ὅρκον τελισκόντων (supra, v. 20, ἐξορκιζ(ό)ντων[1]). — b) si articulus apud voces στάλα (= stela, in qua decretum incisum est, et sensu translato decretum ipsum), ἀνανέωσις (= decretum de renovando), ὅρκος, συνθήκα decretum, iusiurandum, foedus indicat, cuius textus supra allatus est: 5040 (Hierapytna, II[a]) 77 στασάντων δὲ τὰς στάλας οἱ ἐνεστακότες ἑκατέρη κόσμοι. 5042 (Hier., III[a]) 9 θέμεν τὰν στάλαν. D[3] 712 (Lato-Olus, II[a]) 54 τὸν προγραμμένον χρόνον ἐν τᾶι στάλαι. 5100 (Malla III[a]) 20 ἀναγινωσκόντων δὲ τὰν [σ]τάλαν. 5040, 39 eadem. 5181 (Aptara II[a] ineuntis) 50 ἀγγραψάτωσαν δὲ καὶ Τήιοι τὰν ἀνανέωσιν. D[3] 526 (Itanus, III[a]) 39 τοῖς.... κατέχουσι τὸν [ὅρκο]ν. SGDI IV p. 1207 n. 39 (Itanus, III[a]) 8 Ἄρχει τᾶς συνθήκας; at 5101 (Malla, II[a]) 49 in simili casu στᾶσαι δὲ καὶ στάλ[αν] legimus (D[3] 712, 11 θέμεν στάλαν articulus apud vocem στάλαν propterea omittitur, quod de decreto copiosius infra agitur).

[1]) Ita scribo Blassium et Jacobsthalium (p. 24) sequens.

V. De articulo ante adiectiva posito.

Adiectivis substantivorum partes agentibus in lingua graeca omnino articulum adiungi solere constat. Sed in inscriptionibus Cretensibus archaicis in vocabulis quidem ad ius pertinentibus haec regula non omni ex parte valere videtur. Singula adiectiva ad ius pertinentia in inscriptionibus archaicis ita usurpantur[1]):

ἀλλότριος sine articulo bis: 4991 III 12 Αἰ δέ κ' ἀλλόττριος συνεσάδδει. 4998 V 13 ἀλλότριον δ' αἴ τί κ' ἀδικέσει —;

ἁμπαντός cum articulo 5ies 4991 XI, 6 αἰ δ' ἀπο]θάνοι ὁ ἀνπαντός. 4972, 3 τõι ἀνπαντõι μῆμεν ἀνκεμõ[λίαν?]. 4991 X, 50 τὸν ἀμπαντὸν (λανκάνεν), ἄιπερ αἱ θέ[λε]ιαι ἀπὸ τõν ἀδελπιõν λανκάνοντι. XI 1 [F]ισFόμοιρον ἔ[μεν] τὸν ἀνπαντόν. XI 5 πλίοι δὲ τὸν ἀνπαντὸμ μὲ ἐπικõρῆν; sine articulo semel 4991 XI 22 ἢ ἀμπαντόι ἢ πὰρ ἀμπαντõ —;

ἀμπίμõλος sine articulo semel: 4991 X 28 ἄντρõ[π]ον μὲ ὀνẽθα[ι] κατακείμενον.... μẽδ' ἀμπίμõλον —;

ἀντίμõλος cum articulo bis: 4991 VI 25 Αἰ δέ κ' ὁ ἀντίμõλος ἀπομõλẽι. IX 18 αἰ δ' ὁ ἀντίμõλος ἀπομ[õλ]ίοι —;

ἀπέταιρος cum articulo bis: 4991 II 25 τὰν τõ ἀπεταίρõ = „die Frau eines Mannes..., der nicht zur Hetärie gehört" (Kohler-Ziebarth). II 41 τõ δ' ἀπεταίρõ = „im Falle des nicht zur Hetärie gehörigen" (Kohler-Ziebarth); sine articulo semel: II 5 αἰ δέ κ' ἀπεταίρõ —;

γνẽσιος cum articulo semel: 4991 X 44 ἄιπερ τοῖς γνẽσίοις ἔγρατται —;

ἐλεύθερος cum articulo 12ies: 4991 VII 3 αἰ δέ κ' ἁ ἐλευθέρα ἐπὶ τὸν δõλον (ἐλθόνσα ὀπυίẽι). VI 55 [τ]õ ἐλευθέρõ. 5000 I 16 ἄι τõι ἐλευθέρõι ἔγρατται, 20 ἄιπερ [τ]õι ἐ[λευθέρõι]. 4991 II 2 bis: Αἴ κα τὸν ἐλεύθερον ἢ τὰν ἐλευθέραν κάρτει οἴπẽι, 6 bis: τὸν ἐλεύθερον ἢ τὰν ἐλευθέραν. II 16 αἴ κα τὰν ἐλευθέραν ἐπιπẽρẽται οἴπεν, 20 αἴ κα τὰν ἐλευθέραν μοικίõν αἰλεθẽι. II 25 [τὰ]ν ἐλευθέραν. VII 1 ἐπὶ τὰν ἐλευθέραν ἐλθõν; sine articulo 5ies: II 7 αἰ δέ κ' ελεύθερος Fοικέα ἢ Fοικέαν (κάρτει οἴπẽι). VII 8 αἰ δ' ἐλεύθεροι μὲ ἐκσεῖεν. IV 11 ἐλευθέρõ μὲν καταστασεῖ πεντẽκοντα στατẽρανς. 4998 VI 7 καὶ πραξẽται τὰνς τιμὰνς ἃι ἐλευθέρõ. 4991 I 2 Ὅς κ' ἐλευθέρõι ἢ δõλõι μέλλẽι ἀνπιμõλẽν;

[1]) Hic locorum, ubi articulus anaphora, quae dicitur, (v. § IV 3) explanari potest aut adiectivum praedicatum nominale est (v. Kühner-Gerth II 1, p. 591), rationem non habeo.

ἔρσεν cum articulo semel: 4991 X 49 πεδὰ μὲν τῶν ἐρσένων τὸν ἀμπαντόν; sine articulo semel: X 53 αἰ δέ κ' ἔρσενες μὲ ἴοντι: θέλεια cum articulo semel: 4991 X 50 ἀιπερ αἱ θέ[λε]ιαι ἀπὸ τῶν ἀδελπιῶν λανκάνοντι, sine articulo semel: X 53 αἰ δέ κ' ἔρσενες μὲ ἴοντι, θέλειαι δέ.

πατρωϊῶκος cum articulo 11ies: 4991 VII 31 ἀδ δέ κ' ἄνορος ἒι... ά πατρωϊῶκος. VIII 1 αἰ δέ κα... μ[ὲ λ]ε̄[ι μέν]εν ά πατρωϊῶκος. VIII 15 τὸς καδεστὰνς τὸς τὰς πατρωϊῶκω. IX 9 αἰ... τις κρέματα... καταθεῖτο τῶν τὰς πα[τρωϊῶκω. IX 20 αἰ δ' ὁ ἀντίμολος ἀπομ[ό]λίοι ἀ[νπ]ὶ τὸ κρεος, ὃι κ' ἀνπιμολίοντι, μὲ τὰς πατρωϊῶκω [ἔμ]εν. VIII 10 αἰ δὲ μὲ εἶεν ἐπιβάλλοντες τὰι πατρωϊῶκοι — „wenn aber für die Erbtochter keine Berechtigten... vorhanden sind" (Kohler-Ziebarth). XII 22 ταὶς πατρωϊῶκοις... κρεθαι κατὰ τὰ ἐγραμμένα. VII 16 τὰμ πα[τ]ρωι[ῶ]κο[ν] ὀπυίεθαι ἀδελπιῶι τῶ πατρός. VIII 48 τὰν πατρωϊῶκον καρτερὰν ἔμεν τῶν τε κρεμάτων καὶ τῶ καρπῶ. VIII 53 αἰ δέ τις ὀπυίοι τὰν πατρωϊῶκον. VIII 36 ὁ ἐπιβάλλων τὰν πατρωϊῶκον ὀπυίεν; sine articulo semel: VIII 30 πατρωϊῶκοι τέκνα καταλιπόν (XII 25 utrum ὀπε̄... δέ κα πατρ[ωϊ]ῶκος an ὀπε̄... δέ κ' ά πατρ[ωϊ]ῶκος legendum sit, non liquet).

Articuli apud singulos casus adiectivorum, quae propria iurisdictionis sunt, usus hac tabula illustratur (numeri uncis inclusi, quotiens adiectivum aliquod ad personam generis feminini pertineat, indicant):

	nom.		gen.		dat.		acc.	
	+	−	+	−	+	−	+	−
ἀλλότριος . . .		1						1
ἀμπαντός . . .	1			1	1		3	
ἀμπίμολος . .								1
ἀντίμολος . . .	2							
ἀνέταιρος . . .			2	1				
γνέσιος . . .					1			
ἐλεύθερος . .	1(1)	2	1	2	2	1	8(6)	
ἔρσεν		1	1					
θέλεια. . . .	1(1)	1(1)						
πατρωϊῶκος . .	2(2)		3(3)		2(2)	1(1)	4(4)	
summa	7(4)	5(1)	6(3)	4	6(2)	2(1)	15(10)	2
	+	−	+	−	+	−	+	−

Adiectiva articulo praedita in singulis casibus has totius exemplorum numeri rationes explent: in nominativo 58, 3%, in

genetivo 60%, in dativo 75%, in accusativo 88, 2%. Itaque apud accusativum articulus saepissime usurpatur, accusativum autem dativus, genetivus, nominativus sequuntur. Adiectivis generis feminini articulus saepius quam adiectivis generis masculini adiunctus esse videtur: cf. ex. gr. hos inscriptionis Gortyniae magnae locos similes duos — 4991 VII 3 αἰ δέ κ' ά ἐλευθέρα ἐπὶ τὸν δῶλον (ἐλθόνσα ὀπυίῃι) et II 7 αἰ δέ κ' ἐλεύθερος ϝοικέα ἒ ϝοικέαν (κάρτει οἴπῃι), quibus ά ἐλευθέρα et ἐλεύθερος legimus. Apud adiectiva generis feminini articulus, ni fallor, propterea libenter ponebatur, quod eo modo orationi maiorem claritatem tribuebatur: lector enim ex generis feminini articulo, priusquam ad finem sententiae venit, de femina, sed non de viro agi cognoscebat, quam rem potius exspectabat, quia viri iuris subiecta et obiecta propter excellentiam erant. Locis, ubi articulus apud adiectivum ad feminam pertinens omittitur, de genere adiectivi a principio nullum dubium esse potest: 4991 X 52 αἰ δέ κ' ἔρσενες μὲ ἴōντι, θέλειαι δέ. VIII 30 ἀνὲρ αἰ ἀποθάνοι πατρōιόκōι τέκνα καταλιπόν, ubi ex voce ἀνέρ in sequentibus de uxore eius sermonem futurum esse colligas.

Generis masculini adiectiva articulo praedita in singulis casibus has totius exemplorum numeri rationes explent: in nominativo 42,8%, in genetivo 42,8%, in dativo 80%, in accusativo 71,4%. Itaque apud dativum articulus saepissime usurpatur, dativum autem accusativus, nominativus, genetivus sequuntur. His locis generis masculini articulus vim peculiarem habet: 4991 II 2 et 6 τὸν ἐλεύθερον ἒ τὰν ἐλευθέραν, ubi articulus oppositioni adiectivi generis masculini et adiectivi generis feminini clarius exprimendae inservit; VI 25 αἰ δέ κ' ὁ ἀντίμōλος ἀπομōλῆι et IX 18 αἰ δ' ὁ ἀντίμōλος ἀπομ[ōλ]ίοι, ubi articulo ante vocem ἀντίμōλος usurpato adiectivi et verbi eiusdem stirpis oppositio magis in conspectum cadit.

Apud adiectiva ad ius pertinentia, in his coniunctionibus articulus saepenumero reperitur: a) apud subiectum accusativi cum infinitivo, quo praescriptum exprimitur: 4991 X 50. XI 1,5 (s. ἀμπαντός). VII 16. VIII 48 (s. πατρōιōκος); — b) apud genetivum attributive positum: II 25 (s. ἀπέταιρος). VIII 15. IX 9 (s. πατρōιōκος). Vice versa in his coniunctionibus articulus libenter omittitur: a) apud subiectum sententiae, cuius praedicatum verbum εἶναι, si copulae vim non habet, aut ἐξεῖναι est: 4991 X 53 (s. θέλεια). VII 8 (s. ἐλεύθερος); b) si adiectivum cum particula aut prae-

positione antecedente per elisionem copulando iungitur: III 12 (s. ἀλλότριος). X 28 μὲδ' ἀμπίρολον: II 5 αἰ δέ κ' ἀπεταίρῃ. fortasse etiam XI 22 (si παρ' ἀμπαντῶ, sed non πὰρ ἀμπαντῶ scribemus) (at VII 3 et VI 25. IX 18, quibus locis articulum vim peculiarem habere supra vidimus, αἰ δέ κ' ἁ ἐλευθέρα et αἰ δέ κ' ὁ (δ' ὁ) ἀντίμολος legimus, quamvis hiatus articulo omisso evitari potuisset).

VI. De articulo ante participia posito.

Participiis substantivorum partes agentibus articulus adiungi solet, etiam si sensum communem habet[1]), ut SGDI IV p. 1033 n°. 2 (Lato-Gortyna, III[a]) C 8 μωλῆν τὸν λείοντα. v. III 5019 (Gortyna, III[a]) 8 μωλὲν τὸν βωλόμενον. 5017 (Gortyna) 7 [δικαδ. δέ]ϑϑω δὲ ὁ βωλόμε[νος]. 5168 (Cydonia, III[a]) 25 οἱ κόσμοι καὶ ἄλλος ὁ λῶν Κυδωνιατᾶν. 5173 (Aptara, III[a]) 10 similia. Deiters p. 31 (Lato-Olus, II[a]) 13 ἐξέστω (Ὀλοντίων τῶι βωλομένωι). 5040 (Hierapytna, II[a])48 ἐξέστω τῶι βωλομένωι. 5148 (Lyttus-Olus) 6 similia. Sed in his casibus apud participium substantivi vice fungens articulus omittitur:

a) si participium subiectum genetivi absoluti est: Kohler-Ziebarth p. 34 n. 3 Gortyna 3 αἴ κ' ἀδικήσει δῶλος ἢ δῶλα ὅ τι μέν [κα κατα ϑ]εμένω κελομένω ἁμάρτηι — „wenn aber ein Sklave oder Sklavin ein Unrecht begeht, so soll, wenn er es auf Befehl des Pfandgläubigers tat, dem Pfandgläubiger der Prozess gemacht werden";

b) apud subiectum sententiae, cuius praedicatum verbum εἶναι est, si copulae vim non habet: 4991 V 25 αἰ δὲ μὲ εἶεν ἐπιβάλλοντες τᾶς Foικίας — „wenn aber in der Familie keine Berechtigte vorhanden sind" (Kohler-Ziebarth). VII 49 αἰ δ' ἐπιβάλλων μὲ εἴη. VIII 9, 47 — similia. XII 25 μὲ ἰόντος ἐπιβάλλοντος μὲδ' ὀρπανοδικαστάν (tamen in aliis coniunctionibus apud vocem ἐπιβάλλων articulus invenitur: 4991 VII 30 ἀδ δέ κ' ἄνορος ει ὁ ἐπιβάλλων ὀπυίεν, 53 sq. III 27 πεδὰ τὸν ἐπιβαλλόντ[ων]);

c) apud participium κοσμίων — v. § 24, 1. Separatim haec exempla duo notanda sunt, quorum in formulis similibus in uno articulus apud participium exprimitur, in altero autem

[1]) Huius generis participium („das verallgemeinernde Partizip") itidem in inscriptionibus atticis usurpatur, v. Meisterhans-Schwyzer, *Grammatik d. attischen Inschriften*, p. 2, 31,30.

desideratur: D[3] 526 (Itanus, III[a])38 sg. τοῖς δὲ ε[ὐ]ο[ρ]κέοσι καὶ κατέχουσι τὸν [ὅρκο]ν τέκνων ὄνασ[ι]ν γίνεσθ[αι..]... τοῖς δὲ ἐπιορκέ[ο]σι μήτε γᾶν φέρειν μήτε τέκν[ω]ν ὄν[α]σιν γίνεσθαι et Deiters p. 37 (Lato-Olus, II[a]) 83 εὐορκίο(ντι μὲν ἦμεν πολλὰ καὶ ἀγαθά, ἐπιορκίοντι δὲ τὰ ἐν)αντία.

Si participia ἤ particula coniunguntur, si nominativo casu ponuntur, articulus apud primum solum membrum comparet, sin autem accusativi cum infinitivo subiecta sunt, apud quodque participium repetitur: 4991 IX 11 sg. ὁ δ' ἀποδόμενος ἢ καταθὲνς τῶι πριαμένωι ἢ καταθεμένωι... διπλεῖ καταστασεῖ. VI 39 sg. τῶι δὲ πριαμένωι ἢ καταθεμένωι τὸν ἀποδόμενον ἢ τὸν καταθέντα τὰν διπλείαν καταστᾶσαι τᾶς τιμᾶς.

VII. De articulo pronominis correlativi partes agente.

Pronominis correlativi partes agens articulus apud substantivum saepe ponitur, quod enuntiato relativo sequente propius definitur. In formulis similibus articuli usus fluctuat: apud vocem χώρα, si praepositioni ἐπί adiuncta est, articulus exprimitur: 5040 (Hierapytna, II[a]) 10 [ἐμμένον]τες... ἐπὶ τᾶι χώραι ἃι ἑκάτεροι ἔχοντες καὶ κρατόν[τες τὰν συν]θήκαν ἔθεντο. D[3] 685 Itanus-Praesus, II[a]) 62 Ἔδοξε τοῖς Ἰτανίοις καὶ τοῖς Πραισίοις θέσθαι εἰρήναν..[..ἐπὶ τᾶι χώραι ἂν νῦν ἑκάτεροι ἔχοντι; sin praepositioni ἀπό, omittitur: 5024 (Gortyna, II[a]) B 69 καὶ πολεμηίω ἀπὸ χώρας, ὧ<ι> καὶ κῶ Γορτύν[ι]ος... 5041 (Hierapytna) 16 καὶ πολεμησῶ ἀπὸ χώρας, οἳ καὶ ὁ Ἱεραπύτνιος.

VIII. De articulo apud appositionem.

1. Apud nominativum appositionis βασιλεύς, quae ad nomen proprium pertinet, articulus modo exprimitur, modo omittitur:

a) exprimitur 4942 (Aptara, II[a]) b 2 Ἐπειδὴ ὁ βασιλεὺς Ἄτταλος φίλος [ὑπάρχων διὰ προ]γόνων;

b) omittitu SGDI IV p. 1206 n. 38 (Itanus, III[a]) 1 βασιλεὺς Πτολεμαῖος. III 5043 (Hierapytna) 33 [βοάθειαν παρεχέτω] κατὰ τὸ δυνατὸν βα[σιλεὺς Ἀντίγονος]. Apud ceteros casus articulus desiderari solet (SGDI IV p. 1206 n. 38, 3 παρὰ τῶ πατρὸς βασιλέως Πτολεμαίω, 9 βασιλέως Πτολεμαίω, 13 βασιλεῖ Πτολεμαίωι. SEp II

512, Itanus III[a], 6 ὑπὸ βασιλέος Πτολεμαίου. SGDI 4942 a 3 βασιλέω[ς] Προυσίου, b 7 στεφανῶσ[αι] βασιλέα Ἄτταλον), nisi locutio τῶ βασιλέως τῶ δεῖνος aut παρα τῶ βασιλέως τῶ δεῖνος in inscriptionibus III saec. post articulum nominis regentis posita est (SGDI IV p. 1206 n. 38, 10 βασιλίσσας Βερενίκας τᾶς τῶ βασιλέως Πτολεμαίω ἀδελφᾶς; fortasse 5043, 1, ubi Doublet ἐπὶ τὰν τῶ βασιλέως Α[ντιγόνω] supplet. 5169, 12 Περδίκκα τῶ παρὰ τῶ βασιλέως Φιλίππω πρειγευτᾶ. 5176, 18 καὶ [τοῦ παρὰ] το(ὺ) βασιλέως Φιλίππου πρεσβευτᾶ<ι> Περδίκκα<ι>. 5177, 14, 18 Περδίκκας ὁ παρὰ τῶ βασιλέως Φιλίππω πεμφθείς. 5180, 18. 5167, 8 τῶ παρ' Ἀντιόχω τῶ βασιλέος πρειγευτᾶ Ἀγησάνδρω; at uno loco articulus in hac locutione omittitur: 5170, 3 παραγενόμενος Περδίκκας ὁ παρὰ βασιλέως Φιλίππου πρεσβευτάς).

2. Apud appositionem, quae magistratus nomen est, articulus omitti solet: ex. gr. 5009 b πρόκορμος [Β]αρυσθένης Σαμαγόρα. 5029, 5 Κόσμων μνάμων Διονυσοκλῆς Ἀρτέμωνος. 4960 Ἐπὶ κόσμω Τυρβάσ[ω?] τῶ Ἀγησίφω. IV p. 1207 n. 39, 8 ἐπὶ κοσμητήρων Πεισάνδρου, Χαριδάμου, Ἀρχεμηνίδα. D[8] 527, 8 Ἐπὶ.... γραμματέος δὲ Φιλίππου. SGDI 5104 a 35 Ἐπὶ δαμιοργοῦ Λεύκου. 5117 a 1 Ἐπὶ δαμιοργῶν.... ἐπὶ Σωκράτεος, Στρατοκύδεος, Βουλαγόρας, Ὀρούα, Ἀνδροιτος κτέ (de praepositionis apud appositionem repetitione vide § XVIII 2).

3. Etiam alias appositiones notemus personarum nominibus adiunctas: cum articulo: 5104 (Olus, III[a]) a 29 Ζώβιος ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ. IV p. 1036 n. 9 (Gortyna II[a]) b 2 Πτολεμαῖον Πτολεμαίω τὸν ἀδευφιὸν Πτολεμαίω τῶ ἐπὶ Κύπρωι στραταγῶ, ubi articulus ante vocem ἀδευφιόν legitur, quamquam ea patris nomen sequitur (cf. Kühner-Gerth II 1, p. 601); sine articulo: D[8] 528 (Gnosus, III[a]) 4 Ἑρμίαν ἰατρόν (de appositionibus, quae ethnica sunt, v. § XIII 1).

De appositionibus nominibus geographicis adiunctis v. § XVIII 2 et § XIX.

IX. De articulo in locutionibus temporalibus.

Apud voces temporis spatium designantes genetivum nudum et πρό praepositioni adiunctum et dativum ἐν praepositioni adiunctum articulus in inscriptionibus archaicis et in ionicis anti-

quioribus exprimi solet. Qua de re cum C. Meister (p. 141 sq.) sagaciter docteque tractaverit, hic exemplorum delectum tantum locosque a viro clarissimo omissos habeas:

a) genetivus nudus (omnia exempla cum articulo): 4991 I 25 ἔ δέ κα νικαθῆι ὁ ἔκον, τὸμ μὲν ἐλεύθερον λαγάσαι τᾶν πέντ' ἁμερᾶν — „seit der Festhaltende den Prozess verloren hat, binnen den fünf Tagen soll er den Freien loslassen" (Meister). SGDI IV p. 1033 n. 2 Gortyna-Lato, III[a]) B 17 κόσ]μος τὰν τριάκο[ντα ἁμερᾶν ἀπ]οδόντων τ[ῶι ν]ικάσαν[τι];

b) genetivus πρό praepositioni adiunctus: α) cum articulo: 4991 IV 4 αἰ δὲ τῦι αὐτῦι αὔτιν ὀπυίοιτο πρὸ τῦ ἐνιαυτῦ — „wenn sie sich aber mit demselben Manne vor Ablauf des ersten Jahres wieder verheiratet" (Kohler-Ziebarth). IX 29 ἐπιμῶλεν, αἰ (dummodo, sc. κα ἐπιμωλῆι) ὅ πρὸ τῦ ἐνιαυτῦ [i. e. τούτου ὃ πρὸ τοῦ ἐνιαυτοῦ ὠφείλησεν ἢ διεβάλετο κτέ.[1])] (utrumque exemplum a Meistero omissum). — β) sine articulo: 5040 (Hierapytna, II[a]) 41 προπαραγγελλόντων ἀλλάλοις πρὸ ἁμερᾶν δέκα, ἢ κα μέλλωντι ἀναγινώσκεν.

c) dativus ἐν praepositioni adiunctus: α) cum articulo: 4991 I 45 αἰ δέ κα μεδ' αὐτὸν ἀποδῦι ἐν τῦι ἐνιαυτῦι. 5072 (Gnosus, bonae aetatis) b 7 [ἐν ταῖσ]ι π[έ]ντ' ἁμέραις ἀποδότω ἄι κα πρίαται. β) sine articulo: D[3] 527, 104 ἁ δὲ β[ω]λὰ πραξάντων ἕκαστον τὸν κοσμίοντα στατῆρας πεντακοσίους ἀφ' ἃς κα ἐμβάλῃι ἁμέρας ἐν τριμήνωι „der Rat soll von jedem K. 500 Stateren eintreiben binnen 3 Monaten von dem Tage an (gerechnet), an dem (der Kläger sie vor ihn) brachte". 5012 (Gortyna, IV-III[a]) 9... ἐν πέντε ϝέ[τεσι]... 5015 (Gortyna, aetatis recentioris) 15 ἐν ἁμέραις ϝεξήκοντα, 22 ἀποδιδόντων ἐν ϝέτεϑι τ[ριϑϑί?]. IV p. 1034 n. 5 (Lato-Olus, II[a]) 11 sq. κρινόντων δ' ἁ πόλις τῶν Κνωσίων... ἐν δεκαμήν[ωι] (omnia exempla primo excepto apud Meisterum non leguntur).

Si exempla a Meistero omissa suppleverimus genetivosque πρό praepositioni adiunctos a dativis ἐν praepositioni adiunctis seiunxerimus, tabula, qua Meister locutionum variarum temporis spatio designando inservientium usum p. 144 disputationis suae illustrat, hanc formam habebit:

[1]) Ita locum Blass editor in commentario explanavit.

	inscriptiones	
	archaicae	ionicae
genetivus nudus cum articulo	5[1])	5
genetivus nudus sine articulo	0	0
πρό apud genetivum articulo praeditum	2	
πρό apud genetivum articulo carentem		1
ἐν apud dativum articulo praeditum	12	4
ἐν apud dativum articulo carentem	0	18

Ab aliarum dialectorum inscriptionibus articuli in locutionibus temporis spatium designantibus usus alienus est.

X. De articulo propter assimilationem usurpato.

Inscriptionis Gortyniae magnae in sententiis duabus, quarum in una subiectum, in altera autem obiectum adiectivum articulo praeditum (v. § V) est, etiam apud obiectum et subiectum articulum offendimus, quamquam huius articuli ratio ex grammaticis nostris explicari vix posse videtur:

a) subiectum adiectivum 4991 VII 2 αἰ δέ κ' ά ἐλευθέρα ἐπὶ τὸν δῶλον (ἐλθόνσα ὀπυίῃι) [at II 7 αἰ δέ κ' ἐλεύθερος ϝοικέα ἢ ϝοικέαν (κάρτει οἴπῃι) articulus in formula simili apud obiectum omittitur] ;

b) II 6 αἰ δέ κ' ὁ δῶλος τὸν ἐλεύθερον ἢ τὰν ἐλευθέραν (κάρτει οἴπῃι), διπλῆι καταστασεῖ. II 25 αἰ δέ κ' ὁ δῶλος [τὰ]ν ἐλευθέραν (μοικίῶν αἰλεσθῆι), διπλῆι καταστασεῖ [at in formula simili, quae porro sequitur, articulus apud subiectum non ponitur: αἰ δέ κα δῶλος δώλῳ, πέντε — „wenn aber ein Sklave mit der Frau eines Sklaven (im Ehebruch ertappt wird), dann soll er fünf Stateren bezahlen" — Kohler-Ziebarth].

In prima sententia obiectum subiecto, in secunda autem et tertia subiectum obiecto assimilatum esse puto.

[1]) C. Meister in Tabula „4" scribit, quamquam p. 141 a quinque exempla huius generis affert.

XI. De articuli apud nomina propria usu.

De articulo apud nomina deorum:

1. In inscriptionibus, quibus sacrificiorum ordo definitur, in inscriptionibus dedicatoriis, in inscriptionibus aedificiorum. — a) In inscriptionibus archaicis articulus ponitur: 4963 (Gortyna) 2 τῶι Ἀπ[έλλωνι], 3 τᾶι Ἥραι. 4990, 2 τῶι Ζ̄ηνὶ τῶι, 7 τῶι Ἁλίῳι. — b) In inscriptionibus saec. IV articulus omittitur: 5061 (Itanus) Ἀθαναίαι. 5062 Ἀρτέμιδι Σωτείραι. 5105 (Olus, in inscr. metrica) [Τόνδ' ἀνέθηκ]ε ναὸν Φοίβωι χάριν. — c) In inscriptionibus recentioribus articulus his locis exprimitur: 5015 (Gortyna, II[a]) 11 ἀ]ποκαταστᾶσαι τᾶι Ἀθαναίαι τᾶι Σι... IV p. 1041 n. 30 (Lato II[a]) 8 τᾶι Ἀθαναίαι τᾶι Δεράμιτι καὶ τᾶι Ἐλευθοίαι. III 5081 (Lato, II[a]) b τ]ὸν ναὸν τᾶι Λατῶι. 5102 (Olerus, I[a]) 1 Τᾶι Ἀθαναίαι τᾶι Ὠ[λερίαι]. Apud Dionysi nomen in decretis Teiis (cf. § XI, 5): 5168, 9 τὰν καθιέρωσιν τῶι Διονύσωι. 5169, 8. 5171, 20. 5176, 10. 28. 5181, 12. 5182, 33 τὰν χώραν τὰν καθιερωμέναν τῶι Διονύσωι τῶι ἀρχαγέται. 5183, 12. 5185, 40; omittitur his locis: 5031 (Gortyna) 6 Εὐετηρία(ι). 5045 (Hierapytna, II[a]) 1 sq. Ἀπόλλωνι Δεκαταφόρωι... καὶ Ἀθαναίαι Πολ[ι]άδι. 5046 (aetatis Romanae) Ζηνὶ Μηλιχίω(ι) κα(ὶ) Ἥρα(ι) Μηλιχία(ι). 5063 (Itanus) Ἀπόλλωνι Πυτίωι. 5076 (Lato, II[a]) 10 Ἀφροδίται. 5080, 3 Ζηνὶ Μηλιχίωι ἐπεσκεύα[σ]ε. 5086 (Leben) 4 sq. Ἀχελώιω[ι μὲν] χοῖρον, Νύνφαις δὲ ἔριφον. 5119 (Polyrhen) Δικτύν[ναι]. 5119 a Πανί. 5139 (oppidum incertum) Ἀρτέμι. 5145. 5145 a. 5115; apud dei nomen desideratur, apud epitheton autem ponitur hoc loco: SGDI IV p. 1036 n. 13 Κωρῆσι τοῖς πρὸ καρταιπόδων.

2. In iuribusiurandis archaicis articulus apud dei nomen semper usurpatus esse videtur: 4991 III 7 ἀπομόσαι τὰν Ἄρτεμιν παρ' Ἀμυκλαῖον πὰρ τὰν Τοκσίαν. Kohler-Ziebarth p. 35 n. 5 (accuratius *Hermes* XLIX 104 sq.) 1 ὀμνύμην δὲ δικα[δδέτω τὸν Δῆνα καὶ τὸν] Ἀπέλλονα καὶ τὰν Ἀθαναίαν καὶ τὸν Ἔρμαον. In iuribusiurandis recentioribus articulus apud deorum nomina modo exprimitur, modo omittitur. Omnino articulum apud deorum nomina in his iuribusiurandis non invenimus: 5023 (Gortyna, III[a]) 11 sq. 5021 (aetatis recentioris) 19 sq. D[3] 526 (Itanus, III[a]) 3 sq. 524 (Praesus, III[a]) 15 sq. In aliis iuribusiurandis articulus nonnunquam comparet, isque apud haec deorum nomina legitur: τὰν Ἑστίαν (Ἰστίαν): 5024 (Gortyna, aet. recentioris) B 76. 5041 (Hierapytna, circa 230[a]) vel etiam II[a]) 13, 19. Dei-

ters p. 20 (Hierapytna, II[a]), 11 p. 36 (Lato-Olus, II[a]) 74; τὰν Βριτόμαρπιν (Βριτόμαρτιν): Deiters p. 36, 76. p. 52 (Lyttus-Olus, II[a]) B 7; etiam (...τὸν Ζῆνα τὸν Κρηταγενία καὶ τὰν Ἥραν καὶ τὸν Ζῆ)να τὸν Ταλλαῖον καὶ τὸν Ποσειδᾶ(ν καὶ τὰν Ἀμφιτρίταν...) (...καὶ τὰν Ἀφροδίταν καὶ τὰν Ἐλεύθυιαν — Deiters p. 3[illegible], 74 sq. [at eodem loco Λατὼν κἄρτιμιν καὶ Ἄρ(εα...) καὶ Κωρῆτας καὶ (Νύμ-φας) legimus], τὸς Κύρβαντας — Deiters p. 20, 14. Apud Minervae Oleriae nomen articulus bis omittitur: Deiters p. 20, 12. SGDI 5041, 19 — Ἀθαναίαν Ὠλερίαν; uno autem loco, qui eadem inscriptione 5041 continetur, articulus apud deae nomen ponitur, apud epitheton autem desideratur: v. 13 τὰν Ἀθαναίαν Ὀλερίαν. Eandem articuli positionem etiam SGDI p. 1038 n. 21 (Hierapytna, partis alterius II[a]) 3 offendimus: ἐν τῶι ἱερῶι τῶ [T]ηνὸς Δικταίω (v. § XI 3). Cuius articuli positionis praeter locos exscriptos mihi haec exempla epigraphica nota sunt: SGDI 1152, 4 ζέκα μναίς κα ἀποτίνοι μέκαστος... κα(θ)θυταὶς τοῖ Ζὶ Ὀλυμπίοι. 1149, 6 ἀποτίνοιαν τοῖ Δὶ Ὀλυμπίοι τοὶ κα(δ)δαλέμενοι λατρειόμενον. 1151, 8 τοῖ Δὶ Ὀλυμπίοι, 12 idem. 1158, 4 idem (Olympia, VI[a]); *Izvestija Archeologičeskoj Kommissii (Acta consilii archaeologici)* XLV p. 16 n. 7, 6 sq. μίαν τῶν Μουσῶν Πιερίδων (Panticapaeum, inscr. metrica I[p]). Apud scriptores articulus aut apud dei nomen et apud epitheton comparet aut apud membrum utrumque omittitur aut denique, quae res raro occurrit, apud dei nomen solum usurpatum (v. Kühner-Gerth II 1, p. 601. Gildersleeve II p. 246 § 546[1]).

3. Apud dei nominis genetivum e voce suspensum, quae templum, fanum, similia significat, articulus semper fere ponitur (omnia exempla saeculo III non antiquiora sunt, multi loci decretis Teiis continentur): 5171, 81 ἐς τὸ ἱερὸν τᾶς Ἐλευθυίας. 5176, 41 εἰς τὸ ἱερὸν τὸ τᾶς Ἀθάνας τᾶς Πολιάδος. 5183, 24. 5104 (Olus, III[a]) a 3 ἐς τὸ ἱαρὸν τοῦ Ἀσκλαπιοῦ. 5041 (Hierapytna) 12. 5042, 9. 5016 (Gortyna II[a]) 22. 5024 A 23. IV p. 1035 n. 5 (Lato-Olus, II[a]) 17 sq. p. 1036 n. 14 (Ini, 200[a]) 3. p. 1206 n. 38 (Itanus, III[a]) 15. SEp. II 512 (Itanus, III[a]) 25 ἐς τὸ ἱαρὸν τᾶς Ἀθάνας καὶ τοῦ Ἀσκλαπιοῦ. Deiters p. 34, 48, 49 etc. Articulus his tantum locis omittitur: Deiters p. 35, 62 (κἠπ)ὶ

[1]) C. Guil. Ae. Miller, vir doctissimus, qui hanc Gildersleevii syntaxis partem elaboravit, quamquam caput ita inscripsit: „Article with God or Epithet alone", in eo tamen talia exempla solum affert, in quibus articulus apud epitheton comparet, apud dei tamen nomen omittitur.

Διὸ(ς ἄκρον). 5074 (Gnosus, inscr. metrica recentior) 3 δώματος ἐξ Ἀΐδα. — Hoc loco apud epitheton solum comparet: Deiters p. 34, 43 ἐν τῶ)ι Ζην(ὸ)ς τῶ Ταλλαίω (at in folio Veneto loco respondenti ἐν τῶ(ι) ἱερῶ(ι) τῶ Ζηνὸς τῶ Ταλλαίω legitur, quam formulam etiam in alio Latiorum et Olontiorum decreto eiusdem fere aetatis, D[3] 712, 14, habemus); vice versa hoc loco articulus apud dei nomen solum offenditur: SGDI IV p. 1038 n. 21, 3 ἐν τῶι ἱερῶι τῶ [T]ηνὸς Δικταίω (v. § XI 2).

4. Apud dei nomen, quod idem ac dei simulacrum aut templum aut ager sacer (τέμενος) valet, articulus 7[ies] aut 8[ies] usurpatur: 4991 III 8 πὰρ τὰν Τοκσίαν. 5016 Gortyna, II[a]), accuratius Deiters p. 26) 6 κ[ὴ]πὶ τὰν πόλαν τὰν ἐπὶ [τὸν] Ἀσκλαπιὸν ἄγονσαν. Deiters p. 35, 55 τὰν ναπᾶν τὰν ἐπ(άνω τῶ Ερμᾶ), 60 ἐπὶ τ(ὸς) Κωρήτα(ς). SGDI IV p. 1038 n. 21 (Hierapytna, II[a]) 8 χρυσῶ[σαι..]..[τ]ὰς Σφίγγας. III 5047 (Hierapytna, aet. recentioris) bis: Τὰν Δάματρα καὶ τὰν Κώραν.... ἱδρύσατο: fortasse Deiters p. 36, 71 κὴς (τὰν Αἰρεπώ) (Αἰρεπώ ut Amazonis nomen in vase uno occurrit — v. Pape-Benseler, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, sub voce); 13[ies] omittitur: 5100 (Malla, III[a]) 19 ἐπὶ Μοννιτί(ω)ι (Μοννίτιος Iovis epitheton est). D[3] 526 (Itanus, III[a]) 6 ἐν Ἀθαναίαι θύεται. 5041 (Hierapytna) 10 sq. bis: στασάντων δὲ τὰς στάλας.... οἱ μὲν Ἱεραπύτνιοι Ὥλεροι ἐν τῶι ἱερῶι, τὰν δὲ ἐν Ἀπόλλωνι, οἱ δὲ Λύττιοι... ἐμ πόλει ἐν Ἀθαναίαι. Deiters p. 35, 65 κὴ)πὶ Δορείαν (a voce δόρυ derivatum, fortasse Minervae epitheton). 5083 (Lato, inscr. metrica), 2 [π]ροπάροιθε Εὐνομίας. IV p. 1038 n. 21, 7 sq. 7[ies]: χρυσῶ[σαι] Ἀθαναίαν Ἄρτεμιν Ἄτλαν[τα..].. καὶ... Δία Ἥρας πρόσωπον [Λατὼ]ν καὶ Νίκαν ἀναγράψαι.

5. Aliis in casibus articulus his locis exprimitur: 5086 (Leben, aetatis recentioris) 6 ὅτι ὁ Ἀ[σκλα]πιὸς ἐξ Ἐπιδαύρω ἐς Λεβῆν[α.... 5074 (Gnosus, inscr. metrica aetatis recentioris) 10 ὁ κλυτὸς Ἄδης. IV p. 1038 n. 20 (Lyttus, inscr. archaica) 12 ἔμανιν ἥμη[ν] αὐτὸι τ[ὰν] Ἀθ[αναίαν). Semper apud Bacchi nomen in decretis Teiis: 5181, 20 μάλιστα δὲ πρὸς τὸν Διόνυσον ὄντ' ἀρχαγέταν τᾶς πόλεως, 31 καὶ τὸν Διόνυσον. 5166, 9 et 5168, 18 τὸν Διόνυσον καὶ αὐτοὶ σεβόμεθα. 5185, 12 πρὸς τὸν Διόνυσον τὸν ἀρχαγέταν ὑμέ(ων), 23; — his locis omittitur: 5083 (Lato, inscr. metrica, II[a]) 1 Διὸς ὑψίστοιο καὶ εὐπλοκάμοιο Διώνα[ς]. 4959 a (Eleutherna, inscr. metrica recentior) Γᾶς υἱός ἠμι καὶ Οὐρανῶ ἀστερόεντος. 5086, 1 Νυνφᾶν καὶ Ἀγελώιω.

XII. De articuli apud personarum nomina usu.

Apud personarum nomina, quae in inscriptionibus atticis, boeoticis, thessalicis[1]) semper articulo carent, articulus in una inscriptione cretensi his locis exprimitur: D[3] 622 B (litterae Vaxiorum ad Aetolos datae, II[a]) 5 ἀποθανόντος τῶ Ἐράτωνος (propter anaphoram usurpatus — v. supra, v. 2, Ἐράτωνα, cf. § VI 3), v. 7 καὶ πραθῆναι τὸν Ἐπικλῆν εἰς Ἄμφισσαν, v. 8. ὁ Ἐπικλῆς (propter anaphoram usurpatus — v. supra, v. 4, Ἐπικλῆν). Articulum eis locis propterea comparere puto, quod haec epistula in formulis potius narrationum quam inscriptionum publicarum propriis composita est. Etiam alterius inscriptionis loco uno, de quo nihil certum dici potest, quia fragmentarius est, articulus apud personae nomen poni videtur: 5016 (Gortyna-Gnosus, II[a]) exeuntis) 3 ...πὰρ τὰνς Φρασινίκω τῶ Καράνω [Dittenberger *Sylloge*[3] 685, 127 κατᾶκται τὸ πλοῖον τὸ Κυδάνορος pro κα(ὶ) ακτ ἀποπλωσις τ(ῶ) Κυδάνο(ρ)ος, quod apud Blassium, 5060, 99 legitur, scribit].

Vice versa in generis soliti decretis personae nomen semper sine articulo usurpatur, etiamsi de hac persona supra agebatur: D[3] 721 (Gnosus, II[a]) Μυρῖνος (supra, v. 6, Μυρῖνον). 5176 (Istron, III$^{a}_{2}$) 24 Περδίκκας (supra, v. 19, Περδίκκα<ι>). De personarum nominibus v. etiam § XVII 3).

XIII. De articulo apud gentium nomina.

1. Ethnica si appositiones sunt, articulus omitti solet: 5028 A [Μ]άλευρος Ἐνφράστω ῥάξιος. 5104 a 6 Τίμαιον Ἀμφιτίμου, Δαμόνομον Ἀρίστωνος... [Γ]ο[ῖ]ς, 32 Ῥόδιοι Τελέδαμος Τελεμβρότου..., 39. b 40. 5148 a. 5148 b D[3] 721, 3, 6. 940, 4, 7 Ἕρμωνι Τυλισίωι etc. SDGI p. 1036 n. 9. SEp II 512, 5 Πάτροκλος Πάτρωνος Μακεδών; exceptionem uno loco solum habemus: 5163 (II[a]) b 3 Θαλήτα τῶ Κρητός.

2. Si de civibus singulis urbis certae agitur, articulus semper fere comparet: 4985, 9 ἐς τὸ Ῥιττῆνῖο. 5017 (II[a]) 9 sq. ὅ τε Γορ[τύνιος τῶι Κνωσίωι] κὠ Κνώσιος τῶι Γορ[τυνίωι. 5018 (II[a]) 5 κἠψῆσθαι τὸν Λαππαῖον [τ]οῖς Γορτυνίοις, 15 sq. 5019 (III[a]) 9 sq. 5024 (II) A 10, 35. B 69. 4940 (Allaria, aet. recentioris) 26 sq.

[1]) Meisterhans-Schwyzer, p. 223, 5. Claflin, *The Syntax of the Boeotian Dialect Inscriptions*, Baltimore 1905, p. 37 sq. G. Fohlen, *Untersuchungen zum thessalischen Dialekt*, Strassburg 1910, p. 53.

5040 (Hierapytna, II[a]) 17 sq., 21, 5041, 16 οἵ κα καὶ ὁ Ἱεραπύ-τνιος, 23. 5044, 1, 34 sq. IV p. 1205 n. 37 (Hierapytna-Praesus, III[a]) 34 sq., 43 καὶ τῶι Πραισίωι, 52 αἱ δέ κα λῆι ὁ [Ἱ]εραπύτνι[ο]ς. III 5073 (Gnosus, II[a]) 6 sq. Deiters p. 33 (Lato-Olus, II[a]) 38 sq. (κύ)ριον δ' ἦμεν τὸν Λά(τιον ἐν) Βολόε(ν)τι πορτὶ τὸν Βολόντιον καὶ τὸν Βολόντιον π(ορτὶ τὸν Λάτ)ιον ἐν Λατῶι καὶ (πωλίο)ντα... SGDI IV p. 1033 n. 2 (Lato-Gortyna, III[a]) A 10 sq. p. 1040 n. 28 (Lato-Eleutherna, II[a]) 6, 11. 5100 (Malla, III[a]) 9, tamen loci non desunt, quibus articulus omittitur: 5015 (Gortyna, II[a]) 22 [ὅθθα δὲ] δάνεια ἢ ἐνγύανς ὀφήλει ἃ πόλις ἃ τῶν Κν[ωσίων ἢ πολίτας Κνώσι]ος Γορτυνίωι. Deiters p. 33, 34 [αἰ] δέ τί κα [ἀγ?]ηται Λατίωι ἢ Βολοντί(ωι). SGDI IV p. 1207 n. 39 (Itanus-Hierapytna, II[a]) 3 αὐτὰ δὲ (sc. ἰσοπολιτείαν) (ἦμεν) καὶ Ἱ[αραπυτνί]ωι ἐν Ἰτάνωι. fortasse p. 1040 n. 28, 5 ἦμεν δὲ καὶ πο[λιτεύεθαι Ἐλευθερναῖον Αα]τοῖ (4985, 9 ἐνεκυραστὰν δὲ μὲ παρέρπεν Γορτύνιον. IV p. 1205 n. 37, 56 sq. συνκριτὰν [ἐ]χέτω Πραίσιον, 65 sq. συνκριτὰν ἐχέτω Ἱεραπύτνιον voces Γορτύνιον, Πραίσιον, Ἱεραπύτνιον substantivorum ἐνεκυραστάν et συνκριτάν attributa sunt. 5042, 12 εἰ δέ τίς κα ἀδικηθῆι Μάγνης ad vocem Μάγνης pronomen indefinitum τις pertinet).

3. Apud pluralem populi nominis in dialecto cretica articulus saepe ponitur, in aliis tamen inscriptionibus articuli usus alius est. In his inscriptionibus apud populi certi nomen, quod in inscriptione non primum occurrit, articulus semper fere reperitur: 4985 (Gortyna). 5018 (II[a], at v. 12 ἐς τὰν πορτὶ Γορτυνίονς φιλίαν). 5024 A (II[a]). 5100 (Malla, III[a]). Vice versa in inscriptione D[3] 524 (Praesus, III[a]) articulus apud populi nomen semper desideratur. Etiam apud eius populi nomen, de quo in inscriptione primum commemoratur, semel iterumque articulum offendimus. Iam coniunctiones negativas et positivas notemus.

A) In his casibus articulus libenter omittitur:

a) Apud externorum populorum nomina articulus saepius, quam apud nomina civitatum cretensium omitti videtur: apud vocem Τήιοι semper fere: 5169, 3 Ἐπειδὴ Τήιοι. 5171, 3. 5176, 3. 5182, 28. 5167, 13 ἀποκρίνασθαι Τ[η]ίοι[ς]. 5183, 15. 5185, 42. 5181, 39. καὶ οὐκ ἀδικέομεν Τηίος, 43. 5187, 13 etc. (at his locis articulus exprimitur: 5169, 18 ταὶ πόλει τῶν Τηίων, 20. 5182, 12 τᾶς τῶν Τηίων πόλιος — cf. § VIII 3 Bdβ. 5185, 19 τοῖς πρεσβευταῖς τῶν [Τ]ηίων καὶ τᾶι πόλει); etiam 5157, 3 Ἐπειδὴ Μυλασεῖ[ς]. 5159, 4 ἀδικίωντί Μυλασέας 5160 a 3 βοαθῆν Μυλασεῦσι. 5162 b 15 τὸμ Μυλασ[έων δᾶμον] etc. 5042, 2 Μαγνήτων ἀποστηλάντων. 4940 (Allaria, aet. recentioris) 22 ὑπάρχειν καὶ Παρίοις τὰν φιλίαν, 29, 31 ἀνθέντων

Πάριοι (at ibd., v. 20, τὸν δᾶμον τῶν Παρίων). 5138 (oppidum incertum, II[a]) 11 sq. ἂν ἔχον[τες δ]ιατετελέκαντι Σάμιοι, 21. IG XII 3 n. 254, 22 [τᾶι] τε Ἀναφαί[ων πόλει].

b) Apud populi nomen, quod genetivus partitivus est: 5043 (Hierapytna, III[a]) 12 μηδὲ Μα[κεδόνων μηθένα]; in decretis Teiis: 5170, 20 τινα Τηίων, 22 τῶι παραγενομένωι Τηίων. 5172, 6. 5173, 10. καὶ ἅ(λ)λ[ο]ς ὁ βουλόμενος Ἀπτεραίων [ἢ Τη]ίων. 5168, 25 sq. 5174, 4, 6. 5178, 34, 36. 5179, 30 ὁ βωλόμενος Ἀλλαριωτᾶν ἢ Τηίων. 5146, 18.

c) Apud populi nomen, quod subiectum accusativi cum infinitivo est: D[3] 524 (Praesus III[a]) 33 sq. ὑπηρε[τ]ε[ῖν] δὲ [Στα]λίτας, 39 sq. πλεῖν δὲ .... Σηταήτας καὶ Σταλίτας. 712 (Lato-Olus, II[a]) 9 δόμεν τὰν ἐπιτροπὰν Λατίος καὶ Ὀλοντίος, 33 ἐγγύος δὲ καταστασάντων ἐν ἁμέραις εἴκοσι Κνωσίος, ubi constructiones duae, quibus praecepta exprimuntur, accusativum cum infinitivo et nominativum cum imperativo dico, mixtae esse videntur — v. Kocevalov, *Einige Beiträge zur griechischen Syntax (Rhein. Mus.* LXXIX 1930, p. 51 sq., 55 sq.) ἐγγράψαι δὲ ὥστε κυρίος ἦμεν κρίνοντας Κνωσίος ἐν μησὶν δεκαδύο. 5182 (decretum Teium classis recentioris) 39 δεδόχθαι ἦμεν Τηίους πολίτας Ἐρ(ω)νίων. 5015 (Gortyna, II[a]) 20. 5016, 19 sq.

d) In locutionibus, quibus foedus, iusiurandum, similia tamquam inscribuntur: 5015 (Gortyna, II[a]) 1 Συνθ[ή]κα Γορτυνίων καὶ Κνωσ[ίων. 5024 A 59 Ὅρκος Π[ριανσιέων. B 75 Ὅ[ρκ]ος Γ[ορτυνίων καὶ Ἰαραπυτνίων. 5041 (Hierapytna, II[a]) 13 Ὅρκος Λυκτίων, 19. Deiters p. 30 sq. (Lato-Olus, II[a]) 50 Ὅροι τᾶς Λατίων χώρας, 69 Ὅροι Λατίων πορτὶ Βολοντίος, 74 Ὅρκος Λατίων. p. 52 (Lyttus-Olus II[a]) B 4 ὅρκος Λυττίων etiam 4985 (Gortyna) 1 Ἐπὶ τοῖ(δ)δε [Ϝ]ι[ττέν]ι[οι Γ]ορ[τυνίοις αὐτ]όνομ[ο]ι καὶτόδικοι.

e) Apud populi nomen praepositioni adiunctum et aliis in casibus et ita, si praepositio sensum localem habet: 5015, 9 πορτὶ Κνω[σίονς. 5016, 27 πὰρ Κνωσίων, 29 πορτὶ Γορτυνίονς. 5018, 12 ἐς τὰν πορτὶ Γορτυνίονς φιλίαν. *Rhein. Mus.* LIX p. 568 adn. 1 (Gortyna III[a]) 39 sq. [πε]δὰ Γορτυνίων, 41 πρός τε Μιλ[ησίους]. 5044 (Hierapytna, III[a]) 9 [ἐ]ς Ἀρκά[δ]ας, 26 ἐν Ἀρ[κάσι ?], 33 ἐς Ἀρκά]δας. 4940 (Allaria, aet. recentioris) 23 παρὰ Ἀλλαριωτᾶν. 5162 (Mylasa, II[a]) b 19 [εὐνοίας] τᾶς ἐς Κρηταιέας. D[3] 524 (Praesus, III[a]) 38 μετὰ Σταλιτᾶν. 5138 (locus incertus, II[a]) 10 [πορ]τὶ Σαμίος καὶ Κρ[η]ταιέας. IV p. 1032 n. 1, 6 παρὰ Λαππαίων;

in decretis Teiis: III 5167, 3 πορτὶ Ῥωκίονς. 5185, 43 παρ' Ἀρκάσι. 5186, 4 πὰρ Τηίων, 18 πρὸς Τηίος.

Sed aliquando articulus post praepositionem exprimitur: *Rhein. Mus.* LIX p. 568, adn. 1, 31 καὶ περὶ τῶν Κρηται[έων τῶν ἐς Μίλητον] ἀποικιζομένων. D[3] 712 (Lato-Olus, II[a]) 26 [ὑ]πὸ τῶν Κνωσίων. SGDI p. 1034 n. 5, 13 ὑπὸ τῶν Κνωσίων.

f) In talis generis locutionibus, ut 5015, 9 [ὥσπερ παρ]καλίοντι Κνώσ[ιο]ι. D[3] 712, 21 ὡς δὲ Λάτιοι ἄγοντι, 22 ὡς δὲ Ὀλόντιοι ἄγοντι. SGDI p. 1034 n 5, 10 καθὼς παρακαλίοντι Κνώσιοι.

B. In his autem casibus articulus solito saepius exprimitur:

a) In iuribusiurandis et in formulis, quae ad ea sensu prope accedunt: D[3] 527 (Drerus, III[a]) 37 μὴ μὰν ἐγὼ ποκα τοῖς Λυττίοις καλῶς φρονησεῖν, 43 SGDI 5041 (Hierapytna) 15 ἢ μὰν ἐγὼ συμμαχησῶ τοῖς Ἱεραπυτνίοις, 17 ἐμμενόντων καὶ τῶν Ἱεραπυτνίων, 21 ἢ μὰν ἐγὼ συμμαχησῶ τοῖς Λυκτίοις. Deiters p. 52 (Lyttus-Olus, II[a]) B 10 οὔ ποκα προλειψ]ίω τὸς Βολ[ο]εντίος. p. 36 (Lato-Olus) 78 ἢ μὰν ἐγὼ τοῖς Ὀλοντίοις ἐμμε(νίω ἐν τᾶι φιλίαι), 81. 5024 (Gortyna, II[a]) A 11 [καὶ τόνς τε Γορτυνίον]ς καὶ τὸνς Ἰαραπυτνίον[ς μηδὲν ἀφαιλήσεσθαι], 13 (τὸν)ς Πριανσιέας μηδὲν ἀφαιλήσεσθαι τᾶς χώρας. B 76 ὀμνύω....84 [βοαθησίοντι οἵ τε Γορτύν]ιοι καὶ οἱ Ἰαραπύτνιοι. Sed est, ubi articulus omittatur: 5041, 23 ἐμμενόντων καὶ Λυκτίων. Deiters p. 36, 80 καἵ τίς κα πολε(μίων Ὀλοντίοις ἐφέρπηι). D[3] 524 A, 17 εὐνοήσω Σταλίταις.

b) In praeceptis nominativo cum imperativo expressis: 5040 (Hierapytna, II[a]) 45 ἀποτεισάντων... οἱ δὲ Πριανσιέες. 5041, 1 [ἑρπό]ντων δὲ οἱ Ἱεραπύτνιοι τοῖς Λυττίοις ἐς τὰ.... [οἱ δὲ] Λύττιοι τοῖς Ἱεραπυτνίοις. 5043 (III[a]) 21 ἀποστελλέτωσαν δὲ οἱ Ἱερα[πύτνιοι. 5044, 7 sq. [ἐς δὲ τὰς ἑορτὰς ἑρπόν]των οἱ μὲν Ἀρκάδες. 5018 (Gortyna, II[a]) 9 βοαθιόντων οἱ Λαππαῖοι, 13 βοαθιόντων οἱ Γορτύνιοι. Deiters, p. 30, 24, 46 sq. ἀνγράψαι δὲ καὶ τὰν συνθήκαν ἐς στά[λαν] λιθί(ναν) καὶ ἀνθέμεν ἑκατέρος ἐν τᾶι (πόλι, οἱ μὲν Λάτιοι ἐν) τῶι ἱαρῶι τᾶς Ἐλ[ε]υθ[υί]ας, οἱ δὲ Ὀλόντ(ιοι...), ubi nominativi οἱ μὲν Λάτιοι et οἱ δὲ Ὀλόντιοι leguntur, quasi praedicata imperativorum formam habentia, sed non infinitivorum antecedant (v. Kocevalov, *Rhein. Mus.* LXXIX p. 51 sq.). D[3] 712, 16 ἀποστηλάντων οἵ τε Κνώσιοι καὶ οἱ Λάτιοι καὶ οἱ Ὀλόντιοι, 20 κρινόντων δὲ οἱ Κνώσιοι, 23 κύριοι ἔντων οἱ Κνώσιοι, 32 ἐγγύος δὲ καταστασάντων.... οἵ τε Λάτιοι καὶ οἱ Ὀλόντιοι (at eodem loco apud subiectum accusativo positum Κνωσίος articulus desideratur — v. § XIII 3 A c).

Sed est, ubi articulus apud populi nomen omittatur, licet praedicatum imperativus sit: D[3] 712, 31 δόντων δὲ Λάτιοι καὶ Ὀλόντιοι τούτω τῶ ἐγγρόφω ἑκάτεροι χέρα. SGDI IV p. 1035 n. 5, 20 sq. eadem. 4940, 31 sq. καὶ ἀνθέντων Πάριοι μὲν ἐς τὸ ἱερὸν τᾶς Δάματρος, Ἀλλαριῶται δὲ ἐς τὸ ἱερὸν τῶ<ι> Ἀπόλλωνος. 5181, 50 ἀγγραφάτωσαν δὲ καὶ Τήιοι τὰν ἀνανέωσιν (de articuli apud voces Πάριοι et Τήιοι omissione v. § XIII 3 A a).

In praeceptis accusativo cum infinitivo (v. § XIII 3 A c) aut nominativo cum futuro (5043, 28 [ἀποστελοῦ]σιν αὐτῶι Ἱεραπύ-τ[νιοι]. D[3] 524, 35 πλεύσονται Σταλῖται, 47 ὑ]πηρετήσοντι δὲ Σταλῖται) expressis articulus omittitur.

c) Apud genetivum possessivum: 5100 (Malla, III[a]) 9 sq. ἐν τᾶι τῶν Μαλλαίων... ἐν τᾶι τῶν Λυττίων. D[3] 526 (Itanus, III[a]) 10 οὐδὲ χώραν οὐδὲ νά[σ]ου[ς] τὰς τῶν [Ἰτ]ανίων, 13 ναῦ[ς τὰς τ]ῶν Ἰτανίων. 527 (Drerus, III[a]) 53 sq. SGDI 5014 (Gortyna, II[a]) 2 [ἐ]ς τὰν τῶν Ἐλυρίων χώρα[ν]. 5016, 12 ἐς τὸνς τῶν Fαξίων ὥρονς, 30 τᾶς χώ[ρα]ς τᾶς τῶ(ν) Ἀπελλωνια[τᾶν]. Deiters p. 36 (Lato-Olus) 81 (ἐπ' ὠρεῖα ἢ λι)μένας τὸς τῶν Ὀλοντίων. IV pag. 1041 num. 28 (Lato-Eleutherna, II[a]) 16 [ἐ]ς τὰν τῶν Λατίων χ[ώραν]. At etiam est, ubi articulus desideretur: Deiters p. 30, 5 (supplementum, quod ex folio Veneto fluxit) ἀποτάμνηται χώρας τᾶς Λατίων ἢ φρώ-ρια...., 51 Ὅροι τᾶς Λατίων χώρας, 69 (de exemplis duobus postremis v. § XIII 3 A d). D[3] 721 (Gnosus) 37 ἐς τὸς Κνωσίων λιμένας.

d) Apud genetivum definitivum:

α) si genetivus def. praedicative positus nomini regenti antecedit, articulus semper fere omittitur: D[3] 721, 1 ἔδοξεν Κνωσίων τοῖς κόσμοις καὶ τᾶι πόλι. SGDI 5094 Λυττίων ἁ πόλις. IV p. 1034 n. 5, 4. p. 1042 n. 31. p. 1043 n. 36, 1 etc. (loci a C. Meistero *Ind. Forsch.* XVIII p. 187 b allati sunt); exceptionem uno loco solum habemus: 5040 (Hierapytna, II[a]) 45 τῶν Πριανσιέων τᾶι πόλει.

β) Si genetivus definitivus aliter ponitur, articuli τῶν e singulis vocibus (πόλις, κοινόν, δᾶμος, πλᾶθος) pendentis hic usus est. Vocis πόλις (ἁ πόλις καὶ ἁ χώρα, ὁ κόσμος καὶ ἁ πόλις, οἱ κόσμοι καὶ ἁ πόλις) e nominativo suspensus articulus τῶν 7[ies] exprimitur: apud populi nomen attributive positum quater: 5015 (Gortyna, II[a]) 21 ἁ πόλις ἁ τῶν Κν[ωσίων]. 5101 (Malla, II[a]) 8 bis: ἃ τε τῶν Κνωσίων πόλις καὶ ἁ τ[ῶν] Λυττίω[ν]. 5066 (Itanus, Rom. aet.) 4 ἁ πόλις ἁ τῶν Ἰτανίων; apud nomen praedicative

positum ter: 5182, 22 ἁ πόλις τῶν Ἐρωνίων. IV p. 1034 n. 5 (Lato-Olus, II[a]) 11 ἁ πόλις τῶν Κνωσίων. D[3] 721, 20; nunquam omittitur;

e genetivo suspensus 7[ies] exprimitur: apud nomen attributive positum quater: 5182, 4, 12 τᾶς τῶν Τηίων πόλιος καὶ τᾶς χώρας, 47. 4942 (Aptara, II[a]) b 4; apud nomen praedicative positum ter: 5169, 20 τᾶς τε πόλεος τῶν Τηίων καὶ τᾶς χώρας. 5170, 22 IV p. 1037 n. 14 (Ini, II[a]) 7 παρὰ τᾶς πόλιος τῶ[ν...]; 11[ies] omittitur (semper apud nomen attributive positum): D[3] 524, 11 ὑπὸ τᾶς πό[λιο]ς τᾶς Πρατσίω[ν]. 5168, 10 τᾶς τε πόλιος καὶ τᾶς χώρας τᾶς Τηίων. 5174, 5. 5175, 3. 5176, 11, 36. 5178, 37. 5182, 28. D[3] 712, 45 παρὰ τᾶς πόλεος τᾶς Κνωσίων, 48, 49;

e dativo suspensus 12[ies] exprimitur: apud nomen attributive positum 6[ies]: D[3] 527 (Drerus, III[a]) 43 τὰι πόλει τὰι τῶν Λυττίων, 148. 712, 10, 31, 61 τᾶι τῶν Κνωσίων πόλει. SGDI IV p. 1035 n. 5, 21 τὰι τῶ[ν Κνωσίων πόλι]; apud nomen praedicative positum 6[ies]. 5169, 18 τὰι πόλει τῶν Τηίων, 23. 5177, 19. 5179, 18. 5183, 14 τοῖς κόσμοις καὶ τᾶι πόλει τῶν Βιαννίων. 5116 (Polyrhen) 6; ter (aut quater) omittitur: apud nomen attributive positum bis (aut ter): D[3], 524, 2 τῶι κόσμωι καὶ τὰι πόλι τὰι Πρατσίων, 34. fortasse 5146 (II[a]) 22 [τᾶι] τε Ἀναφαίων [πόλει?]; e voce πόλις articulo privata suspensus semel: IV p. 1037 n. 14 (Ini, 200[a]) 5 ...λις πόλ[ει] Ἀρκάδων;

ex accusativo suspensus 12[ies] exprimitur: apud nomen attributive positum 11[ies]: 5059 (Itanus, III[a]) 9 περὶ τὰν τῶν Ἰτανίων πόλιν IV p. 1206 n. 38, 2 τὰν τῶν Ἰτανίων πόλιν καὶ πολίτας. SEp. II 512, 9. D[3] 527, 51. SDGI 5186, 13. 5101 (Malla, II[a]) 27 bis: τάν τε τῶν Κνωσίων πόλιν καὶ τὰ[ν] τῶν Λυττίων. IV p. 1034 n. 5, 5 bis. D[3] 712, 2 bis: ἐπὶ τὰς πόλεις τάν τε τῶν Λατίων καὶ τῶν Ὀλοντίων; apud nomen praedicative positum semel: 5015 (Gortyna, II[a]), 6 ἐπὶ τὰν πόλιν τῶν Γορ[τυνίων]; quater omittitur (semper apud nomen attributive positum): D[3] 526, 9 πόλιν τὰν Ἰτανίων. *Rhein. Mus.* LIX p. 566 adn. 1, 17 τὰμ μὲν Μαγνήτων πό[λι]ν. p. 527 adn. 2, 8. 5182, 32 ἐπὶ τὰν πόλιν τὰν Τηίων.

E voce κοινόν suspensus articulus τῶν 6[ies] exprimitur (semper praedicative positus): e genetivo suspensus 5146, 16 [ἀπὸ τῶ κ]οινῶ τῶν Κρητα[ιέων ῥη]τῶ, e dativo 5146, 1 sq. τοῖς συνέδροις καὶ τῶ[ι κοινῶ]ι τῶν Κρηταιέων, ex accusativo 5178, 6 τὸ κοινὸν τῶν Ἀρκάδων. 5185, 6 ἐπὶ τὸ κοινὸν τῶν Ἀρκάδων, 20 similia, 28 similia; bis omittitur (attributive positus): 5176, 6 ἐπὶ τὸ κοινὸν τὸ Ἰστρωνίων. 5171, 6 ἐπὶ τὸ κοινὸν τὸ Λατίων.

E voce δᾶμος suspensus articulus τῶν semel exprimitur (praedicative positus): 4940, 20 ἐπαινέσαι μὲν τὸν δᾶμον τῶν Παρίων; 19ies omittitur (semper attributive positus): e nominativo suspensus 5169, 17 ὁ δᾶμος ὁ Fαυξίων, 22. 5176, 24. 5182, 2, 36. BCH XXXIV p. 396 ter: ὁ δ[ᾶ]μος ὁ Γορτυνίων, [ὁ δᾶμος] ὁ Κνωσίων, ὁ [δᾶμος] ὁ Φαιστίων, e genetivo 5167, 2 παρὰ τῶ δάμω<ι> τῶ Τηίων, e dativo 4940. 29 τῶι δάμωι τῶι Παρίων. 5176, 20. 5180, 20. 5181, 26, ex accusativo 5168, 17. 5179, 20. 5182, 19. D[3] 721 (Gnosus, II[a]) 51 πορτὶ τὸν Ταρσέ(ω)ν δᾶμον. 5156, 13 τὸν δᾶμον τὸμ Μαγ[νήτων], 5162 b 15.

E) voce πλᾶθος (πλῆθος) suspensus articulus τῶν bis omittitur (attributive positus): 5176, 22 ποτὶ τὸ πλᾶθος τὸ Τηίων. 5138 (locus incertus, II[a]) 11 πορτὶ τὸ Κρηταιέ[ων] πλῆθος.

Articuli τῶν apud populi nomen e singulis vocibus suspensum usus hac tabula illustratur.

	+	−	+	−	+	−	+	−
articulus τῶν vocis πόλις .	attributive praedicative positus				e voce πόλις articulo privata suspensus		Summa	
e nominativo	4		3				7	
e genetivo . .	4	11	3				7	11
e dativo. . .	6	2	6			1	12	3
ex accusativo suspensus	11	4	1				12	4
summa . .	25	17	13			1	38	14
vocis κοινόν								
e nominativo .								
e genetivo . .			1				1	
e dativo . .			1				1	
ex accusativo suspensus		2	4				4	2
summa . .		2	6				6	2
vocis δᾶμος								
e nominativo .		8						8
e genetivo . .		1						1
e dativo . .		4						4
ex accusativo suspensus		6	1					
summa . .	19	1					1	19
vocis πλᾶθος ex accusativo suspensus		2						2

Qua ex tabula haec colligi possunt: αα) Apud genetivum definitivum populi nominis e vocibus πόλις et κοινόν pendentem articulus saepius usurpatur, apud genetivum autem e voce δᾶμος suspensum omitti solet; quod denique ad vocem (πλᾶθος) πλῆθος pertinet, exempla pauciora sunt, quam ut quicquam certi dici possit.

ββ) Praedicative positus genetivus semper cum articulo comparet. Apud genetivum autem attributive positum articulus saepenumero omittitur. Quae consuetudo in genetivis e vocibus κοινόν et δᾶμος pendentibus multo magis quam in genetivis e voce πόλις suspensis sub oculos cadit: apud genetivos enim e vocibus κοινόν et δᾶμος pendentes attributive positos articulus semper desideratur; genetivorum tamen e voce πόλις suspensorum attributive positorum exempla articulo privata 40, 5% tantum totius talium locorum numeri explent. Apud genetivum attributive positum articulus fortasse propterea saepius omittebatur, quod eo modo in nominum regentium genetivo, dativo, accusativo syllabarum similium concursus tollebatur (τῶ τῶν > τῶ; τῶι τῶν > τῶι; τῆς τῶν > τῆς etc.); ex aliis casibus hic usus etiam in nominativum generis ὁ δᾶμος ὁ Fαυξίων transisse videtur — itidem ex. gr. nom. χρυσοῦς, pro qua forma *χρύσους (e χρύσεος) exspectes, genetivo et dativo χρυσοῦ - ῷ (e χρυσέου - έῳ) assimulatus est. Cum autem in syllabis τὸ τῶν (... κοινόν), τῶ τῶν (... δᾶμω), τὸν τῶν (... δᾶμον etc. etiam vocales τ litteram sequentes eandem qualitatem habeant, harum syllabarum concursum studiosius quam syllabarum τᾶς τῶν (... πόλιος), τᾶι τῶν (... πόλι) τὰν τῶν (... πόλιν) vitatum esse puto.

γγ) Apud genetivum ex aliis vocis πόλις casibus pendentem attributive positum articuli usus alius est. In nominativo, in quo syllabae similes non concurrunt (ἁ πόλις ἁ τῶν Κνωσίων etc.), articulus τῶν semper reperitur, in ceteris autem casibus, in quibus syllabae similes concurrunt (τᾶς τῶν Τηίων πόλιος etc.), modo exprimitur, modo omittitur.

Genetivorum	e genetivo	vocis πόλις	suspensorum	attributive	positorum	26, 7%
„	e dativo	„	„	„	„	75%
„	ex accusativo	„	„	„	„	73. 3%

Itaque in dativo articulus τῶν saepissime comparet, dativum autem accusativus et genetivus sequuntur.

e) Apud populi nominis dativum e locutionibus ἔδοξε, ἔγραδε, δεδόχθαι suspensum articulus 7ies exprimitur: 4982, 1 τάδ'

ἔϝαδε τοῖς Γορτυνίοις πσαφίδονσι SEp II 509, 3 Τάδ' ἔϝαδε τοῖς Ἐλτυνιοῦσι. SGDI 5059 (III[a]) 17 δεδόχθαι τοῖς Ἰτανίοις. SEp II 512, 15 δεδόχθαι τοῖς Ἰτανίοις. SGDI IV p. 1032 n. 2 a, 1 [Τάδε ἔ](βα)δε Γορτυνίοις καὶ τοῖς Λ[ατίοις (notandum est hoc loco populi nomen articulo praeditum populi nomini articulo privato coordinatum esse). D[3] 685 (II[a]) 61 bis: Ἔδοξε τοῖς Ἰτανίοις καὶ τοῖς Πραισίοις; 13[ies] omittitur: v. IV p. 1032 n. 2 a, 1. III 5104 (III[a]) a, 59 ἔδοξε Ὀλοντίοις. IV p. 1034 n. 5 (II[a]) 9 bis: Ἔδοξε Λατίοις καὶ Ὀλοντίοις. Deiters p. 37, 90 sq. (quae verba in folio Veneto solum leguntur) bis: ἔδοξε Λατίοις καὶ Ὀλοντίοις. D[3] 712, 4 bis, 40 sq. ter, 51 bis.

f) Separatim hic locus notandus est: D[3] 527 (Drerus, III[a]) 144 sq. καὶ οἱ Μιλάτιοι ἐπεβώλευσαν ἐν τᾶι νέαι νεμονηΐαι τᾶι πόλει τᾶι τῶν Δρηρίων, ubi cum de Milesiis supra non actum sit, articulus apud vocem Μιλάτιοι usu anaphorico explanari non potest.

XVI. De articulo apud territoriorum urbanorum nomina usu.

Apud territoriorum urbanorum nomina articulus semper usurpatur: III p. 1205 n. 37 (Hierapytna-Praesus, III[a]) 36, 44 ἐν τᾶι Ἱεραπυτνίαι, 55 ἐν τᾶ[ι] Πραισίαι, 64 ἐν τᾶι Ἱεραπυτνίαι. 5040 (Hierapytna) 18 ἐν τᾶι Πριασίαι, 19 ἐν τᾶι Ἱεραπυτνίαι. etiam D[3] 527, 137 τᾶς Δρηρίας χώρας. Regionis nomen uno loco solum reperimus, et id articulo praeditum: 5148 (II[a]) 4 τὰν Ἀττι(κ)άν.

XV. De articulo apud oppidorum nomina omisso

Oppidorum nomina sine articulo inveniri solent: 4983 (inscr. arch.) 2 Γόρτυνς ἐπίπανσα. III p. 1205 n. 37 (III[a]) 74 ἐμ Π[ρ]αίσωι, 77 ἐν Ἱερα[πύτ]ναι. 5172, 5 ἐξ<ε> Ἱα[ρα]πύτνας. 5024 (II[a]) 2 ἐ]μ μὲν Γό[ρτυνι, 3 ἐν δ' Ἱεραπύτναι. 5040, 21 ἐς Πρίανσαν, 22 ἐς Ἱεράπυτναν etc.; sed est, ubi articulus apud oppidi nomen exprimatur: 5016 (Gortyna, II[a]) 27 ἀπο[λαβόντων τ]ὰν Ἀπελλωνίαν (at infra apud eandem vocem articulus omittitur: v. 29 περὶ Ἀπε[λλωνί]ας. 5052 (Hierapytna, aetatis recentioris) 3 οἰκιζομένας τᾶς Ἱεραπύτνας.

XVI. De articulo apud agrorum sacrorum nomina posito.

Agrorum sacrorum (τεμενῶν) nomina cum articulo ter comparent: 5016 (Gortyna, II[a]) 20 ἐν τῶι Δελφιδίωι. 5024 A 20

[τ]ὸ Ταντάλιον ἄ[ι] οἱ ὧροί ἐντι. Deiters p. 36 (Lato-Olus, II[a]) 70 ἐπὶ τὸ ἀρ(χ)αῖον Ἀφ(ροδίσιον); bis omittitur: 4982 (Gortyna, inscr. arch.) 2 καταϝοικίδεθαι Λατόσιον. 5016, 20 ἐμ Πυτί(ω)ι. Ab atticis in hoc casu articulum poni solitum esse constat (v. Gildersleeve II p. 253).

XVII. De articulo apud vicorum nomina omisso.

Vicorum nomina sine articulo usurpari solent: 4983 (Gortyna, inscr. arch.) 3 *q*ὃι ἐν Ἀϝλῶνι ϝοικίοντες 4 ϝοικίαν ἐν Ἀϝλῶνι. 5000 II a 1 sq. τὰν ἐ[ν] Κησκόραι κα[ὶ] τὰν ἐμ Πάλαι πυταλιάν. D[3] 940 (Cydonia, III[a]) 22 ἐν Σχινούρι. SGDI IV p. 1204 n. 37 (Hierapytna-Praesus, III[a]) 40 ἐν Ἀρδάνιοι, 42 ἐν Δάρο[ι]. 5024 (Gortyna, II[a]) A 24 [ἐς] τὰν βωίαν Ὀρυκόππαν. D[3] 685 (Itanus) 60 ἐς ὀρθὸν ἐς Δο[ρθάννας] (de praepositionis repetitione v. § XVIII 3), 64 ἐς Δορθάννας, 67. SDGI IV p. 1039 n. 23 B, 13 [ἐς ὀρθὸν ἐ]ς Δορθόνναν. Deiters p. 35 sq., 66 (in folio Veneto) ἐς Συ(δ)άφνας[1] τὰς ἄνω, 60 ἐς Ἰελκέτας, 63 (in folio Veneto) κὴς Χαμβρίτρασον, 65 (κὴς Παμφυρί)ασον, 67 (ἐς Κορδωί)λαν... (ἐς Λαγινάπυτον...[2]) κὴς Καλλιόρασον[3]), 68 (κὴς Με)ταλλάπ(υτον), 69 ἐς Πλυμῶν(α). In his tamen casibus articulus semper fere exprimitur:

1. Si vici nomen adiectivum est: D[3] 940, 16 ἐν τᾶι Ἡραΐδι, 23 [ἐ]ν τᾶι Λαχανίαι κ[ώ]μαι. Deiters p. 30 sq. 59 ἐς τὰν Ἰ(ππασίαν), 61 κὴς τὸν Ἀχερδόεντα[4]), 63 (κὴς τὰ)ν Συωνίαν, 66 κὴς (τὸν Ἐπαθέντα), 68 ἐπὶ τὸ Στιώτιον[5]). Sed his locis talia nomina sine articulo usurpantur: D[3] 940, 4 ἐμ Μολοχᾶντι[6]), 10 κατὰ Βάθειαν, 12 ἐν Μινώιαι.

2. Si vici nomen appellativum est nomen sensu angustiore usurpatum (cf. § XXVI): D[3] 940, 6 ἐν τῶι πεδίωι, 8 idem, 10 idem, 18 idem, 20 idem, 21 idem. Deiters p. 35 sq., 62 (in folio Veneto) κὴς τὸν καταβαθμόν, 71 sq. κὴπὶ τᾶς κολώνας κὴς τ(ὰ)ν περίβασιν.

---

[1]) Ita nomen Ed. Fraenkel transcribit, quia IV p. 1039 n. 23, 3 ἐς Σ]υδάφνας legitur (v. vol. IV p. 1202 sub voce).

[2]) Quod nomen Pape-Benseler (*Wörterbuch d. griechischen Eigennamen* s. v.) ita in linguam germanicam vertunt: 'Hasenweiler'.

[3]) i. e. 'Bellevue' — v. Pape-Benseler, s. v.

[4]) i. e. 'Dornstrauch' — v. Pape-Benseler, s. v.

[5]) i. e. 'Steinheide' — v. Pape-Benseler, s. v.

[6]) Descendit nomen sine dubio a μολόχα attico μαλάχη respondente (v. Bechtel, *Die griechischen Dialekte* II p. 725 sq.)

3. Apud hominis nomen in locum vici nominis usurpatum hunc vicum eius hominis esse designans articulus 9ies exprimitur: Deiters p. 36, 62 sq. ἐ(ς τὸ)ν Σπιν(όεντα[1]), 59 ἐς τὸν Βοίνωπα[2]), 69 τῶδε ἂν ῥάχιν ἐπὶ τ(ὸν Ἀκ)άμαντα, 72 κὴς τὸν Ἀκάμαντα, 63 κ(ὴς τὸν Ἄρακα). D[3] 685, 61 πέραν, ἐς τὸν Μόλλον. 65 ἀπὸ τῶ Μόλλω, 63 ὡς ὁ Σέδαμνος, 66 idem; quater omittitur: Deiters p. 35, 60 ἐς τὰν ὁδὸν τὰν ἄγο(νσαν ἐπὶ Ἀκιμ)ον. D[3] 685, 64 τᾶς ὁδῶ τᾶς ἀγώσας δι' Ἀτρῶνα. SGDI IV p. 1039 n. 23, 14 δι' Ἀτ[ρῶνα]. De deorum nominibus simili modo usurpatis v. § XI 4.

XVIII. De articulo in montium nominibus posito

Apud montium et rupium nomina articulus exprimi, apud nomina autem iugorum omitti solet:

1. Montium nomina cum articulo: Deiters p. 35, 52 κὴς τὸν Βέν(κασον καὶ ἀπὸ τᾶς ἐπι)τολᾶς τῶ Βενκά(σ)ω, 56 (in folio Veneto) κὴς τὸν Θινόμαρον, 57 κάτω τῶ Κνά(φω), 58 ἐπὶ τὸ ἐξέδριον τῶ Κατανῶ; sine articulo: D[3] 526 (Itanus, III[a]) 3 Θ[εο]ὺς τοὺς ἐν Δίκται.

2. Rupium nomina cum articulo: Deiters p. 35 sq. 51 ἐπὶ τὰν Ἱππάγ(ρα)ν, 61 (κὴς τὰν Σωρ)άσαν, 64 κὴς) τὰν Δατ(τάλλαν κὴς τὸν περιστεριῶνα[3]), 65 κὴς τ)ὰ(ν Δα)νάρπαξ(ον καὶ ἐς τὰν Λῦγυρον), 71 (in folio Veneto) κὴς τὰν Πρυμνίτισσαν, 57 (appositione accuratius definitum) ἐς τὰν πέ(τραν ἐς τὸν Παχύναμον); sine articulo: Deiters p. 35, 62 κὴς κυρτά[ρᾱ]αξον.

3. Iugorum nomina sine articulo: 5,16 (Gortyna, II[a]) 10 κὴς τὸν ῥόον τὸν ἀπὸ Ῥιγᾶν[4]) καταρέο[ντα]. Deiters p. 35, 54 τὰν ναπᾶν τᾶν ἐμ Μίτοις, 60 (in folio Veneto) ἂν Ἑλλῆν; appositione δηράδα accuratius definita: D[3] 685 (Itanus, II[a]) 63 ἐς Καρύμας ἐς τὰν δηράδα, 66 ἐς Καρύμας ἐς τὰν δηράδα. Deiters p. 36, 72 κὴς Ἀρχελάρ(χαν ἐς τὰν δηράδα). SGDI p. 1039 n. 23, 11 ἐς Καρύμας ἐς [τὰν δηράδα] et fortasse in versu 9 κὴς Ἀρχε[λάρχαν ἐς τὰν δηράδα]; cum articulo uno loco solum: Deiters p. 36, 64 ἐ(ς τὰς) πριν(οέσσας[4]), ubi iugi nomen adiectivum est.

---

[1]) i. e. 'Mager' — v. Pape-Benseler, s. v.

[2]) i. e. 'Weinroter' — v. Pape-Benseler, s. v.

[3]) Περιστερεών = columbarium. Hoc nomen, quamquam articulo generis feminini praeditum, etiam in Palaestina rupes quaedam habebat — v. Iosephus Flavius, *B. Iud.* V 12, 2.

[4]) Ubi πετρᾶν et πέτρας supplendum esse videtur.

Ex talibus exemplis, ut ἐς Καρύμας ἐς τὰν δηράδα [1]), ἐς τὰν πέτραν ἐς τὸν Παχύναμον, ἐς ὀρθὸν ἐς Δορτάννας (v. § XVII), 5117 a (III—II[a]). Ἐπὶ δαμιοργῶν... ἐπὶ Σωκράτεος, Στρατοκύδεος... (v. § VIII 2), praepositionis apud appositionem aut apud nomen proprium post appositionem locum tenens repetitionem in lingua graeca antiquitus in usu fuisse patet, qua de causa etiam apud Xenophontem, *Hell.* IV 3, 8 ἐν Ναρθακίῳ ἐν τῷ ὄρει alterum ἐν, quod Kallenberg delere mavult *(Studien über den griechischen Artikel* II, Berlin 1911, p. 21), retinendum esse videtur. In aliis linguae graecae et in linguarum italicarum monumentis exempla non eiusdem generis quidem, sed similia reperiuntur, ea dico, in quibus praepositio apud attributum (a) aut apud appositionem epexegeticam (b) reperitur:

a) apud Homerum ὄνδε δόμονδε; in sermone oscensi *húrtin kerríín* 'in Cereali' et in sermone umbrico *vapef-em avieclu f-e* 'in sellas augurales', ubi 'in' *(em)* post membrum utrumque ponitur (v. Wackernagel, *Vorlesungen über Syntax mit besonderer Berücksichtigung von Griechisch, Lateinisch und Deutsch*, Zweite Reihe, [2]1928, p. 200),

b) Polybius II 29, 1 ἐν τοῖς κατὰ τὴν Ἰταλίαν τόποις, κατὰ τὴν μεγάλαν Ἑλλάδα προσαγορευομένην etc. (v. Krebs, *Die Praepositonen bei Polybius* 1881, p. 12, 6).

XIX. De articuli in fluviorum nominibus usu.

Fluvii nomen cum articulo ter reperitur: 5024 (Gortyna, II[a]) exeuntis) A 25 ὁ ποταμὸς ὁ Παν̣δ..., 26 καὶ ποταμὸν τὸν Τη-λεφί̣λα[ν]. Deiters p. 35, 51 ἀμ. ποταμ)ὸν τὸν Κυμαῖον; sine articulo semel: 5024 A 31 ἀμ. ποταμὸν Ἀγκαία[ν]. Formam ὁ ποταμὸς ὁ... iam apud Thucydidem offendimus: VII 80, 5 ὅπως, ἐπειδὴ γένοιντο ἐπὶ τῷ ποταμῷ τῷ Κακυπάρει, παρὰ τὸν ποταμὸν ἴοιεν ἄνω διὰ μεσογείας. VII 82, 3 ἀφικνοῦνται... ἐπὶ τὸν ποταμὸν τὸν Ἐρινέον, sed Kallenberg (II p. 10) et C. G. Ae. Miller (Gildersleeve, *Syntax* II p. 251) Herwerdenium sequentes his locis verba τῷ ποταμῷ et τὸν ποταμὸν interpreti posteriori tribuere malunt. Deinde apud Diodorum (II 11, 1) παρὰ τὸν ποταμὸν τόν τε Εὐφράτην καὶ τὸν Τίγριν legimus, qui locus fortasse corruptus est, quia παρὰ τοὺς ποταμούς exspectes (v. Kallenberg II, p. 14). Huius

[1]) Ad cuius generis exempla etiam 5024 (Gortyna, II[a]) 19... ελίετον ἐς τὰν δηράδα addendum esse videtur.

positionis exempla certa apud Strabonem et locis permultis apud Pausaniam et Arrianum invenimus. De forma ποταμὸς ὁ..., cuius exempla iam in tabulis Heracleensibus (IG XIV 645 I 17 et 88) habemus, v. adnotationem meam in *Museo Rhenano* (LXXIX, p. 48) insertam.

XX. De articuli in mari designando usu.

Maris nomen semel reperitur (articulo praeditum): D[3] 524 (Praesus, III[a]) 34 τ[ὰν ν]οτίαν θάλασσαν.

XXI. De articuli in insularum nominibus usu.

Insularum nomina cum articulo his locis reperiuntur: D[3] 685 (Gortyna, II[a]) 117 περὶ τᾶς Λεύκας. 622 B 5 ἐν τᾶι Κύπρωι (propter anaphoram); apud vocem Κρήτα, si praepositioni non adiuncta est: *Rhein. Mus.* LIX p. 568 (Gortyna, III[a]) adn. 2, 27 ὅσα συ[μφ]έροντα καὶ τᾶι Κρήτ[α]ι Μαγνησία[ι ἔσονται], p. 567 (Gnosus, III[a]) 15 idem; sine articulo his locis: 5022 (Gortyna) 3 τοῖς ἐν Καυδοῖ Ϝοικίον[σι. D[3] 721 (Gnosus II[a]) 47 τὸνς ἐν Δάλωι κατοικίοντας, 51. 712 (Lato-Olus) 15 ἐν Δάλωι, 16 ἐς Δᾶλον, 24. SGDI IV p. 1034 n. 5, 19 ἐν δὲ [Δ]ά[λωι]. D[3] 940, 15 ἐπὶ Λιπάραι. 5166, 12 ἐν Τέω(ι). 5170, 23 ἐν Τέω(ι). 4940 (Allaria) 26 ἐμ Πάρωι. D[3] 622 B (Vaxus, II[a]) 3 εἰς Κύπρον. SGDI IV p. 1036 n. 9 (Gortyna) b 3 τῶ ἐπὶ Κύπρωι στραταγῶ. IV p. 1039 n. 23 (II[a]) 10 καὶ [ν]ᾶσον Πυρ...; apud vocem Κρήτα, si praepositioni adiuncta est: 5186, 5 τὰς ἐν Κρήται πόλιας. 5187, 10 ὑπὲρ Κρήτας κα[ὶ τ]ῶν ἐν [Κρή]ται γεγονότων θεῶν. SEp II 512 (Itanus, III[a]) 7 ἐς Κρήταν. D[3] 524 (Praesus) 34 κατὰ Κρήταν, 36 ἔξω Κρήτας, 39 ἔξω [Κρή]τας. 712, 24.

XXII. De articuli in collegiorum nominibus usu.

Apud tribuum (phylarum) et startorum, qui cum eis coniuncti erant, nomina articulus exprimi solet: 4991 V 5 ἀι ὃκ' ὁ Αἰθ[α]λεὺς (σ)ταρτὸς ἐκόσμιον οἱ σὺν Κύ[λ]λωι; 5015, 4 ἐπὶ τῶν Παμφύλω[ν κορμιόντων τῶν σὺν Εὐρυθενίαι. 5019, 1 Ἐπὶ τῶν Δυμάνων κορμιόντων (τῶν) σὺν Εὐρυβώ<ι>ται. D[3] 527, 3 ἐπὶ τῶν Αἰθαλέων κοσμιόντων τῶν σὺγ Κυίαι. SGDI 5045, 6 [ἐ]πὶ τῶν Δυμάνων κοσμόντω[ν]. 5080, 1 Ἐπὶ τῶν Αἰσχέων κοσμιόντων τῶν σὺν Πάνθωι. IV p. 1038 n. 21, 1 Ἐπὶ τᾶς Καμιρίδος κοσμόντων τῶν σὺν Βουάω(ι) etc.; uno loco tamen in inscriptione sermonis quidem communis

(κοινῆς), sed aetatis satis antiquae omittitur: *Monumenti antichi* XVIII p. 366 n. 21 (Lyttus, 249ª) 13 ἐπὶ Δυμάνων κοσμούντων τῶν σὺν Ἀμνάτῳ.

2. Apud aliarum societatum nomina articulus bis exprimitur: SGDI IV p. 1037 n. 17 (Gortyna, Iª) Ὁ θίασος τῶν Ἱριαπιστᾶν. III 5119 a (Polyrhen) οἱ συνεπομωταί. 5019 (Gortyna, IIIª) 4 Κρανσοπεῖοι. 5128 (Vaxus, arch.) 11 τοῖς Κυδαντείοις.

XXIII. De mensibus et feriis.

Mensium nomina articulo carere solent, quamvis ubique μήν appositione accuratius definiatur, quo in casu in titulis atticis articulus poni soleat (v. Meisterhans-Schwyzer p. 228, 22):

a) mensium nomina sine articulo: D³ 524 (IIIª) 14 μηνὸς Διονυσίου. 712 (IIª) 21 μηνὸς Καρωνίω, 22, 56 μηνὸς Νεκυσίω, 58, 59. 5040, 4 μηνὸς Δρομηίω, Deiters p. 30, 2 μηνὸς Θ(ιο)δαι(σίω), p. 37, 87, 89 (in folio Veneto). SGDI IV p. 1034 n. 5, 2 μηνὸς Ἑλχανίω, 3, 4 etc.;

b) mensium nomina cum articulo his duobus locis tantum inveniuntur: D³ 527 (Drerus, c. a. 220) 106 ἀι κα ἀποστάντι, τοῦ μηνὸς τοῦ Κομνοκαρίου ἢ τοῦ Ἁλιαίου 5101 (Malla, IIª) 40 ἐν τᾶι ἕκται τῶ Βα... μηνὸς.

2. Apud feriarum nomina articulus semper usurpatur[1]): 5044 (Hierapytna, IIIª) 8 ἐς τὰ Θευδαίσια, 9 ἐς τὰ Ἀσκλαπί[εια]. 5100 (Malla) 21 ἐν τοῖς Περιβλημα..., 23 [ἐν] τοῖς Ὑπερβοίοις. 5156, 15 τῶν Λευκο[φρυηνῶν]. IV p. 1206 n. 38 (Itanus, 244ª) 11 τοῖς γενεθλίοις. 5040 (Hierapytna, IIª) 41 ἐν τοῖς Ὑπερβώιοις, 38 (accuratius SEp III 778) ἐν δὲ τοῖς Ἡρα[ίοις]. 5073 (Gnosus) 9 ἐς τὰ Θε[υδαίσια], 13 ἐν τοῖς Ὑπερβώιοις. Deiters p. 31 sq., 23 ἐν τοῖς [Θ]ιοδασίοι[ς], 42 sq. (in folio Veneto) 22 sq. ἔς τε τὰ Θιοδάσια κὴς τὰ Βριτομάρπεια.

XXIV. De articuli apud voces ad nomina propria sensu prope accedentes usu.

Articulus etiam apud ea nomina saepe ponitur, quae sensu angustiore vel praegnanti usurpatur, ex. gr. apud θεός et πόλις, quae idem ac Διόνυσος et Γόρτυς valent.

[1]) In inscriptionibus atticis antiquioribus feriarum nomina, si nullo attributo praedita sunt, articulo carent; talis articulus in inscriptionibus cretensibus prius quam in inscriptionibus atticis in usum venit.

Apud magistratuum nomina articulus exprimi solet: 4991 I 10 τὸν δι[κ]αστάν, 12, 22, 37. I 35 ὁ δικαστάς... V 35 δικάκσαντος τῶ δικαστᾶ. XI 49 παριόντος τῶ δικαστᾶ... XI 16 ὁ δὲ μνάμων ὁ τῶ κσενίω. 4979 τὸν τίταν. 4982, 4 τὸν κσένιον κόσμον. 4985, 4 τὸν σταρταγέταν καὶ τὸν κοσμίοντα. 5128 (Vaxus) 9 αἰ δ' ὁ κοσμίων μὴ ἀποδοίη τὰ ἐπιβάλοντα. 4984, 15 [τ]ὸν κσέν[ιον]. 4985, 13 τὸν κάρυκα. 4992 a II 8 ὅ(τ)τ' ὁ ἀρκὸς παρέκει κατ' ἀνδρῆιον. 4990 6 ὁ ἰαρε[ύς]. 4998 V 9 τὸν δικασστάν. 4999 II 5 sq. τὸν δικαστὰν καὶ τὸμ μνάμονα. 5019 (III[a]) 7 ἀποτεισίοντ(αι)... πὰρ τὸν τίταν. 5087 (Leben, aet. recentioris) a 5 ὁ ἰαρουργός, 7 ὁ νακόρος. IV p. 1036 n. 14, 4 [τὸ]ν ταμίαν. D[3] 712, 17 ποτὶ τὸν ἐπιμελητάν, 50 etc. Sed apud vocem κοσμίων (= cosmorum collegii socius) articulus est ubi omittatur: 4998 IV 10 αἰ δέ κα κοσμίοντος ἦι ὁ ἐπιδιόμενος. Deiters p. 32 (II[a] exeuntis) 30 καῖ κα κοσμίων (ἔλθ)ηι Λά(τιος ἐς Ὀλόντα ἦ Ὀλόντιος ἐς Λατών[1]).

2. Apud magistratuum, collegiorum et apud instutitorum publicorum nomina articulus locis permultis ponitur: 4982, 6 τὸνς τίτανς, 7. 4984, 20 τ]ὸνς τίτανς. 4993 II 5 οἱ καρποδαισταί. 5017 II[a]) 4 οἱ σύνεδροι. IV p. 1037 n. 14 (Ini) 12 τοὺς πρεσβευ[τάς]. 5100 (Malla, III[a]) 12 ὁ δὲ κόσμος [π]ραξάντω[ν], 14 αἰ δὲ μὴ πράξαιεν ὁ κ[όσμος], 17, 15 ἕκαστος τ[ῶ] κόσμ(ω). D[3] 527 (Drerus) 73 τοῦ κόσμου τοῖς πλίασιν, 96 τὸγ κόσμον. 524 (Praesus) 2 ἔδο[ξε] τῶι κόσμωι καὶ τᾶι πόλι, 11 [αἱ]ρεθέντος δὲ τοῦ κόσμο[υ], 12, 13 ὁ δὲ κόσμος ὁ Πραισίων, 41. SGDI 5183, 7 ἐπὶ τὸς κόσμος καὶ τὰν ἐκκλησίαν. D[3] 721 (Gnosus, II[a]) 9 ἐπί τε τὸς κόσμος καὶ τὰν ἐκκλησίαν... SGDI IV p. 1206 n. 38 (Itanus, III[a]) 14 οἱ κοσμητῆρες. 5107, 5 ἐπὶ τὰν ἐκκλησίαν. 5168, 6. 5169, 6. 5177, 5. 5184, 5. 5128 (Vaxus, arch.) 12 τὰν βωλάν. 527 (Drerus, III[a]) 104, 108, 129. IV p. 1206 n. 38, 7 ἔδοξε τᾶι βουλᾶι καὶ τᾶι ἐκκλησίαι. 4999 II 12 τᾶν ἑταιρητᾶν. 5044 (Hierapytna, III[a]) 18 τὰς δὲ ἀγέλας, 29. 5011 (III[a]) 9 πεύθεν δὲ ποτὶ τὰν νεότα. 5012, 6 ἁ νεότας.

[1]) Cum ea aetate κόσμος suam antiquam vim 'cosmorum collegium' nondum perdiderit, hoc loco vocem κοσμίων substantivi vice fungi, sed non, ut Deiters (p. 44 sq.) et Jacobstahl (p. 135, § 118, secundum quem κοσμίων = „in seiner Eigenschaft als Kosmos") censent, participium appositivum esse puto, v. Kocevalov, Κόσμος *et* κόσμοι *dans les inscriptions dialectiques crétoises* (rossice), *Comptes Rendus de l'Aeadémie des Sciences de l'URSS* 1928 B, p. 150 sq. praecipue p. 154 cum adnotatione 2, etiam partem eiusdem articuli in Germanicum translatam, quae *Museo Rhenano* (LXXVII p. 289 sq.) inserta est.

5040 (Hierapytna, II[a]) 32 τᾶι πρειγείαι. 5146 (II[a]) 3 [ἐ]ν τῶι συνλόγωι. Deiters p. 33, 40 δι(ὰ τ)ῶ χρηοφυλα(κ)ίω.

In his autem casibus articulus omittitur: — a) saepe apud vocem κόσμος: 4979 *κόσμος* ὁ ἐπιστάς. SEp 509 (Eltynaia, arch.) 3 κόσμον δὲ πράδεν. SGDI 4991 VIII 55 πεύθεν [πορ]τὶ κόσμ.[ο]ν[1]). 5059 (Itanus, III[a]) 2 Κόσμου γνώμα. SEp II 512, 2 idem. 5073 (Gnosus, II[a]) 27 ἢ κόσμος ἢ ἄλλ[ος] (at 5168, 25 in formula simili apud κόσμοι articulus reperitur: οἱ κόσμοι καὶ ἄλλος ὁ λῶν); b) apud genetivi absoluti subiectum, quam coniunctionem negativam esse supra vidimus: 5121 (Praesus, III[a]) ἐκκλησίας κυρίας γενομέ[νας]. 5011, 2 τρια[κατίων πα]ριόντων. 5015 (II[a]) 7 τρια[κ]ατίων πα[ριόντων]; — c) apud appositionem, v. § VIII 2.

d) apud nomen praepositioni adiunctum: 4911 XI 15 ἐδ δικαστέριον.

3. 5043 (Hierapytna, III[a]) 19 βασιλεύς de Antigono Gonata dictum, qui ea aetate Hierapytniis rex per excellentiam erat, sine articulo reperitur, quamvis de eo supra agatur: ὅταν δὲ βασιλεὺς ἀποσ[τέλληι] (cf. vocis βασιλεύς in dialecto ionica et attica, 'Persarum rex', in Xenophontis *De republica Lacedaemoniorum* libello 'Spartae reges' in tabula Idalii 'Idalii rex'[2]), D[3] 495 (Olbia, III[a]) 90 ἀπαντησάντων βασιλεῖ 'Scytharum rex' valentis sine articulo usum). In alia autem inscriptione cretensi (D[3] 685, Itanus, II[a]) βασιλεύς de certo rege dictum cum articulo comparet: v. 120 τῷ τε βασιλεῖ καὶ αὐτοῖς ὑμῖν, v. 121 τῷ τε βασιλεῖ καὶ τοῖς τῶ βασιλέως φίλοις.

4. Ὁ θεός = Διόνυσος: 5179, 9 περὶ τῶ θεῶ. 5177, 8. 5173, 3 καταξίως [τῶ θ]ε[ῶ], 5 δίδοται τῶι θεῶι. Ἁ θεός = Κυβέλη: 5065 (Itanus, aet. recentioris) ἀρετὰν τᾶς θεοῦ.

5. D[3] 721 (Gnosus, II[a]) 5 κατὰ τὸν ποιητάν (= καθ' Ὅμηρον).

XXV. De articuli usu in designanda urbe.

Πόλις de civitate certa dictum semper fere cum articulo: 4982, 9 καὶ τᾶι πόλι θέμεν. 5000 II 3 ἔδοκαν ἁ πόλις πυτεῦσαι. 5176 (III[a]) 42 τοὺς γραμματέας τᾶς πόλιος. 5178, 43. 5009 (II[a])

[1]) Ita locum lego Halbherrium sequens — v. *C. R. de l'Ac. des Sc. de URSS* 1928 B, p. 150.

[2]) v. Wackernagel, *Vorlesungen über Syntax mit besonderer Berücksichtigung von Griechisch, Lateinisch und Deutsch* II[2] 1928, p. 146.

a κατέβαλε τᾶι πόλι 5010, 2 τὸ μὲν γινόμενον τᾶι πόλι. 5011, 4 ἔθηκαν ἁ πόλις IV p. 1036 n. 12. 5042 (Hierapytna) 2. 5047 (aet. recentioris) ὑπὲρ τᾶς πόλεος. 5040 (II[a]) 52 τὸ δὲ λοιπὸν ἔστω τᾶν πόλεων. 5041, 6 ὅ τι δέ κα δόξηι ταῖς πόλεσιν. IV p. 1032 n. 2 (Lato-Olus, III[a]) C 9. 5076 (Lato, II[a]) 9 ἁ πόλις... ἀνέθηκε. 5080, 2 ἁ πόλις... ἐπεσκεύα[σ]ε. IV p. 1041 n. 30, 7. p. 1206 n. 38 (Itanus, III[a]) 11 θύσει δὲ ἁ πόλις, 17. 5168, 4. 5186, 11. D[3] 721 (Gnosus, II[a]) 13 τὰν εὔνοιαν ἃν ἔχει πορτὶ τὰν πόλιν. 940, 2 τάδε ἐπρίατο ἁ πόλις; sine articulo his tantum locis: 4998 III 17 [κ]αὶ θέμεμ πόλι. SEp II 509 (Eltynaea, arch.) 3 τὰν ἐς πόλιν τιμάν, 8 ὀμνύντας τὸν ἐπὶ πόλεος τῦ[ν πέντε θεῶν ὅρκον] (ita locus in commentario suppletur). fortasse etiam 4984, 16 δέκα στατῆ[ρ]α[ν]ς τῶ ἀν]θέματος ϝεκάστ[ō τ]ὸν κσέν[ιον ἐ]στει[σάμενον] πόλι θέμεν, nisi cum Comparettio [τᾶι] πόλι supplendum est. De voce πόλις altero sensu usurpata v. § XXVI 2.

Πολῖται cum articulo: 4991 XI 14 καταϝελμένōν τῶν πολιατᾶν. 5021 (aetatis recentioris) 16 τῶν πολιατᾶ[ν]. 5104 a (Olus, III[a]) 35 ἔδοξε τοῖς πολίταις. 4946 (Aptara, II[a]) [τ]οῖς ἐν[τυ]νχάνωσιν τῶν πολιτᾶν.

Δᾶμος cum articulo: 5168, 13 καὶ ἀεί τινος ἀγαθῶ παραιτίος γενέσθαι τῶι δάμωι. 5176, 14 et 16 μέγιστα χαριξιόμεθα τῶι δάμωι.

Οἱ ὑπόβοικοι (= Κρανσοπεῖοι — cf. 5019): SGDI IV p. 1032 n. 2 (Lato-Gortyna, III[a]) C 12.